This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

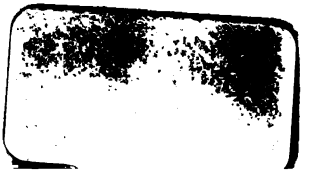
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600013785U



MARGUERITE
DE VALOIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR :

ROBERT EMMET

2e édition. Un volume gr. in-18.

SOUVENIRS
D'UNE DEMOISELLE D'HONNEUR
DE MADAME LA DUCHESSE DE BOURGOGNE

2e édition. Un volume gr. in-18.

Paris.—Typ. Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-St-Germ., 43.

MARGUERITE

DE VALOIS

REINE DE NAVARRE

PAR

L'AUTEUR DE *ROBERT EMMET*

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15,
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
1870

Droits de reproduction et de traduction réservés

210 m

MARGUERITE DE VALOIS

REINE DE NAVARRE

Gallus escam quærens
Margaritam reperit.

La Renaissance française est, ce me semble, mieux connue que la Renaissance italienne ; la France de François Ier a été plus souvent racontée et décrite que la Florence des Médicis. Le siècle des Médicis est en effet plus célèbre qu'il n'est connu. On a mieux étudié le siècle de Louis XIV, peut-être même a-t-on mieux étudié le siècle d'Auguste, malgré la distance des âges et le flot de barbarie qui l'a en partie enseveli. Sans doute, nous connaissons mieux la France ; nous sommes sur les lieux mêmes, à la source des renseignements ; nous pouvons y chercher cette érudition précise qui seule

prête à l'histoire de la vie et de l'originalité. Je l'avoue cependant, cette Florence qui unit aux merveilles de la Renaissance l'aspect sévère des mœurs républicaines et guerrières du moyen âge, excitait vivement mon intérêt et j'aurais été tenté de diriger mes recherches de ce côté, si de récents travaux n'étaient venus me décourager. M. Perrens [1] nous a fait connaître cet homme étrange, d'une renommée encore douteuse, qui a laissé dans l'histoire de son siècle une trace lumineuse mais incertaine. Tout en écoutant les fougueux accents du réformateur italien, on apprend à mieux apprécier ceux qu'il poursuivit de ses anathèmes. Laurent le magnifique semble parfois le vrai grand homme et Savonarole le faux prophète. Un secret instinct nous attire du pied de la chaire de la cathédrale Saint-Marc à la cour brillante des Médicis.

Quand on étudie la réforme française on se trouve de même en présence de ce double courant, et l'on oscille, tour à tour édifié et charmé, du prêche des réformateurs à la cour de François Ier. La France de la Renaissance a

1. Jérôme Savonarole, sa vie, ses prédications, ses écrits.

aussi quelques-uns des charmes de la Renaissance italienne. En suivant le même filon d'études, la même veine de l'hsitoire, on est insensiblement amené de l'Italie à la France.

Parmi les figures qui se jouent sur cette scène brillante et variée, la plus gracieuse, la plus originale, est assurément celle dont nous allons nous occuper aujourd'hui.

Marguerite de Valois, que quelques-uns appellent aussi Marguerite d'Orléans, naquit à Angoulême, le 11 avril 1492, à deux heures du matin[1], dans le vieux château de la ville d'An-

1. Il a été fort question de Marguerite de Valois, il y a quelques années, dans les revues et les journaux à l'occasion d'une publication de ses lettres par M. Génin. La découverte de ces lettres, dans l'ignorance où le public avait jusqu'alors vécu sur la vie et le caractère de la reine de Navarre, connue seulement par ses contes, était une vraie bonne fortune pour un érudit. Plus récemment encore, la Société des Bibliophiles français a publié, sous la direction de M. Leroux de Lincy, une nouvelle édition de l'*Heptaméron*, suivie de trois notices sur la vie politique, littéraire et privée de Marguerite de Valois, et de recherches curieuses sur les divers manuscrits de l'*Heptaméron* et les poésies encore inédites de la reine de Navarre. Je n'ai pas, assurément, la prétention de faire mieux que ceux qui m'ont devancé, encore moins l'inutile projet de les copier, mais je crois qu'il reste encore quelque chose à dire sur la reine de Navarre et son temps, puisque je me permets d'aborder ce sujet après eux.

goulême. Son frère unique, François d'Angoulême, vint au monde deux ans après elle [1].

La branche d'Angoulême était la branche cadette de la maison d'Orléans; toutes deux descendaient directement de Charles le Sage, par Louis Ier, duc d'Orléans [2]. Marguerite de Valois comptait parmi ses aïeux Valentine de Milan, cette femme fière et tendre, qui mourut de douleur de n'avoir pu venger son époux, et Charles d'Orléans, son grand-oncle, ce prince infortuné retenu captif par les Anglais à la bataille d'Azincourt, qui a laissé un recueil de

1. *Journal de Louise de Savoie*. — « François, par la grâce de Dieu, roi de France et mon César pacifique, print la première expérience de lumière mondaine à Congnac, environ dix heures après midi, le 11 septembre 1494. Ma fille Marguerite fût née l'an 1492, l'onzième jour d'avril, à deux heures du matin, c'est-à-dire le dixième jour à quatorze heures dix minutes, en comptant à la manière des astronomes. »

Brantôme, *Dames illustres*. — « Elle naquit sous le dixième degré d'Aquarius que la terre se séparait de Vénus par quaterne aspect, le 10 avril 1492, à deux heures du matin, au château d'Angoulême. » Les bons astrosites pourraient faire là-dessus quelque composition.

2. Louis Ier, chef de la famille d'Orléans, fut assassiné par le duc de Bourgogne à la sortie du palais des Tournelles. Il laissa trois fils de Valentine de Milan, fille de Jean Visconti : Charles d'Orléans, père du roi Louis XII; Philippe, comte de Valois, mort sans postérité; enfin Jean, comte d'Angoulême, aïeul de François Ier.

charmantes poésies. Son père, Charles d'Orléans, fils de Jean, comte d'Angoulême, et de Marguerite de Rohan, mourut trois ans après sa naissance. Charles VIII, son cousin, le regretta « comme un des plus hommes de bien qui fût entre les princes de son sang [1]. » Cependant Charles d'Angoulême avait pris les armes contre le roi lors de la révolte du duc d'Orléans. Sa femme, Louise de Savoie, mariée jeune au comte d'Angoulême, devenue veuve à dix-huit ans, fut reléguée par Charles VIII au fond de la province, dans le château de Cognac, et ne reparut à la cour qu'à sa mort. Louis XII, qui avait aimé et protégé son mari, la rappela auprès de lui. « Elle était très-belle de visage et de taille, dit Brantôme, si qu'à grand'peine on en voyait à la cour de plus riche que celle-là [2]. » Brillante, dissipée, galante, d'un caractère emporté et vindicatif, d'une humeur souple et altière à la fois, elle semblait née pour l'intrigue et l'ambition. Cependant les passions violentes, qui éclatèrent plus tard dans son âme et dans sa vie, ne troublaient pas encore sa jeu-

1. Jean de Saint-Gelais, *Mém. sur l'Histoire de France.*
2. Brantôme, *Dames illustres;* Louise de Savoie.

nesse. L'amour maternel combattait en elle ces penchants désordonnés, l'arrachait au tourbillon où elle se laissait entraîner, et la ramenait auprès de ses enfants dont elle partageait les innocentes distractions. Le journal qu'elle a laissé et qui s'arrête en 1522, ne contient qu'un précis fort sec des principaux événements de sa vie, où se détache cependant de temps en temps quelques traits vifs et touchants d'amour maternel. Le fond d'ordinaire monotone du récit ne fait que mieux ressortir ces passages où l'on sent palpiter le cœur d'une mère [1].

François et Marguerite furent élevés ensemble au château d'Amboise sur les rives de la Loire. Sous la direction de cette mère plus

1. Ainsi cet amour se révèle dans toutes les occasions où François Ier courut quelques dangers; un jour où, âgé de sept ans, il fut emporté par un cheval fougueux: « Le jour de la Conversion de saint Paul, 25 janvier 1501, environ deux heures après midi, mon roi, mon seigneur, mon César et mon fils, fut emporté à travers des champs par une haquenée que lui avait donnée le maréchal de Gyé, et fut le danger s grand que ceux qui étaient présents le jugèrent irréparable. Toutefois Dieu, protecteur des femmes veufves et défenseur des orphelins, ne me voulut pas abandonner, connaissant que, si ce cas fortuit m'eût soudainement privée de mon amour, j'eusse été trop infortunée. » Et lorsque François Ier fut grièvement blessé en jouant avec des jeunes seigneurs : « S'il fût mort, j'étais femme perdue. »

tendre que vigilante, rien ne leur manqua pour exciter et développer les dons variés de leurs riches et charmantes natures. « Loyse, subtile et providente mère, dit Sainte-Marthe, donna à sa fille Marguerite, pour maîtresse de ses mœurs, une très exquise et vénérable dame en laquelle les vertus, l'une à l'envi de l'autre, s'étaient assemblées [1]. » Cette dame est, à ce qu'on croit, Madame de Châtillon, dont le mari avait été gouverneur du roi Charles VIII. Elle était belle et vertueuse [2], selon Brantôme, et nous verrons plus tard qu'elle conserva longtemps une certaine surveillance morale sur la conduite de son élève. Mais l'esprit vif et curieux de la jeune Marguerite demandait déjà d'autres leçons. Ses goûts studieux, et ce noble désir d'apprendre et de savoir qui la posséda toute sa vie, se révélèrent dès l'enfance.

1. *Oraison funèbre de la reine de Navarre, en latin et en français*, par Charles-Scévole de Sainte-Marthe.

2. Brantôme assure que Madame de Châtillon épousa en secondes noces le cardinal du Bellay; cette assertion, pour être admise, aurait besoin d'autres preuves que la parole souvent mensongère de Brantôme, et nous ne voyons pas qu'elle soit confirmée par aucun écrivain de son temps.

« Je consacre cet éloge, dit Hilarion de Coste, à Marguerite de Valois, pour avoir été la fleur et l'ornement des princesses de son âge. »

Elle fut dès son jeune âge, dit Sainte-Marthe, entourée de philosophes « prudents et excellents en toute manière de science. » Elle eut pour précepteur Robert Hurault, baron d'Auzay, grand archidiacre et abbé de Saint-Martin d'Autun, qui l'instruisit dans les lettres grecques et latines, et lui apprit de plus les langues italienne et espagnole. Voici ce que dit Brantôme à ce sujet : « Bien qu'elle sût parler bon espagnol et bon italien, elle s'accommodait toujours de son parler paternel pour chose de conséquence, mais quand il fallait en jeter quelques mots à la traverse de joyeusetés et de galanteries, elle montrait qu'elle en savait plus que son pain quotidien. » Elle reçut, dit-on, des leçons d'hébreu, de grec et de latin de Paul Paradis, dit le Canosse, et lisait avec lui la Bible et Sophocle dans l'original. Pour répondre aux rares dispositions qu'elle faisait paraître, on lui avait donné des maîtres de toute sorte. Marguerite étudiait sous leur direction la philosophie et la poésie, qui convenaient aussi bien à sa gracieuse imagination qu'à son âme inquiète et compréhensive. Elle s'était de préférence adonnée à la théologie ; les hautes questions

que cette science agite, ses subtiles argumentations préoccupèrent de bonne heure une intelligence active, étendue et pénétrante.

Il faut, sans doute, faire la part de l'exagération, dans ce que nous racontent les écrivains contemporains du savoir précoce de Marguerite de Valois et de l'universalité de ses connaissances. Malgré cela on peut croire que l'instruction des femmes avait, au seizième siècle, un degré d'étendue et de solidité qu'elle n'a plus, je ne dirai pas de nos jours, mais qu'elle n'avait plus même au dix-septième siècle[1]. L'exemple de Marie Stuart serait là au besoin pour le

1. M. Macaulay dit quelque part, à propos de Jane Gray, que l'on aurait tort de s'étonner de l'érudition des femmes au seizième siècle, attendu que la langue latine, et même la langue grecque, étaient alors aussi répandues, aussi nécessaires dans les habitudes de la vie, que le sont aujourd'hui la langue française et la langue anglaise; ainsi la connaissance et même l'usage du grec et du latin ne supposaient pas chez les femmes une érudition bien profonde. Je me permettrai là-dessus de n'être pas de son avis; les langues anciennes, à l'exception peut-être de la langue latine (et encore le latin usuel, le mauvais latin du moyen âge, commençait à s'effacer), étaient si peu répandues au seizième siècle, que l'on citait souvent ce dicton: *Græcum est, non legitur*, et que quiconque, soit parmi les prêtres, soit parmi les laïques, savait le grec et l'hébreu, était volontiers accusé d'hérésie; nous verrons plus tard que Marguerite n'échappa pas à cette accusation.

confirmer ; et ces femmes n'étaient ni des pédantes, ni de beaux esprits, mais des femmes jeunes, belles, élégantes, livrées à tous les plaisirs de leur âge, et menant une vie bien plus animée et plus fatigante que ne l'est aujourd'hui la vie du monde. Un ardent désir de savoir a possédé le seizième siècle tout entier. L'esprit mobile et flexible des femmes était entraîné dans le courant général. L'érudition a été la passion de cet âge, non pas cette érudition froide et minutieuse qui naît dans les siècles de décadence, et qui n'est souvent que l'appareil stérile d'une science d'école, mais une érudition vivante, intelligente et animée. Tandis que la conquête du nouveau monde offrait une perspective sans bornes à l'imagination aventureuse, et rappelait à l'Europe étonnée les temps héroïques et fabuleux de l'ancienne Grèce, l'esprit humain se précipitait dans des sens divers et par toutes les voies, à la découverte de la vérité. Ici on cherchait à retremper des croyances engourdies et corrompues par le temps à la source vive et pure des textes originaux ; là on espérait découvrir dans le champ encore inexploré de l'antiquité quelques-unes de ces mer-

veilles qui enchantent à jamais l'imagination des hommes ; de toute part on étudiait l'histoire, le passé, les langues anciennes, avec une passion consciencieuse, et de là naquit ce double mouvement de la Réforme et de la Renaissance, qui est l'originalité et la gloire du seizième siècle.

Marguerite n'avait pas plutôt atteint l'âge de quinze ans, dit Sainte-Marthe [1], que « l'esprit commença à se manifester et apparaître en ses yeux, en sa face, en son marcher, en sa parole, et généralement en toutes ses actions. » A cet âge où le charme de l'enfance s'unit encore aux grâces naissantes de la jeunesse, j'aime à me représenter Marguerite de Valois sous les ombrages du parc d'Amboise, vêtue de ce costume élégant et sévère, tel que Léonard de Vinci nous le retrace dans ses vivantes peintures, ou bien encore accoudée sur un balcon, regardant au loin la pelouse et suivant d'un œil inquiet et maternel son frère qui s'ébat sur un cheval fougueux. François d'Angoulême avait grandi à côté de sa sœur ; déjà sa vive intelligence, l'élégance de sa tournure le distinguaient entre

1. *Oraison funèbre de la reine de Navarre*, par Charles Scévole de Sainte-Marthe.

les jeunes gens de son âge; on remarquait en lui une impétuosité sans mesure qui le jetait étourdiment là où sa passion l'emportait, et Louis-XII disait souvent, en le regardant avec tristesse : « Ce garçon-là me gâtera tout. »

Marguerite parut à la cour de Louis XII à l'âge de douze ans, accompagnée de son jeune frère. La rivalité déclarée d'Anne de Bretagne et de la comtesse d'Angoulême attristait la cour de Louis XII vieillissant. Malgré l'opposition envieuse d'Anne de Bretagne, Louis XII, qui n'avait pas d'héritier mâle, décida le mariage de sa fille aînée, Claude de France, avec le jeune comte d'Angoulême, que chacun désignait par avance comme l'héritier de la couronne. La cour ne brillait pas encore sous Louis XII de cet éclat dont l'illustra plus tard François Ier. Anne de Bretagne avait cependant réuni autour d'elle l'élite de la noblesse, les filles des plus grands seigneurs du royaume qui lui servaient de cortége. La reine présidait elle-même à leur éducation, et, bien qu'elles pussent prendre part aux divertissements de la cour, elles étaient surveillées avec une étroite sévérité. On raconte même qu'Anne de Bretagne, dont l'austé-

rité croissait avec les années, éloigna de sa personne la jeune Anne de Boulen, sa fille d'honneur, qui se réfugia auprès de Marguerite de Valois, devenue depuis peu duchesse d'Alençon, espérant trouver en elle une maîtresse plus indulgente et des mœurs moins sévères. Anne de Boulen, dans le cours de son orageuse vie, conserva toujours un vif souvenir et une tendre reconnaissance de l'accueil qu'elle reçut et de la généreuse protection qui lui fut accordée; sans doute, lorsqu'elle partit pour l'Angleterre, où l'appelait sa brillante et tragique destinée, cette femme aimable et infortunée dut, comme Marie Stuart, jeter un regard de mélancolique regret vers cette terre de France où s'étaient écoulées les belles années de sa vie, sous l'œil de Marguerite de Valois, dans les joies de l'esprit et l'innocente liberté de la première jeunesse.

Au milieu de cette cour attristée, la jeune Marguerite parut comme une étoile à l'horizon et rehaussa de ses charmes naissants les charmes déjà pâlissants de sa mère. Savante et polie, vive, jolie et spirituelle, la finesse de ses réparties, les grâces d'une conversation enjouée et sérieuse à la fois captivaient autour d'elle

tous les cœurs. Cette beauté tant célébrée de son temps me semble cependant avoir été quelque peu exagérée; à en juger par les portraits qui nous restent d'elle, elle devait plaire plutôt encore par l'élégance de la tournure et le charme de l'expression, que par la régularité des traits[1]. Elle avait les cheveux bruns, les yeux noirs, longs et voilés, le regard pénétrant et doux, le nez aquilin, la bouche grande et spirituelle, le teint éblouissant, bien que très-jeune elle eût été atteinte de la petite vérole[2],

1. Il existe plusieurs portraits de Marguerite de Valois : l'un à la Bibliothèque impériale, n° 98 : *Marguerite d'Angoulême, sœur de François Ier, morte en* 1547. — N° 77 : *Henri d'Albret, roi de Navarre, présentant une marguerite à la princesse Marguerite, sœur de François Ier.* — Cabinet des manuscrits de la bibliothèque Sainte-Geneviève, Recueil de portraits au crayon par Clouet, Desmoutiers et quelques autres. Il y a dans ce recueil trois portraits de Marguerite, à trois époques différentes. Dans celui que l'on voit au folio 11, Marguerite est âgée de vingt à vingt-cinq ans. Sa robe noire est surmontée d'une guimpe à deux rangs de collerettes; sa tête est couverte d'une cape à la béarnaise. Un second portrait, au folio 88, représente Marguerite en costume de veuve, à l'âge de trente-trois ou trente-quatre ans. Sa tête est couverte d'un long voile. Enfin, dans le troisième portrait, folio 46, Marguerite est représentée en buste, dans les dernières années de sa vie; elle tient un petit chien entre ses bras; sa robe est garnie de martre; elle porte un bonnet de veuve.

2. « Vous direz à la comtesse des Vertus qu'il me déplaist bien de quoy elle a ceste vilaine maladie, toutes fois que je

mais il ne lui en était pas resté de traces ; la taille élevée et fine, et une grâce pleine de majesté et d'abandon qui prêtait, dit Sainte-Marthe, quelque chose de divin à sa démarche et à ses moindres mouvements[1]. Ses portraits offrent quelque ressemblance avec son frère François Ier ; mais il ne faut pas juger François Ier à la fleur de son âge par les portraits qui nous restent de lui dans un âge plus avancé, en particulier par celui du Titien, qui se voit au Louvre[2]. Elle avait, dit un auteur contemporain, un « aimable

l'ay eue la plus grosse qui fust jamais. Et s'il est ainsi qu'elle l'ait prinse que l'on m'a dict, je voudrais estre près d'elle pour lui conserver son teinct et lui faire ce que j'ay faict. Toutes fois que j'escrips à maistre Jehan Goireau. » (*Lettres de Marguerite de Valois*, p. 314.)

1. « A son visage, à ses gestes, à son marcher, à sa parole, en tout ce qu'elle faisait et disait, une majesté royale se rendait si manifeste qu'on y voyait un je ne sais quoy qui contraignait un chacun à la révérer et la craindre. En la voyant si humainement recepvoir tout le monde, ne refuser personne et patientement escouter chacun, tu te fusses promis un facile et aisé accès auprès d'elle ; mais si elle jettait sa vue sur toi, il y avait en sa face je ne sçais quoy de divinité qui t'eust rendu si étonné que tu n'eusses plus eu puissance, je ne dis pas de marcher un pas, mais seulement d'esbranler un pied pour aller à elle. » (*Orais. funèb. de la reine de Navarre*, par Sainte-Marthe, p. 53.)

2. Voyez, au château d'Eu, un charmant portrait de François Ier à l'âge de dix-neuf ans. L'élégance, la bravoure et la majesté royale sont admirablement rendues dans ce portrait plein de vie et d'éclat.

son de voix, touchant, qui émouvait les inclinations tendres qu'on a dans le cœur[1]. » Hors les jours de fête et de représentation, Marguerite était d'ordinaire fort simplement habillée. Ses portraits nous la représentent dès l'âge de vingt ans vêtue d'une robe noire montante au cou et garnie d'une simple collerette, la tête couverte d'un long voile. Cette simplicité se fait remarquer au milieu du faste de la cour de François Ier. Marguerite aimait ce costume ; elle parle même, dans une de ses poésies, de sa préférence pour le noir[2].

Au nombre de ceux qui se placèrent des premiers sur les rangs pour obtenir sa main, il faut nommer Charles d'Autriche, qui fut plus tard Charles-Quint. On ignore quel motif s'opposa à cette union, qui aurait eu sur le règne de François Ier une influence incalculable. Peut-être l'extrême jeunesse de Charles d'Autriche, qui était âgé de huit ans, tandis que la princesse en

1. « Elle se faisait remarquer, dit Hilarion de Coste, non-seulement par la science, mais par l'élégance des vêtements et la grâce du langage. »

2. Le noir souvent se porte pour plaisir
Et plus souvent que pour peine et tourment,
Et, pour estre vestu honnestement,
On doit avoir de le porter désir.

(Rondeau inédit. Mss. de la bibliot. de l'Arsenal, n° 108, p. 27.)

avait seize, fut-elle le plus grand des obstacles. Louis XII, qui n'avait pas d'héritier direct, et qui était le subrogé-tuteur de Charles d'Autriche, craignit d'éveiller en lui, par ce mariage, d'ambitieuses prétentions à la couronne de France. Peu de temps après, Henri VIII, roi d'Angleterre, fit les mêmes propositions. Le grand conseil du roi repoussa sa demande après mûre délibération, « considérant que ce mariage pourrait, dans certains cas, causer une guerre immortelle entre la France et l'Angleterre, et peut-être même ébranler les fondements de la loi salique en France[1]. » La politique avait fait refuser ces deux illustres alliances; un intérêt moins élevé décida Louis XII à conclure le mariage de sa nièce, âgée de dix-sept ans, avec Charles III, duc d'Alençon, « prince sans esprit, sans mérite, sans figure, dit Voltaire, indigne de la femme la plus belle et la plus spirituelle de son temps. » Marguerite ne l'aimait pas et le jugeait peu digne d'elle. Le motif de cette union si inégale fut l'extinction d'un procès qui se débattait entre le duc d'Alençon et

1. Jean de Saint-Gelais, *Mémoires*.

François d'Angoulême comme héritiers de Marie d'Armagnac. Le comte d'Angoulême abandonna ses droits sur cette succession en faveur de sa sœur[1]. Le mariage fut célébré à Blois, le 1er décemble 1509, « en aussi grand triomphe et haut état que si c'eût été la fille d'un roi[2]. »

Il nous reste peu de renseignements sur les années de la jeunesse de Marguerite qui s'écoulèrent entre son mariage et l'avénement de François Ier au trône. Elle vivait à Alençon la plus grande partie de l'année, et partageait son temps entre l'étude des lettres et de pieuses méditations. C'est de cette époque que date une longue correspondance entre la duchesse d'Alençon et Briçonnet, évêque de Meaux, qu'elle avait choisi pour son confesseur[3]. Guillaume

1. La dot de Marguerite était de 6,000 livres. Il est nécessaire, pour l'intelligence des lettres de Marguerite de Valois, d'observer que le duc d'Alençon avait deux sœurs : l'une qui fut madame de Vendôme, l'autre mariée au marquis de Montferrat.

2. Brantôme, *Dames illustres*. — « Il n'y avait nopces grandes qui se fissent à la cour qui ne fussent solemnisées, ou de tournois, ou de combats, ou de mascarades, ou d'habillements fort riches, tant d'hommes que de dames. J'ay vu des coffres et garde-robes d'aucunes dames de ce temps. là que le roi leur avait donnés en telles magnificences et fêtes que c'était une très-grande richesse. »

3. Mss. *Suppl. franç.*, nº 337. Bibliothèque impériale.

Briçonnet, comte de Montbrun, issu d'une ancienne et noble maison, entra jeune dans les ordres, devint évêque de Lodève et puis évêque de Meaux. Envoyé deux fois à Rome comme ambassadeur, il revint à Paris plus scandalisé que charmé des splendeurs de la cour de Léon X. Au moment où il reparut dans son diocèse, le mouvement de la Réforme commençait à fermenter sourdement en France. L'évêque de Meaux était soupçonné de quelque penchant pour les doctrines nouvelles; il réunit plus tard autour de lui les premiers fauteurs de la Réforme persécutée, Farel, Gérard Roussel, Lefèvre d'Étaples, et leur donna asile dans son évêché. Ce fut peut-être lui qui jeta le premier dans le cœur de Marguerite cette vive sympathie pour les disciples de Luther, qu'il partageait sans se l'avouer. La lecture de leur volumineuse correspondance offre assez peu d'intérêt, sous le rapport littéraire du moins; ce sont des lettres de pure direction intérieure; il n'y est fait aucune allusion aux circonstances présentes; rien de plus obscur, de plus bizarre dans son mysticisme ténébreux, que le langage du directeur que Marguerite s'était choisi. Il est heureux que

l'esprit et le style de la jeune duchesse d'Alençon aient résisté à la contagion d'un pareil modèle ; de temps à autre elle s'efforce d'imiter cette bouffissure, cette profusion d'images et de comparaisons, cette rhétorique recherchée qui ornent les lettres de Briçonnet, mais bientôt elle y renonce et retourne au naturel facile, à l'aimable négligence qui lui est propre. Ces lettres, cependant, offrent de curieuses révélations sur l'état de l'âme de celle qui les écrit. Elle n'était pas heureuse, s'il faut en croire les plaintes qu'elle exhale et les consolations qu'elle implore. « Elle adonna son cœur à Dieu, nous dit Brantôme, puisque son mari ne l'avait pas, et prit pour devise une fleur de souci regardant le soleil, avec cette devise : *Non inferiora secutus*, — ne s'arrêtant pas aux choses de la terre, — en signe qu'elle dirigeait et tendait toutes ses affections, pensées et volontés à ce grand soleil qui est Dieu, et pour ce la soupçonnait-on de la religion de Luther[1]. » Une doulou-

1. Brantôme, *Dames illustres*.— Bayle remarque, avec raison, que cette réflexion naïve de Brantôme « fait autant d'honneur aux réformés que de déshonneur aux catholiques.» Marguerite prit encore une autre devise sans emblème, qui

reuse humilité, naturelle aux âmes souffrantes, peut-être en raison de cet instinct secret qui porte le cœur humain à regarder le malheur comme un châtiment, se révèle dans ces lettres de Marguerite à Briçonnet[1]. Elle se plaint d'être seule, abandonnée au milieu de l'éclat qui l'environne; elle invoque le secours de Briçonnet. Il la réprimande assez durement à ce sujet.

« Madame, vous m'écrivez, dit-il, avoir pitié de vous parce que vous êtes seule; je n'entends pas ce propos. Qui au monde vit et y a le cœur, seul reste, car trop mal est accompagné. Mais celle dont le cœur dort au monde et vit au doux et débonnaire Jésus, vit en son seul nécessaire, et toutefois seule n'est pas, n'étant abandonnée de Celui qui tout remplit et garde. Pitié ne puis ni ne dois avoir de telle solitude, qui est plus à estimer que tout le monde. Demeurez, Madame, en votre seul. »

Marguerite ne se lasse pas cependant, et s'écrie dans la lettre suivante:

« Le temps est si froid... le cœur est glacé. Ainsi qu'une brebis en pays étranger errante, ignorant sa

se lit souvent en tête de ses œuvres: « Ung pour tout. » On ignore si ces mots se rapportent à Dieu ou à son frère.

1. « Vous me priâtes, lui dit-elle, que si de quelque endroit de la très-sainte Escripture doubtois ou désirois quelque

pâture, lève naturellement la tête pour prendre l'air du coin où le grand Berger a accoutumé lui donner douce nourriture, en cette sorte je suis contrainte à prier votre charité. Descendez de la haute montagne et en pitié regardez, entre ce peuple éloigné de clarté, la plus aveugle de toutes vos ouailles. »

Elle signe habituellement ses lettres par ces mots : « Pis que morte. » Et sur l'observation de son confesseur, qui la gronde doucement en lui faisant observer qu'elle ne doit pas se dire pis que morte, puisqu'il lui reste Jésus-Christ, elle signe désormais : « Pis que malade ; » parole étrange dans la bouche d'une femme jeune, belle et comblée des dons de la nature et de la fortune.

chose, le vous escripre: je vous fis promesse présomptueuse de le faire. Je vous prie excuser l'aveugle qui juge des couleurs, car je confesse que la moindre parole qui y soit est trop pour moi. Et la plus claire m'est obscure. Hélas! quel choix puis-je faire, là où la différence m'est incognue! etc.»

Par une bizarrerie inexplicable, Marguerite, qui était âgée de vingt-quatre ans de moins que Briçonnet, signe souvent ses lettres : « Vostre inutile mère. » Et Briçonnet lui répond aussitôt: « Vostre inutile fils. » Veut-on un échantillon du style emphatique de Briçonnet, le voici : « O abîme, source et fournaise inextinguible de nostre Dieu, tout attirant, partout tirant! L'étendue de vostre royaume, biens et honneurs, doit être une excitation et gros soufflet pour allumer en vous le feu d'amour de Dieu! Hélas! Madame, j'ai peur qu'il ne soit à mal aise, car, comme dit l'Écriture, le soufflet qui devoit allumer le feu y est failli: *Defecit sufflatorium in igne*, etc. »

C'est peut-être ici le lieu de toucher un point délicat sur lequel il me semble que M. Génin a trop insisté dans l'intéressante biographie qui précède la correspondance de Marguerite de Valois. Tout en croyant qu'il a donné à ses suppositions ou à ses découvertes un degré de certitude et d'importance qu'elles sont loin de mériter, il m'est cependant impossible de les passer tout à fait sous silence. A l'entendre, Marguerite eût été dévorée, dès son jeune âge, « de cette passion mystérieuse et fatale qui, trois siècles plus tard, consuma la sœur de René. » Cette imputation vague et sans preuves, qui pesait sur la mémoire de Marguerite, a été, toujours selon M. Génin, confirmée par la découverte d'une lettre pleine d'allusions voilées, mystérieuses, où se trahit une affection coupable et malheureuse. Je transcris ici la lettre en entier, et je la livre aux interprétations et aux conjectures; elle est sans date et sans signature et ne peut se reconnaître que par l'écriture de Marguerite[1]. J'avoue qu'il m'est im-

1. Je donne ici l'orthographe moderne, afin de rendre la lettre plus compréhensible :

« Au roi, mon souverain seigneur,

« Sire, ce qu'il vous plut m'écrire m'a fait continuer et

possible d'en tirer aucune conclusion certaine ; cette lettre est incompréhensible, sans doute, mais rien ne prouve qu'à défaut de l'interprétation forcée que lui découvre M. Génin, une nouvelle explication ne pût donner à des paroles douteuses un tout autre sens[1].

davantage espérer que vous ne voudriez laisser votre droit chemin pour fuir celle qui pour le principal de son heur désire vous voir encore que de mal en pis. Mon intention soit prescrite si ne vous faudra jamais l'ancienne et honnête servitude que j'ai portée et porte à votre heureuse bonne grâce. Et si l'imperfection de cent mille fautes vous fait dédaigner mon obéissance, au moins faites-moi tant d'honneur que de n'augmenter ma lamentable misère en demandant expérience pour défaite, là où vous connaissez sans votre aide l'impuissance; ne requérant pour fin de mes malheurs et commencement de bonne année, si non qu'il vous plaise que je vous sois quelque petit de ce que infiniment vous m'êtes et serez sans cesse en la pensée. En attendant cet heur de vous pouvoir voir et parler à vous, Sire, le désir que j'en ai me presse de très humblement vous supplier, si ce ne vous est ennui, le me faire dire par ce porteur, et incontinent je partirai feignant autre occasion. Et il n'y a si fâcheux temps, ni si pénible chemin qui ne me soit converti en très plaisant et agréable ; et si vous m'obligerez tant et trop s'il vous plaît ensevelir ma lettre au feu et ma parole en silence. Autrement vous rendriez pis que morte ma douloureuse vie.

« MARGUERITE. »

1. Il m'est encore moins possible cependant d'adopter celle de M. Leroux de Lincy. Il suppose que cette lettre aurait été écrite dans les derniers temps de la vie de Marguerite, à l'occasion des fréquentes querelles qui s'élevaient entre François Ier et le roi de Navarre, son mari. Voilà pourquoi Marguerite se trouvait forcée d'agir de ruse, et demandait avec instance à son frère de brûler sa lettre. Il n'y a pas un

Il est certain que la tendresse, le dévouement passionné de Marguerite pour son frère, éclatent dans le cours de sa vie ; ce fut le seul sentiment qui ait, à vrai dire, rempli son cœur. Cet amour fraternel se mêlait à une sorte de mysticisme exalté. Un sentiment religieux très-vif s'unissait en elle à une tendresse romanesque. Elle épuise vis-à-vis de son frère, dans ses lettres, tous les termes de l'affection. « J'étais la vôtre, lui dit-elle, avant que vous fussiez né... vous êtes pour moi plus que père, frère et mari... Auprès de vous, mari et enfants ne me sont rien. » Marguerite avait sur l'amour, sur les affinités mystérieuses des âmes entre elles, des opinions singulières qu'elle exprime souvent en termes assez obscurs dans plusieurs endroits de ses œuvres, en particulier de l'*Heptaméron*. On raconte qu'un jour se trouvant avec le roi son frère à Mont-de-Marsan, elle vit conduire au

mot, dans la lettre en question, qui donne la moindre vraisemblance à cette supposition. Ajoutez que le style et l'orthographe, très-imparfaits, ne ressemblent nullement au style et à l'orthographe de Marguerite dans les derniers temps de sa vie, et que tout donne à penser qu'elle date de sa première jeunesse. Et que dire de l'interprétation étrange que M. Michelet croit découvrir à cette lettre dans son *Histoire de la Réforme*? On nous dispensera de la discuter.

supplice un jeune homme convaincu d'avoir assassiné son père. « C'est bien à tort, dit-elle à ceux qui l'entouraient, que l'on fait mourir ce pauvre jeune homme, qui n'est certainement pas coupable du crime qu'on lui impute. » On lui fit observer que les juges l'avaient condamné sur des preuves valables, d'après l'aveu que lui-même avait fait de son crime; elle persista néanmoins dans son dire. On la pressa de justifier son opinion. « Je ne doute point, répondit-elle enfin, que ce pauvre malheureux n'ait tué le mari de sa mère, mais non pas son véritable père. » De certaines bizarreries d'imagination peuvent s'allier, on le sait, à la pureté du cœur et à la régularité de la conduite; mais faut-il entendre le cri de la passion, qui se mêle aux accents de la prière, dans ces épîtres et ces vers trop nombreux où le nom de François Ier revient incessamment confondu avec celui de Dieu ou du Christ? C'est ce que je n'oserais affirmer; j'ai hâte d'en finir d'ailleurs avec un sujet qui m'a retenu plus que je n'aurais voulu. N'y a-t-il pas une sorte d'indélicatesse à soulever ainsi, même à la distance des siècles, les voiles où s'est dérobé un noble et tendre cœur, et à y dé-

couvrir un sentiment inavoué, inconnu peut-être à lui-même? Un intérêt touchant s'attache cependant à ces expressions de douleur et de profonde tristesse qui s'échappent de la bouche de Marguerite; à la voir si jeune, blessée par des peines secrètes, on dirait une de ces fleurs encore fraîches et brillantes qui inclinent déjà languissamment la tête au premier souffle du matin, atteinte au cœur d'une piqûre mortelle.

Il ne faudrait pourtant pas se laisser prendre à ses exagérations de langage. Il y avait je ne sais quelle emphase un peu littéraire dans l'expression des sentiments de Marguerite qu'elle tenait, soit du mauvais style de son temps, soit de l'affectation naturelle à la jeunesse; romanesque et forte, vigoureuse et délicate, elle n'était cependant pas dépourvue d'un peu d'affectation littéraire et exagérait, sans s'en douter, les sentiments qu'elle éprouvait réellement. La piété et la tristesse n'absorbaient pas toutes les pensées de la duchesse d'Alençon, à tel point qu'elle n'eût bien assez de liberté d'esprit pour se livrer avec passion à ses études favorites. « Madame, lui dit en plaisantant Briçonnet, s'il y avait au bout d'un royaume un docteur qui

pût, par un seul verbe abrégé, apprendre toute la grammaire autant qu'il est possible d'en savoir, et un autre la rhétorique, et un autre la philosophie, et aussi les sept arts libéraux, vous y courriez comme au feu. » Sur ces entrefaites, Louis XII, dont la santé s'affaiblissait chaque année, vint à mourir ; le comte d'Angoulême lui succéda, le 1er janvier 1515, et devint roi sous le nom de François Ier.

Jamais roi ne monta sur le trône sous d'aussi heureux auspices et n'excita de si flatteuses espérances. Louis XII lui laissait un royaume florissant ; la cour et le peuple voyaient arriver au trône un roi de vingt ans qui s'était déjà montré ardent et habile à la guerre, aimable dans la paix, et dont l'avénement semblait promettre à la France un avenir indéfini de gloire et de bonheur[1]. François Ier, cependant, n'était

1. *Guicciardini*, vol. XI, l. I. — « Delle virtu, della magnanimita, dell' ingegno spiritoso e generoso di costui, s'aveva universalmente tanta speranza che ciascuno confessava, non essere già per moltissimi anni pervenuto alcuno con maggiore aspettatione alla corona ; perche gli conciliava somma gratia il fiore dell' età, ch'era di venti anni, la belleza e grazia del corpo, la liberalità grandissima, la umanita somma con tutti, e la notitia piena di molte cose. » — Brantôme, *Vie des hommes illustres et grands capitaines français* : « Il faut parler à cette heure du grand roi François, ce nom

qu'un homme d'esprit et de goût et un vaillant soldat; ce ne fut ni un grand politique ni un grand capitaine; ce ne fut même pas, en dépit de la renommée populaire que lui ont laissée quelques bons mots, un noble caractère et une âme élevée. Mais il avait la jeunesse, la grâce, une certaine libéralité et générosité de cœur, un charme et une séduction qui font beaucoup pardonner, une représentation aisée, pleine de magnificence et d'honneur; enfin, pour tout dire, l'éclat et l'apparence des vertus qu'il ne possédait réellement pas. Roi plus spécieux que solide, ainsi que le disait Henri IV, il exerçait sur les imaginations un singulier prestige. Ce roi, dit un écrivain contemporain[1], fut « vraiment surnommé grand, car, s'il eut de grandes ver-

de grand lui fut donné, non tant pour la grandeur de sa taille qui était très belle et majesté royale très riche, comme pour la grandeur de ses vertus, valeurs, hauts faits et hauts mérites; ainsi que jadis fut donné à Alexandre, Pompée et d'autres. Venant à la couronne, il donna grande espérance de lui, car il était beau prince, gaillard, affable, de bonne grâce et majesté; tant que chacun se mit à l'aimer, si bien qu'on dit qu'il fit son entrée à Paris la plus triomphante que jamais roi fit, où il y avait de plus beaux tournois et joutes qu'on n'eût su dire, où le roi triompha et emporta le prix, car il était très bon homme d'armes.»

1. Mellin de Saint-Gelais.

tus, il eut de grands vices aussi. » Ce jugement que je cite ici à cause de sa hardiesse étrange au milieu des adulations habituelles aux historiographes, ne me paraît cependant pas juste. François Ier n'eut pas de grands vices, il n'eut pas non plus de grandes vertus ; il n'en eut que la fleur, fleur passagère qui se flétrit avec le temps.

Aussitôt l'apparition de François Ier sur le trône, les lettres et les arts prirent sous sa protection un libre et gracieux essor ; ce fut lui qui sentit le premier ce souffle de la Renaissance qui s'élevait du côté de l'Italie, et en inaugura la venue. Il commanda des tableaux à Raphaël, il fit venir près de lui Andrea del Sarto, voulant, dit-il, décorer sa nation de ces hommes illustres[1]. Il appela à sa cour les savants et les poëtes, les plus habiles sculpteurs et les plus grands peintres de l'Italie : Léonard de Vinci,

1. Parmi les tableaux que François Ier commanda à Raphaël, on remarque une *Sainte Marguerite* que le roi demanda en l'honneur de sa sœur. On sait que François Ier fit remettre à Raphaël le double de la somme qu'il avait fixée comme prix de son *Saint Michel*, et que Raphaël voulant, dit-il, récompenser dignement la munificence d'un roi si généreux, peignit pour lui ce tableau de la *Sainte Famille*, chef-d'œuvre de ses dernières années, que l'on admire au Louvre.

déjà vieux et disgracié par Léon X; le Primatice, qui décora les galeries de Fontainebleau; Érasme, qui préféra son indépendance aux faveurs des rois. A sa voix, les écoles se remplirent de jeunes gens avides de savoir; les savantes familles des Judée et des Estienne donnèrent une immense impulsion à ces travaux. Cette flamme allumée près du trône se répandit bientôt dans la nation tout entière. « Mon père, dit Montaigne, fut échauffé de cette ardeur nouvelle dont François Ier embrasa les lettres et les mit en crédit. » La cour perdit cet aspect d'austérité et de galanterie surannée que lui avaient imprimé la vieillesse de Louis XII et la sévérité d'Anne de Bretagne. François Ier y introduisit une élégance de mœurs inconnue jusqu'alors. Un essaim de jeunes beautés y accourut à sa voix du fond de toutes les provinces de France[1].

1. Suivant son expression, d'une galanterie qui a vieilli à son tour, une cour sans femmes n'était, disait-il, qu'un printemps sans roses. — Voici ce que dit Brantôme à ce sujet: « Pour le regard des dames, il faut avouer qu'avant lui elles n'y abondaient et n'y fréquentaient que peu et en petit nombre. Mais le dit roi François venant à son règne, considérant que toute la décoration d'une cour était des dames, l'en voulut peupler plus que la coutume ancienne. Comme aussi une cour sans dames est un jardin sans aucunes belles fleurs, et ressemble mieux à une cour d'un satrape et d'un Turc (où

La chevalerie du moyen âge, née d'un temps barbare, ne servait plus que d'ornement, et en quelque sorte de décoration de théâtre, à une société dont les mœurs s'adoucissaient peu à peu. Les grands seigneurs accouraient sur les marches du trône; ils conservaient encore quelque chose de leur indépendance et de leur fierté première; ce n'étaient plus des vassaux toujours prêts à se rebeller contre leur roi et à lui disputer ses droits; ce n'étaient pas encore, comme sous Louis XIV, des courtisans attentifs à recueillir la moindre parole du maître. Il est dans la vie des peuples des instants heureux et passagers qui unissent la grâce de deux âges différents; ainsi, dans ces édifices de la Renaissance qui décorent les villes d'Italie, la sévérité du style gothique se marie, par un heureux accord, à la grâce antique, et les flèches élancées de la cathédrale de Milan étincellent au soleil de tout l'éclat du marbre blanc. Les belles époques de

l'on ne voit ni dames ni demy) que non pas d'un grand roi chrétien. Ce n'était que dames de maison, des demoiselles de réputation qui paraissaient en la cour comme des déesses au ciel. » Que si elles favorisaient quelquefois (je dis aucunes) leurs amants et serviteurs, quel blâme en pouvait avoir le roi? etc. (*Vie des grands capitaines français.*)

l'art et de la littérature sont celles qui naissent de l'entre-croisement,— si l'on me permet cette expression,— de deux styles et de deux écoles, ainsi du siècle de Périclès, du siècle de Léon X, du siècle de Louis XIV. Il y avait, au début du règne de François Ier, une certaine largeur, une certaine libéralité, qu'on me passe le mot, dans la manière de comprendre la noblesse et les institutions aristocratiques qu'on ne retrouve pas plus tard sous la monarchie française. François Ier voulait que les avenues fussent libres; il invitait tout ce qui avait un éclat, une distinction quelconque, à venir à sa cour; il suffisait même d'une prétention pour être bienvenu. « N'avez-vous pas un nom de terre, dit Érasme dans un de ses dialogues[1], prenez-en un. Vous vous appelez Harpale Cômois, faites-vous appeler Harpale de Côme; cette syllabe *de* suffira pour vous faire noble, et vous serez bienvenu à la cour de France. » L'ardent monarque de vingt ans, à peine monté sur le trône, brûlait de décorer son front d'un rayon de gloire militaire; il se précipita dans la première guerre qui s'of-

1. Érasme, *Dialogue de la noblesse empruntée.*

frit à lui, comme on s'élance au sein d'une mêlée, et la victoire, amie de la jeunesse, le couronna à Marignan[1]. Les chasses, les tournois, les mascarades succédèrent au bruit des armes. A l'issue de ses campagnes, François Ier parcourait la France en vainqueur, traînant après lui ses maîtresses, sa mère, sa sœur, les gentilshommes et les dames de sa cour ; il allait ainsi de château en château à travers la Bretagne, l'Anjou, la Guyenne, le Poitou, étalant aux yeux de ses peuples étonnés la magnifique élégance de sa cour, la légèreté et le scandale de ses amours, l'extravagance de ses dépenses, et des tables dont, dit Brantôme, celles de Lucullus n'approchèrent jamais[2]. Qui eût pu alors, sous l'auréole

1. Qu'on relise la lettre de François Ier écrite à sa mère après la bataille de Marignan, c'est le plus beau monument de la jeunesse de François Ier dans sa fleur. Le style en est aussi simple, aussi ferme et dégagé que celui de ses lettres et de ses poésies pendant sa captivité est pénible et diffus.

2. Brantôme, *Vie des hommes ill. et grands cap. franç.*— « Le roi François ayant choisi et fait une troupe qui s'appelait la petite bande des dames de sa cour, s'en allait en d'autres maisons courir le cerf et passer son temps, et demeurait là quelquefois ainsi retiré, huit jours, dix jours, quelquefois plus, quelquefois moins, ainsi qu'il lui plaisait et l'humeur l'en prenait. J'ai ouï conter à aucuns qu'il voulait fort que les honnêtes gentilshommes de sa cour ne fussent jamais sans des maîtresses; et s'ils n'en avaient, il les esti-

qui éclairait ces premières années, entrevoir dans le lointain la désastreuse issue des campagnes d'Italie, l'incendie de Mérindole et les bûchers des protestants qui terminent si tristement le règne de François Ier ?

Revenons maintenant à Marguerite; ce n'est pas s'éloigner d'elle que de parler de ce frère qui l'éblouit dès l'entrée de la jeunesse, comme

mait des fats et des sots, et bien souvent aux uns et aux autres leur en demandait les noms et promettait les servir et leur en dire du bien, tant il était bon et familier. »

Un des meilleurs historiens du temps, Tavannes, résume en ces termes le gouvernement de François Ier : « Les femmes faisaient tout, même les généraux et capitaines. » Voici quelques passages des lettres du général Bonaparte, écrites sous la république, en 1795, immédiatement après que le flot de la révolution avait passé sur la France, qui prouveraient, ce me semble, que les nations ne changent guère de caractère, quelles que soient les épreuves qu'elles aient traversées : « Tout est entassé dans ce pays pour distraire et rendre la vie agréable; l'on s'arrache à ses réflexions; et quel moyen de voir en noir dans ce tourbillon si actif ? Les bibliothèques, les cours d'histoire, de chimie, de botanique, d'astronomie, etc., se succèdent. Les femmes sont partout : aux spectacles, aux promenades, aux bibliothèques. Dans le cabinet du savant, vous voyez de très-jolies personnes. Ici seulement, de tous les lieux de la terre, elles tiennent le gouvernail; aussi les hommes en sont-ils fous, ne pensent-ils qu'à elles et ne vivent-ils que par et pour elles... Ce grand peuple se donne au plaisir; les danses, les spectacles, les femmes, qui sont ici les plus belles du monde, deviennent la grande affaire... Cette ville est toujours la même; tout pour le plaisir, tout aux femmes, aux spectacles, aux bals, aux promenades, aux ateliers des artistes. » (*Mémoires du roi Joseph.*)

il éblouit la France, et qui fut la passion de sa vie. Elle reparut à la cour à l'âge de vingt-trois ans, dans tout l'éclat de la jeunesse. La duchesse d'Alençon, comme sœur du roi, fut appelée Madame ; on la nomma dès lors indifféremment Marguerite de France, de Valois ou d'Angoulême. Elle ajoutait aussi à ces titres celui de duchesse de Berri, que son frère lui donna en 1519. François Ier l'aimait tendrement ; il l'appelait familièrement sa Mignonne ou la Marguerite des Marguerites. C'était à elle et aux maîtresses du roi, bien plus qu'à l'humble Claude de France, qui vivait retirée et délaissée de son mari, qu'étaient dédiées les fêtes brillantes de la cour. La plus tendre intimité unissait ces trois illustres personnes : Louise de Savoie, François Ier et Marguerite de Valois ; on les appelait une trinité, tant était grande entre elles la conformité de pensées, de sentiments et de volontés[1]. Un écrivain contemporain, parlant de l'orgueil maternel qui gonflait le cœur de Louise de Savoie à la vue de ses deux enfants, s'écrie, d'après Virgile :

1. « Che scrivere à Luisa di Savoie era scrivere alla stessa trinità. » — Molina, *Doc. inéd.*, p. 75.

.... Latonæ pertentant gaudia pectus.

Marguerite, elle-même, se nomme dans une de ses pièces de vers :

Un petit point de ce parfait triangle [1].

Louise de Savoie, habile et ambitieuse, livrée aux deux passions qui se succèdent souvent, mais ne s'unissent guère dans la vie des femmes, la cupidité et la galanterie, exerçait sur l'esprit du fils qu'elle aimait avec une vraie tendresse un empire qui lui fut souvent funeste ; le sens droit, l'esprit pénétrant, le caractère élevé et doux de sa sœur Marguerite de Valois inspiraient à François Ier une confiance bien mieux placée. Il la consultait souvent, aussi bien sur ses affaires que sur ses plaisirs. Intelligente et dévouée, elle ne lui offrait pas seulement le secours de ses lumières et de ses conseils, elle traitait elle-même les affaires délicates avec les ministres du roi et les ambassadeurs des nations étrangères.

1. Ce m'est tel bien de sentir l'amitié
Que Dieu a mise en notre trinité,
Daignant aux deux me joindre pour trois nombre
Qui ne suis digne à m'en estimer l'ombre !
(*Poésies de Louise de Savoie, de François Ier et de Marguerite de Valois*, publiées par M. Aimé Champollion-Figeac.)

« Son discours était tel, dit Brantôme, que les ambassadeurs qui parlaient à elle en étaient grandement ravis, et en faisaient de grands rapports à ceux de leur nation à leur retour, dont sur ce elle en soulageait le roi son frère, car ils l'allaient toujours trouver après avoir fait leur principale ambassade. Et bien souvent, lorsqu'ils avaient de grandes affaires, les remettaient à elle en attendant sa totale définition et résolution. Elle les savait fort bien entretenir et contenter de beaux discours comme elle y était fort opulente et fort habile à tirer les vers du nez d'eux, dont le roi disait souvent qu'elle lui assistait bien et le déchargeait par l'industrie de son gentil esprit et douceur[1]. »

1. Brantôme, *Dames illustres*.— Dans une autre biographie, *la Vie du prince de Melfe*, Brantôme cite ce trait curieux qui peut faire connaître les façons d'agir de Marguerite de Valois et cette gracieuse bonté qui gagnait les cœurs : « Cette grande princesse Marguerite l'honorait fort (le prince de Melfe), et, le plus souvent, commandait à sa dame d'honneur, la sénéchale de Poitou, de la maison de Lude, ma grand'mère, de le mener dîner ou souper avec elle en sa seconde table. Le plus souvent la dite princesse envoyait quelque chose de bon de son plat à mon dit sieur le prince de Melfe pour en manger et tâter pour l'amour d'elle. En quoi le dit prince s'en ressentait très honoré et favorisé. Car, disait-elle, ces pauvres princes et seigneurs étrangers, qui ont quitté tout pour le service du roi mon frère, ils n'ont pas leur ordinaire, leur train de cour et leurs commodités comme celles de la patrie. Il les faut gratifier de tout ce qu'on peut, bien que la table du grand-maître ne leur fault point; mais encore cette gracieuseté que je leur fais leur touche plus au cœur. Le roi François en aimait fort la princesse sa sœur qui, par pareilles faveurs, était coutumière de lui gagner et entretenir ses serviteurs. » (*Vie du prince de Melfe*.)

Au milieu de cette cour galante et libre, la duchesse d'Alençon se faisait remarquer par un mélange de retenue dans la conduite et d'abandon dans les manières et le langage qui la distingua toute sa vie. En dépit de ses tristesses et de ses préoccupations sérieuses, elle aimait fort à s'amuser; vive et mobile dans ses goûts, sa familiarité, son humeur enjouée, son désir extrême de plaire, né plutôt encore de la bienveillance que de la coquetterie, rendaient tout abord aisé auprès d'elle. Elle aimait par-dessus tout la conversation, la discussion animée et sérieuse comme la plaisanterie folâtre et libre; elle fait elle-même l'aveu de ce penchant dans son *Heptaméron*, où elle donne au personnage qui est chargé de la représenter le surnom de Parlamente. On savait qu'elle n'aimait pas son mari, et cette pensée allumait les vœux et les espérances de ceux que captivaient ses charmes. Aussi reçut-elle bientôt les hommages de deux hommes qui fixaient alors sur eux les regards de la cour et semblaient appelés aux plus brillantes destinées. Le connétable de Bourbon, poursuivi lui-même par la passion importune de Louise de Savoie, qui fut la première cause de ses fautes

et de ses malheurs, adressa ses vœux à la duchesse d'Alençon[1]. Il était jeune, brillant, hardi, doué de toutes les qualités qui font les héros. Sa valeur à la bataille de Marignan, son habileté dans le gouvernement du Milanais, le désignaient à l'admiration publique. La fierté, une fierté exagérée peut-être, était le trait distinctif de son caractère. On raconte que, dans un temps où il était loin de prévoir qu'il s'armerait un jour contre la France, il aimait à citer la réponse d'un gentilhomme gascon à qui Charles VIII demandait si quelque événement pourrait le détacher de son service ou ébranler sa fidélité:

1. La duchesse d'Angoulême, éprise, sur le retour de l'âge, d'une violente passion pour le connétable de Bourbon, ne put supporter de s'en voir dédaignée. Il était de quinze ans moins âgé qu'elle, ce qui suffirait à expliquer son indifférence, sans parler de l'amour qu'il ressentit pour sa fille. La vengeance et la cupidité réunies entraînèrent la duchesse d'Angoulême à lui intenter un procès et à faire valoir juridiquement les droits qu'elle prétendait avoir sur ses domaines. Elle le gagna, et le connétable de Bourbon se vit dépouillé de tous ses biens. Le roi, ému d'une jalousie secrète contre le connétable de Bourbon, dont la valeur, la gloire militaire et le renom dans l'armée égalaient, ou plutôt surpassaient le sien, donna raison aux prétentions de sa mère et l'abandonna dans la lutte qu'il eut à soutenir contre elle. Ce fut alors que le connétable de Bourbon prêta l'oreille aux propositions que lui faisaient secrètement adresser Charles-Quint et le roi d'Angleterre.

« Non, sire, pas même l'offre de trois royaumes comme le vôtre, mais oui bien un affront[1]. » La tradition rapporte que la duchesse d'Alençon le vit d'un œil favorable et répondit à sa passion. Rien cependant dans les écrits du temps ne peut autoriser cette supposition; elle est en grande partie fondée sur un roman dénué de toute vérité historique, que l'on attribue à mademoiselle de la Force[2]. Ce roman, écrit avec une facilité élégante qui n'est pas sans charmes, était encore estimé au siècle dernier et rappelle l'école de mademoiselle de Scudéri qui précéda immédiatement madame de Lafayette. Il n'y faut, du reste, chercher aucune vérité dans la peinture des mœurs et des caractères. Tous les personnages historiques du temps, François Ier, Lautrec,

1. Voir, dans la collection des gravures de M. Thiers, un portrait du connétable de Bourbon par le Titien; il est vêtu à l'orientale, un turban sur la tête, la main sur la poignée de son sabre; au bas de la gravure sont écrits ces mots : *Omnis salus in ferro est.* Jamais la figure de l'implacable rebelle n'a été mieux saisie dans sa fière et sauvage grandeur. On dirait le Corsaire ou le Lara de lord Byron.

2. *Histoire de la reine de Navarre*, par mademoiselle de la Force. Mademoiselle de la Force acquit une certaine célébrité à la fin du XVIIe siècle par des aventures romanesques assez extraordinaires.

(Voir, à ce sujet, la publication récente des *Lettres de la duchesse d'Orléans*, mère du Régent.)

Bonnivet, le connétable de Bourbon, y sont transformés en autant de Céladons et d'Amadis uniquement occupés de rêveries sentimentales et de déclarations amoureuses. C'est là que la passion réciproque de la duchesse d'Alençon et du connétable de Bourbon est décrite dans sa naissance et ses progrès. L'amour malheureux de la duchesse d'Angoulême, celui de Lautrec, de Bonnivet, également épris de la duchesse d'Alençon, y jouent aussi leur rôle, et c'est de toutes ces péripéties que dérivent les malheurs qui viennent fondre sur la France. L'auteur, cependant, n'élève aucun doute sur la vertu de son héroïne ; il la suppose, comme la princesse de Clèves, atteinte d'une passion combattue et contenue dans les bornes d'un austère devoir. Rien, comme je le disais, dans les écrits du temps ne peut autoriser cette supposition, et même, chose étrange, le nom du connétable de Bourbon n'est pas une seule fois prononcé, soit dans les lettres, soit dans les œuvres de Marguerite[1].

1. On peut cependant s'expliquer le silence de Marguerite, dont le cœur tendre et devoué reflétait fidèlement les impressions de son frère, par l'inquiétude et le malaise que ce rival, si près du trône, d'aussi bonne maison que lui et doué de talents plus rares que les siens, ne cessa d'inspirer

Il semble tenir moins de place dans son imagination que son rival, Guillaume de Gouffier, sieur de Bonnivet, qui jouissait, avec Anne de Montmorency et Philippe de Brion, de la faveur de François Ier. Doué d'un esprit plein de grâces et de saillies, Bonnivet avait plus que personne le talent d'amuser son maître. « Il fut, dit Brantôme, en bonne réputation aux armées et aux guerres, et pour ce le roi le prit en grande amitié, étant d'ailleurs de fort gentil et subtil esprit et fort habile, fort bien disant, fort beau et agréable, comme j'ai vu par son portrait [1]. » Présomptueux auprès des femmes, habitué au succès, spirituel et gai dans ses propos, audacieux dans ses entreprises, Bonnivet était bien accueilli de la duchesse d'Alençon qui prenait plaisir à son entretien et se figurait que l'occasion seule lui manquait pour en être bien traité. Une inimitié sourde et violente régnait entre Bonnivet et le connétable de Bourbon. Il est probable que leur double passion pour la du-

à François Ier, et, comme il arrive souvent, les soupçons ombrageux du roi, loin de prévenir, précipitèrent la trahison et la défection du connétable de Bourbon.

1. Brantôme, *Vie des homm. ill. et grands capit. franç.*

chesse d'Alençon et la rivalité qui s'ensuivit fut l'origine de cette haine. Bonnivet, favori déclaré du roi, étalait aux yeux de tous son faste et sa magnificence; il traitait avec hauteur le connétable de Bourbon; celui-ci lui attribuait les disgrâces qu'il recevait du roi, et, avec la juste conscience de son mérite, nè pouvait souffrir l'insolente présomption de Bonnivet, qu'il sentait lui être inférieur de tous points. « Ce qui plus le dépita, dit Brantôme, fut le château de Bonnivet qu'il alla faire bâtir, le plus superbe édifice qui soit en France, et ce à la vue de Châtelleraud, que vous eussiez dit qu'il eût voulu dominer en cavalier la maison de M. de Bourbon qui ne semblait qu'un petit nid auprès. Cela dépita fort M. de Bourbon. »

Dans un rang plus obscur, la duchesse d'Alençon comptait un humble adorateur, un jeune page de vingt ans, léger, jovial, railleur, plein d'esprit et d'étourderie, inconnu encore alors, mais dont les vers vivront autant que la langue française. La vie de Clément Marot, amoureuse, poétique et guerrière, réunit les plus piquants contrastes. Il fut à quinze ans acteur dans la troupe des Enfants sans Souci; il devint page de

Marguerite de Valois, il fut blessé à côté de François Ier à la bataille de Pavie, puis, accusé d'hérésie ou plutôt de liberté philosophique par la Sorbonne, emprisonné au Châtelet, menacé du bûcher, protégé cependant par le roi et consolé par sa sœur, il termina enfin son orageuse vie par une mort prématurée loin de son pays natal, toujours chantant ses amours, ses infortunes et les divers accidents de sa vie avec la même nonchalance moqueuse et la même verve facile et railleuse.

Le jeune Clément Marot fut présenté à la duchesse d'Alençon par le seigneur de Pothon, et lui offrit dès sa première entrevue la pièce de vers qui commence par ces mots :

Si j'ai empris en ma simple jeunesse,

et où se trouvent ces vers gracieux qui peignent à la fois son talent et son caractère :

Sur le printemps de ma jeunesse folle
Je ressemblais l'hirondelle qui vole
Puis çà, puis là ; l'âge me conduisait,
Sans peur ni soin où le cœur me disait.

Il fut aussitôt attaché au service de la du-

chesse d'Alençon en qualité de valet de chambre. Il faut croire que cet office de valet de chambre indiquait alors un emploi moins subalterne que de nos jours, à voir l'empressement avec lequel les peintres, les poëtes et les savants même acceptaient ce titre et recevaient leurs appointements fixes comme officiers domestiques de la maison du roi, des princes et des princesses. D'ailleurs, comme on le pense bien, les artistes et les hommes de lettres étaient loin alors d'aspirer à cette égalité vis-à-vis des puissances de la terre, qui est devenue depuis non-seulement leur prétention mais leur droit. Ils s'élevaient tout au plus, dans l'opinion publique, au-dessus de l'état de manœuvres, et entre les tapissiers de haute lice, les brodeurs, les orfévres, les émailleurs et les poëtes, peintres et sculpteurs, la différence, même à leurs propres yeux, n'était pas grande.

Marguerite, par la facilité de son caractère et la liberté de son esprit, était faite plus que personne pour devancer les temps, en établissant cette égalité entre les âmes et les intelligences qui triomphe de toutes les conventions sociales. Aussi prit-elle en vive affection son jeune pro-

tégé dont elle devina les talents. Peut-être certaines ressemblances de nature et de genre d'esprit contribuèrent-elles à les unir en dépit de la distance du rang qui les séparait[1]. Sous son patronage, Clément Marot donna un libre essor à cette veine poétique vive et facile, humble fleur gauloise née du sol, dont la naïve originalité a bien son prix à côté de l'imitation ampoulée des poëtes de l'antiquité qui commençait à être à la mode en France, même avant l'apparition de la Pléiade. Peut-être en fut-il de la poésie à cette époque comme des arts du dessin[2], et le mouvement de la Renaissance, venu de l'Italie,

1. Clément Marot fait allusion plus d'une fois à cette ressemblance de nature et de goûts entre lui et la reine Marguerite.

Tous deux aymons la musique chanter,
Tous deux aymons les livres fréquenter,
Tous deux aymons à d'aulcun ne médire,
Tous deux aymons un meilleur propos dire,
Tous deux aymons gens pleins d'honnêteté.
. . . . . .
Tous deux aymons à visiter les lieux
Où ne sont point gens mélancolieux,
Que diray plus? Ce mot-là dire j'ose,
Je le diray : Que presqu'en toute chose
Nous ressemblons, fors que j'ay plus d'esmoy
Et que tu as le cœur plus dur que moy!

2. Voir, à ce sujet, l'excellent travail de M. Léon de Laborde : *De la renaissance des arts à la cour de France.*

qui donna un si vif élan aux lettres et aux arts, eut-il cet inconvénient de dérouter et de jeter hors de voie, en quelque sorte, toute une école de jeunes talents qui cherchaient et trouvaient leur inspiration dans une imitation naïve et consciencieuse de la nature. Intimidés par la vogue brillante et l'heureuse audace de leurs rivaux d'au delà des monts, ils se renfermèrent dans une modeste défiance de leurs propres forces. Éblouie des magnificences du monde ancien qui se dévoilait à ses yeux, la génération nouvelle crut désormais que traduire et copier était le seul rôle qui lui convînt. Clément Marot, heureusement pour sa gloire, sut rester lui-même, le vrai Gaulois, l'enfant de Paris, et rien ne se ressent dans ses écrits de l'érudition pédantesque et un peu déclamatoire des poëtes de la Renaissance. Il répondit à l'affection de la duchesse d Alençon par un dévouement passionné qui ne se démentit pas durant toutes les vicissitudes de sa vie. Marguerite entretint avec lui une correspondance poétique; il lui écrivait et elle lui répondait en vers. Ils se donnaient mutuellement le nom de frère et de sœur d'alliance, tiré des anciens romans de chevalerie, et indi-

quant une relation qui n'était pas précisément de l'amour, mais qui cependant était plus que de l'amitié.

Je citerai, parmi les innombrables poésies que Clément Marot adresse à la duchesse d'Alençon, celle où il se rend l'interprète de l'admiration publique en traçant son portrait :

Ma maîtresse est de si haute valeur
Qu'elle a le corps droit, beau, chaste et pudique ;
Son cœur constant n'est pour heur ou malheur,
Jamais trop gai ni trop mélancolique ;
Elle a au chef un esprit angélique
Le plus subtil qui onçques aux cieux vola ;
O grant merveille ! on peut voir par cela
Que je suis serf d'un monstre fort étrange.
Monstre, je dis, car, pour tout vrai, elle a
Corps féminin, cœur d'homme et tête d'ange.
Entre autres dons de grâces immortelles,
Madame écrit si haut et doucement
Que je m'étonne, en voyant choses telles,
Qu'on n'en reçoit plus d'ébahissement ;
Puis quand je l'oy parler si saigement
Et que je vois sa plume travailler,
Je tourne bride et m'ébahis comment
On est si sot de s'en émerveiller [1].

1. *Recueil de poésies de Clément Marot.*— Je donne, autant qu'il m'est possible, l'orthographe moderne dans ces citations, afin d'en rendre le sens plus compréhensible.

Voici une petite chanson, insignifiante par elle-même, qui peut donner l'idée de l'intimité qui régnait entre Clément Marot et la duchesse d'Alençon :

DE MARGUERITE D'ALENÇON, MA SŒUR D'ALLIANCE.

Un chacun qui me fait requête
D'avoir œuvre de ma façon,
Vienne tout chercher en la tête
De Marguerite d'Alençon.
Je ne fais dizain ni chanson,
Chant royal, ballade, n'épître
Qu'en sa tête elle n'enregistre
Fidèlement, correct et seur :
Ce sera mon petit registre,
Elle n'aura plus nom ma sœur.

La duchesse d'Alençon écrivait à Clément Marot, à propos d'une dette de jeu qu'il se plaignait d'avoir à payer :

Si ceux à qui devez, comme vous dites,
Vous connaissaient comme je vous connais,
Quitte seriez des dettes que vous fîtes
Le temps passé, tant grandes que petites,
En leur payant un dizain toutefois
Tel que le vôtre, qui vaut mieux mille fois
Que l'argent dû par vous en conscience :
Car estimer l'on peut argent au poids,
Mais l'on ne peut, et j'en donne ma voix,
Assez priser votre belle science.

Voici encore un dizain que la duchesse d'Alençon adressait à Clément Marot ; il s'agit d'une entreprise vaine tentée sur son cœur par quelque gentilhomme de la cour. Il est probable que ce gentilhomme est Clément Marot lui-même. La réponse semble l'indiquer :

Il croyait bien brûler son chaste cœur
Par doux regards, par soupirs très ardents,
Par un parler qui fait amour vainqueur,
Par long servir, par signes évidents ;
Mais il trouva une froideur dedans,
Qui tous ses traits convertissait en glace :
Et qui pis est, par une douce audace,
L'œil chaste d'elle le regarda si fort,
Que sa froideur à travers son cœur passe,
Et mit son feu, amour et lui à mort.

RÉPONSE DE MAROT
EN FAVEUR DU PAUVRE GENTILHOMME.

Ce serait trop que la belle émouvoir,
Le pauvre amant n'y a pensé, ne pense :
Parler à elle, et la servir, et voir
Lui sont assez heureuse récompense ;
En confessant, noble fleur d'excellence,
Qu'elle l'a bien mis à mort vivement ;
Mais son amour et son feu véhément,
Chasteté d'œil ne les pourrait éteindre,
Car tant plus vit la dame chastement,

De tant plus croît le désir d'y atteindre.
Beaucoup de gens se pourraient ébahir
Que je ne veux ailleurs mon cœur conduire.
Las! je ne puis autrement le réduire,
Et aime mieux, en vous aimant, avoir
Le mal qu'on peut pour tel cas recevoir
Que tous les biens dont ils ont la puissance;
Et me suffit que mon mal puissiez voir,
Mais que pitié suive la connaissance[1].

Je citerai encore une épître adressée à Marguerite par Clément Marot, au moment où il venait d'être rendu à la liberté, après avoir passé un an en prison, où l'avait jeté une accusation d'hérésie. Il attribue sa délivrance aux prières de la duchesse d'Alençon, et s'enhardit à lui parler de son amour en termes plus clairs qu'il ne l'a osé faire jusqu'alors:

ÉPITRE INÉDITE
DE CLÉMENT MAROT A LA DUCHESSE D'ALENÇON. 1526.

Bien dois louer la divine puissance
Qui de ta noble et digne connaissance,
Nymphe de prix, m'a de grâce estrenné.
. . . . . .
Ce nouvel an, malgré mes ennemis,

1. Ce dernier vers est resté célèbre.

J'ai eu le bien de revoir mes amis ;
J'ai eu ce bien, et Dieu l'a voulu croître,
Car il m'a fait en même temps congnoistre
Une douceur, assise en belle face,
Qui la beauté des plus belles efface
D'un regard chaste, où n'habite nul vice,
D'un rond parler, sans fard, sans artifice,
Un vif esprit, un savoir qui m'étonne,
Et, par sus tout, une grâce tant bonne,
Soit à se taire, ou soit en devisant,
Que je voudrais être assez suffisant
Pour en papier écrire son mérite,
Ainsi qu'elle est dedans mon cœur écrite.
Tous ces beaux dons, et mille davantage,
Sont en un corps né de haut parentage,
Et de grandeur tant droite et bien formée
Que faite semble exprès pour être aimée
D'hommes et dieux. Oh ! que ne suis-je prince
A cette fin que l'audace je prinsse
Te présenter mon service petit
Qui sur honneur fonde son appétit.
Mais pourquoi prince ? — Une montagne basse
Souvent la haute en délices surpasse ;
Les rosiers bas, les petits oliviers
Délectent plus que ces grands chênes fiers,
Et, à nager en eau basse, l'on treuve
Moins de danger qu'en celle d'un grand fleuve.
Ainsi jadis déesses adourées
D'hommes mortels se sont énamourées ;
Le jeune Atis fut aimé de Cybèle,
Endymion de Diane la belle ;
Pour Adonis Vénus tant s'abaissa,

Que les hauts cieux pour la terre laissa.
Mais qu'est besoin citer vieilles histoires
Quand à chacun les neuves sont notoires?
L'heureux Alain, dont la muse est tant fine,
Ne fut-il pas aimé de la dauphine?
Qui se disait bien heureuse d'avoir
Baisé la bouche en qui tant de savoir
Se découvrait. Je sais bien que je suis
Homme, en effet, qui soudoyer ne puis
Gens et chevaux, ni sur mer dresser guerre
Pour m'en aller une Hélène conquerre;
Si de fortune avait tell' force acquise,
Ou je mourrais, ou bref t'aurais conquise,
Pour librement, avec tel personnage,
En joie user le surplus de mon âge.
Donc, si de fait ne suis point un vainqueur,
Au moins le suis-je en vouloir et en cœur;
Et mon renom en autant de provinces
Est répandu, comme celui des princes:
S'ils vainquent gens en fait d'armes divers,
Je les surmonte en beaux écrits et vers;
S'ils ont trésors, j'ai en trésor des choses
Qui ne sont point en leurs coffres encloses;
S'ils sont puissants, j'ai la puissance telle
Que faire puis ma maîtresse immortelle.
Ce que pourtant je ne dis par vantance,
Ni pour plutôt tirer ton accointance,
Mais seulement par une ardente envie
Qu'ai de te faire entendre, qu'en ma vie,

De rencontrer au monde ne m'advint
Femme qui tant à mon gré me revint,
Ni qui tant eut cette puissance sienne
D'assujettir l'obéissance mienne[1].

Cette intime relation de Clément Marot et de la duchesse d'Alençon n'a, comme on le pense bien, pas échappé à la calomnie. Il en est de cette imputation comme de toutes celles qui pèsent sur la vie de Marguerite; rien de plus vague, de moins fondé sur des preuves tirées, soit de ses propres écrits, soit de ceux des auteurs du temps; et cependant les amours de Clément Marot et de Marguerite de Navarre ont été pendant longtemps un des lieux communs les plus accrédités de la littérature romanesque. Que le jeune page de la duchesse d'Alençon, avec l'insouciante témérité de son âge et la séduction de son talent, ait souvent parlé d'amour

1. Ancien fonds, n° 9699, folio 23. — On se souvient du sonnet de Corneille, adressé à une marquise dont il était amoureux, et qui se termine par ces vers presque menaçants :

Et l'on ne vous saura belle
Qu'autant que je l'aurais dit.

Il me semble que le poëte du seizième siècle exprime ici la même idée avec plus de longueur, mais aussi avec plus de grâce et de douceur.

à sa maîtresse, cela n'est pas douteux ; ses vers sont là pour l'attester ; mais cet amour a-t-il été quelque chose de plus qu'une fiction poétique, mêlée de plaisanterie et d'émotion sincère? La question est malaisée à résoudre. On connaît le mot plaisant de cette femme [1] qui, entendant un jour son mari soutenir, avec une imperturbable certitude, la vertu de madame de Maintenon contre ses détracteurs, lui dit d'un grand sang-froid, le regardant en face : « Comment faites-vous donc, Monsieur, pour être si sûr de ces choses-là? » En effet, sur de pareils sujets on ne peut rien affirmer, et les médisants ont beau jeu, car il est tout à fait impossible de leur prouver le contraire de ce qu'ils avancent. Mais ne serait-ce pas le cas ou jamais de s'abstenir dans le doute?

La duchesse d'Alençon accueillait avec bienveillance les hommages qu'elle recevait de tous côtés, mais elle paraît y avoir attaché fort peu d'importance. Son imagination et son cœur, préoccupés de bonne heure de l'affection exclusive qui la domina toute sa vie, ne semblent pas cap-

1. Madame de Lassay.

tivés, même un instant, par aucun de ceux qui se permirent de lui adresser des déclarations d'amour. Et il ne faut pas croire que Clément Marot eut seul ce privilége; chacun pouvait le faire, et, pourvu que ces déclarations fussent rimées, Marguerite, loin de s'en fâcher, y répondait par d'autres vers. Voici ceux qu'elle envoya à M. de Lavaux, gentilhomme obscur, qui lui avait écrit qu'il allait mourir si elle ne prenait pitié de son martyre :

HUITAIN DE LA DUCHESSE D'ALENÇON
A M. DE LAVAUX.

Vous êtes loin, quoique votre esprit die,
De cette mort par trop d'affection,
Car, Dieu merci, vous n'avez maladie
Montrant ennui, douleur ni passion;
Mais si la mort souffrez par fiction,
Quand vous serez par amour trépassé
Je vous en dois la lamentation,
Et, à la fin, *Quiescat in pace.*

Évidemment ces déclarations d'amour en vers n'étaient qu'un jeu de société dont on s'amusait, comme plus tard, au temps de mademoiselle de Scudéri et du grand Cyrus, on s'amusa des passions en prose sous forme d'histoire romaine et

de cartes géographiques. Il semble cependant que Marguerite eut quelquefois à se repentir de ces liaisons romanesques, où elle se laissait imprudemment engager, à en juger par ce dizain assez joli et très-moral, assurément, qui se trouve au recueil de ses poésies inédites, récemment publiées par M. Leroux de Lincy[1]. Il s'agit d'un amant auquel, dit-elle, il ne faut rien accorder si l'on ne veut qu'il s'en prévale à l'instant pour en obtenir davantage :

Baillez-lui tout ce qu'il veut maintenant,
Soit le parler, soit l'œil, ou soit la main,
Et vous verrez en lui incontinent
Autre vouloir que d'un cousin germain.
Voire s'il peut, sans attendre à demain,
Il vous priera d'une grâce lui faire,
Qu'une heure avant eût désiré de taire,
Feignant de peu se vouloir contenter :
A tels amis a toujours à refaire ;
Le plus sûr est de ne point les hanter.

Depuis que la chevalerie n'existait plus, on s'était pris pour elle de cet enthousiasme factice qu'excitent souvent les institutions déchues. François Ier en avait la passion poussée jusqu'à

1. Mss. de la bibliothèque de l'Arsenal, nº B. E. F. 100.

la manie ; il paraissait quelquefois au milieu de sa cour vêtu de pied en cap en ancien chevalier. Marguerite, fidèle à suivre ses goûts et son exemple, avait remis en honneur, dans sa petite cour d'Alençon comme dans celle de son frère, les traditions de la chevalerie ; elle s'amusait à faire renaître autour d'elle les cours d'amour du moyen âge, et les poëtes, qui l'entouraient sans cesse, ne traitaient pour elle que des sujets de galanterie raffinée ou de métaphysique romanesque. Elle-même excellait dans ces analyses subtiles de sentiments divers, qui font briller la délicatesse de l'esprit et du cœur ; tels étaient aussi, mêlés de temps en temps d'élans religieux, les sujets ordinaires de ses inspirations poétiques. « Elle aimait et conversait, dit Brantôme, du temps de sa grandeur, ordinairement à la cour avec les gens les plus savants du royaume de son frère. Aussi tous l'honoraient tellement qu'ils l'appelaient leur Mæcenas. Et la plupart de leurs livres qui se composaient alors s'adressaient au roi son frère, qui était bien savant, et à elle [1]. »

1. Brantôme, *Dames illustres*.

Il ne faudrait pourtant pas s'en tenir seulement à ce côté tout idéal et poétique de la cour de François Ier. Les mœurs du seizième siècle avaient, on le sait, leur rudesse et leur grossièreté, qui n'apparaît que trop souvent sous une culture élégante, plus artificielle que réelle. Les livres du temps et au besoin les contes de la reine de Navarre, seraient là pour l'attester. Les *Mémoires de Saint-Simon* ne nous font-ils pas entrevoir, sous le faste et la politesse de Louis XIV, tout un derrière de coulisses, si je puis ainsi parler, qui éclaire d'un jour tout nouveau le devant de la scène? Le côté théâtral, pompeux, en est bien entamé, mais la vérité apparaît avec sa rudesse sauvage et son originalité piquante; il en était de même, et mieux encore, comme on le pense bien, à la cour de François Ier, et, si des récits indiscrets dépouillent tant soit peu Louis XIV de la grande perruque et du manteau royal où il aimait à se draper en vue de la postérité et le font descendre de son piédestal, il faut convenir que François Ier et sa chevalerie ne supporteraient guère mieux une pareille épreuve, et que le costume tombé laisserait à découvert bien des misères; tous deux cepen-

dant, François Ier et Louis XIV, eurent dans une certaine mesure les qualités qu'ils affectèrent, et furent jusqu'à un certain point ce qu'ils crurent et voulurent être. Ceci, du moins, ne s'appliquerait aucunement à la sœur de François Ier, qui était avant tout, et ce fut là son plus grand charme, une personne parfaitement naturelle, se montrant à tous telle que Dieu l'avait faite, sans prétention ou imitation d'aucun genre ; mais peut-être la conversation de cette élégante et spirituelle Marguerite, tout honnête et vertueuse que fût au fond sa conduite, étonnerait-elle beaucoup de femmes de nos jours. Il ne serait pas difficile de citer bien des traits de mœurs à l'appui de cette assertion, et l'embarras viendrait plutôt, en ce genre, du choix entre les anecdotes qui abondent dans les récits de Brantôme, ce Tallemand des Réaux du règne de François Ier, et dont presque aucune ne pourrait se raconter ici. La jeune comtesse de Chateaubriand[1], attirée par François Ier du fond de la province, était établie à la cour comme sa maîtresse en titre. Son mari, qui en était à bon droit

1. Françoise de Foix, comtesse de Chateaubriand.

jaloux, se vengeait sur elle de son déshonneur par de mauvais traitements. Marguerite, très-indulgente pour les faiblesses de son frère, recevait la plupart du temps la confidence de ses faciles et passagères amours. Elle lui inventait même souvent des devises propres à mettre sur des bagues ou des cachets, et lui composait des vers qui devaient être envoyés à sa maîtresse[1]. Dans ses lettres à M. de Montmorency, père du célèbre connétable Anne de Montmorency, les seules qui nous restent de ce temps de sa jeunesse, la duchesse d'Alençon dit en passant : « Je ne trouve pas estrange que le seigneur de Chateaubriand use de main mise (c'est-à-dire batte sa femme) ; c'est pour dire gare à ceux qui lui voudraient faire un mauvais tour. » Et ce fait « d'user de main mise, » se proclamait à la cour sans exciter ni indignation ni étonnement ; les voies de fait semblaient à Marguerite, de tous les moyens, le plus naturel et le plus simple. « Au regard de la dame, » continue-t-elle avec une humeur secrète qu'en dépit de sa tolérance

1. « Marguerite, dit Brantôme, aimait fort les devises, et c'était la personne du monde qui les savait le mieux faire, soit en français, latin ou autre langue. »

Marguerite laisse percer toutes les fois qu'elle vient à nommer la maîtresse du roi, soit madame de Chateaubriand, soit plus tard la duchesse d'Étampes, « au regard de la dame, il y en a ici qui ne font pas tant de mines, mais qui ont assez de beautés et de grâces pour lui rendre trente et le premier des deux [1]. J'ai montré votre lettre à la demoiselle Marguerite de Lorraine qui n'a laissé pour son gris habit d'avoir souvenance du temps passé, et vous asseure qu'elle s'acquitte si bien à prier Dieu pour vous, que si toutes les dames qui vous ont aimé en faisaient autant, vous ne devriez pas avoir regret au temps passé, car leurs oraisons vous mettraient en paradis où, après bonne et longue vie, désire vous voir votre bonne cousine et amie Marguerite [2]. »

Un autre trait servira mieux encore à révéler cette grossièreté des mœurs qui éclatait de temps en temps au seizième siècle sous l'écorce polie. Bonnivet était, comme nous l'avons dit, vivement épris des charmes de la duchesse d'A-

1. Pour lui rendre trente points et la main.

2. *Lettres inédites de la reine de Navarre.* — Marguerite fait souvent allusion, dans ses contes, à l'humeur galante de M. de Montmorency.

lençon. N'ayant pu réussir auprès d'elle, il résolut de joindre la force à l'adresse. Ici je laisserai parler Marguerite de Navarre elle-même, qui a pris soin de nous raconter cette étrange aventure au début même de son *Heptaméron*[1].

« Il y avait, dit-elle, dans la maison d'un seigneur, un gentilhomme dont la grande beauté et la bonne grâce passaient celles de tous ses compagnons. Ce gentilhomme, voyant la sœur de son maître, femme joyeuse et qui riait volontiers, essaya si les propos d'un honnête ami ne lui déplairaient pas; ce qu'il fit; mais il trouva en elle réponse contraire à sa passion; et combien que sa réponse fût telle qu'il appartenait à une princesse et vraie femme de bien, si est-ce que le voyant tout beau et tout honnête comme il était, elle lui pardonna aisément une si grande audace, et montrant bien qu'elle ne prenait point déplaisir quand il parlait à elle, lui disant néanmoins qu'il ne tînt plus de tels propos. »

Bonnivet invita le roi et les princesses à passer quelques jours dans ses terres, et à venir loger

1. *Heptaméron*, liv. I, IVe nouvelle : « Téméraire entreprise d'un gentilhomme contre une princesse de Flandres, et la honte qu'il en reçut. »

dans ce château qui excitait la colère et l'envie du connétable de Bourbon. Il y avait préparé de magnifiques fêtes pour recevoir dignement ses illustres hôtes. La duchesse d'Alençon en était l'héroïne; elle ne pouvait se dispenser de lui témoigner sa reconnaissance, et peut-être, comme elle le donne à entendre, encouragea-t-elle étourdiment sa passion et se divertit-elle de son amour. Bonnivet, présomptueux et entreprenant, crut le moment de sa victoire arrivé; il s'était logé au-dessous « de celle qu'il aimait plus que lui-même, » et avait fait pratiquer dans le plancher une trappe recouverte et dissimulée par des nattes qui servaient alors de tapis de pied. La nuit, quand tout se livrait au sommeil, « il se coula par cette trappelle en la ruelle du lit de la dame qui commençait à dormir. » Marguerite, réveillée en sursaut, fit bonne défense, cria, appela au secours, « et le gentilhomme, voyant qu'il était découvert, eut si grand'peur d'être connu de la dame, que le plutôt qu'il put redescendit à sa chambre, le visage tout sanglant des coups et des égratignures qu'il avait reçus. » Pour dissimuler sa honte et sa défaite, Bonnivet contrefit le malade et garda le lit jusqu'au dé-

part de la compagnie. « Quand il se retrouva devant sa victorieuse ennemie, ce ne fut sans rougir ; et lui qui était le plus audacieux de toute la compagnie, fut si étonné que souvent devant elle il perdait toute contenance. Par quoi fut tout assurée que son soupçon était vrai, et peu à peu s'en estrangea, non pas si finement qu'il ne s'en aperçût très bien, mais il n'osa en faire semblant de peur d'avoir pis, et garda cet amour dans son cœur avec la patience de l'éloignement qu'il avait mérité. » Bonnivet n'expia que par le ridicule l'entreprise qui coûta la vie à l'infortuné Chastelard. Marguerite, indulgente et généreuse jusqu'au bout, lui garda le silence sur sa mésaventure. Ce ne fut que plusieurs années après sa mort qu'elle la raconta en termes voilés dans son *Heptaméron* : à la nouvelle qui commence par ces mots : « Il était une princesse en pays de Flandre, etc. » Il faut lire le sage discours que lui adresse sa vieille dame d'honneur, madame de Châtillon, pour l'exhorter à ne rien raconter de ce qui lui est arrivé, et à ne pas même se plaindre à son frère de l'injure qu'elle avait reçue de son favori, comme elle le voulait faire dans le premier moment de son irritation,

lui représentant que l'honneur d'une femme souffre même de la victoire en pareille occurrence, et que

> Sur telles affaires toujours
> Le meilleur est de ne rien dire.

Marguerite, cependant, pardonna à Bonnivet l'acte audacieux dont il fut si justement puni, et rien ne dit que leurs bonnes relations fussent désormais troublées. Elle en parle même avec éloge en plusieurs endroits de ses ouvrages, entre autres dans la LVIII[e] nouvelle de l'*Heptaméron*, où elle dit : « Il était si sage et si hardi, que de son âge et de son temps, il y a peu ou point d'hommes qui l'aient surpassé, comme sa glorieuse mort nous en est bonne preuve. »

Cependant François I[er] s'éloignait de la cour et partait pour ces guerres d'Italie si follement entreprises, encore plus follement terminées. Anne de Montmorency fut, dit-on, le seul qui combattit fortement dans le conseil le projet d'une nouvelle expédition sur le Milanais, mais l'avis de Bonnivet, cet imprudent favori du roi, l'emporta sur celui de Montmorency. La défection du connétable de Bourbon fut le premier

échec porté à la fortune de François Ier; il emmena la victoire avec lui; elle quitta la France et passa au camp des ennemis [1]. L'histoire a sévèrement jugé le connétable de Bourbon; si l'on se reporte cependant au temps de la Ligue et de la Fronde, si l'on se rappelle la facilité avec laquelle les princes du sang et les grands seigneurs français s'unissaient à l'étranger dans l'espoir de faire triompher à l'intérieur le parti qu'ils avaient embrassé, on comprendra que la trahison du connétable de Bourbon n'ait pas revêtu à ses yeux d'aussi noires couleurs qu'aux nôtres. Poursuivi par la haine de la duchesse d'Angoulême, en butte à la malveillance du roi, sentant les difficultés de sa position s'accroître chaque jour, il ne se laissa pas attendrir par les tardives caresses de François Ier et chercha son salut dans la fuite. On savait le cas qu'il fallait faire des promesses du roi, surtout lorsqu'il était pressé par la nécessité, et il serait en vérité

1. On raconte que le dernier grief du connétable de Bourbon contre François Ier fut la préférence accordée par le roi au duc d'Alençon, son beau-frère, auquel il confia l'avant-garde de l'armée. François Ier devait être cruellement puni de ce choix malencontreux; ce fut la retraite du duc d'Alençon qui détermina la défaite de Pavie.

trop facile de retenir par de feintes tendresses et d'engager par une fausse générosité celui dont on a mortellement blessé le cœur et la fierté. La longue histoire de l'ingratitude des rois n'offre rien de plus odieux que la mort de l'infortuné Semblançay, que François Ier sacrifia à la vengeance de Louise de Savoie[1]. Le connétable de Bourbon avait raison de ne plus se croire en sûreté à la cour entre la haine de la duchesse d'Angoulême et la rancune sourde du roi, humilié de s'être senti un instant dans la

1. Brantôme raconte à ce propos une anecdote curieuse, qui prouve le jugement porté, même de son temps, sur la perfide conduite de François Ier envers Semblançay : « Sur quoi j'ai ouï faire un conte plaisant à madame la duchesse d'Usez, laquelle a été toujours une très honnête dame, et fille de fort gentil et subtil esprit qui, disait-il, racontait des mieux. Étant donc fille, et à la cour de madame la régente, alors, et toujours fort éveillée de quelque bon mot, il arriva au roi, après l'exécution de M. de Saint-Blançay, venant à causer avec elle, il l'appela par deux ou trois fois ma fille. Lui s'étant départi d'auprès d'elle, elle se mit à faire semblant de pleurer, se tourmenter, souffrener, comme si elle eût senti quelque grand mal. Aussitôt ses compagnes et d'autres qui étaient dans la chambre accoururent à elle et lui demandèrent ce qu'elle avait. « Hélas ! dit-elle, le roi » vient de m'appeler, à cette heure, trois ou quatre fois sa » fille. J'ai bien peur qu'il ne m'en fasse faire autant comme » à M. de Saint-Blançay, qu'il appelait tant son père. Que, » puisqu'il l'appelait son père, et moi sa fille, de même m'en » fera-t-il autant. » Aussitôt ses compagnes et tous ceux de la chambre se mirent tous à rire voyant qu'elle bouffonnait.

dépendance d'un de ses sujets et d'avoir été contraint à feindre pour le retenir. On conçoit que l'espoir d'entraîner une partie de la France après lui ait pu séduire un instant son imagination. Il partit seul cependant, n'emmenant que quelques gentilshommes de sa suite, parut au camp des ennemis comme un transfuge et un proscrit, dont on estimait les talents, mais dont on se défiait tout en l'admirant. Isolé et humilié au milieu de ses succès mêmes, l'éclat de son nom, de sa valeur et de sa gloire militaire ne purent le défendre d'une vie et d'une mort misérables.

« Ce que j'ai vu du roi de France, et ce que j'ai su de l'empereur, écrivait au conseil de la seigneurie un ambassadeur vénitien, me prouve assez qu'entre ces deux grands princes il n'y

Et le roi le sut, qui se mit à rire aussi, mais non pas madame la régente, qui lui en fit la réprimande, car cela lui touchait. »

Ce fut alors que Clément Marot fit ce beau sonnet:

Lorsque Maillard, juge d'enfer, menait
A Montfaucon Semblançay l'âme rendre, etc.

Vers dignes de Corneille par l'énergie et la simplicité du tour, si Corneille, au lieu de prêter son mâle et fier langage à des Romains de collége, se fût permis de penser et de s'exprimer librement sur les hommes et les événements de son temps.

aura jamais ni paix ni trêve. La duchesse d'Alençon, femme d'un grand esprit, d'un talent et d'une sagesse rare, qui prend part à tous les conseils de la couronne, me dit un jour que pour accorder ces deux hommes il faudrait que Dieu refît l'un des deux sur le calque de l'autre [1]. » Marguerite avait raison si elle entendait par là que ce ne fut pas seulement la rivalité de pouvoir, mais plus encore peut-être, l'antipathie de deux natures profondément dissemblables qui provoqua et entretint les longues guerres de François Ier et de Charles-Quint. François Ier déploya dans cette lutte inégale les dons brillants et dangereux de son impétueuse nature, la témérité, l'intrépidité, la passion du succès et de l'éclat à tout prix; Charles-Quint, une politique profonde et sûre, admirable dans ses prévoyances et ses calculs, cachant sous une modération apparente une ambition sans bornes. L'histoire, qui fait jouer un rôle à la duchesse d'Alençon aussitôt après le désastre de Pavie, ne dit pas qu'elle eût aucune part aux délibérations qui précédèrent et déterminèrent la campagne d'Ita-

1. Fr. Giustiniano, *Relation des ambassadeurs vénitiens.*

lie. Elle chercha pendant un temps, dit-on, fidèle à cette mission de conciliatrice qui fut la sienne pendant toute sa vie, à protéger le connétable de Bourbon contre les ressentiments de sa mère. La duchesse d'Angoulême, par un instinct de femme et de mère, voulait retenir son fils auprès d'elle; elle alla même jusqu'à Lyon le supplier de s'arrêter pendant qu'il en était temps encore. Marguerite, que son cœur avertissait du danger, écrivait alors dans un de ses rondeaux, se plaignant des conseillers imprudents qui précipitaient le roi en Italie :

> Je m'ébahis comme gens convoiteux
> Sont aveuglés, pour rendre souffreteux
> Royaume, enfants, sœur et dolente mère.

Les représentations de sa mère, l'état de la reine Claude de France, atteinte d'une maladie mortelle, ne purent arrêter François Ier, brûlant de retrouver les triomphes des premières années de son règne et de se venger du connétable de Bourbon qui avait osé venir l'attaquer jusque dans ses États. Il partit pour cette funeste expédition, et ne répondit à la duchesse d'Angoulême qu'en lui donnant la régence.

Marguerite suit son frère au delà des monts avec une anxiété pleine de tendresse, comme quelque chose qu'on craint de perdre. « Vous l'entendez assez et congnoissez, écrit-elle au maréchal de Montmorency, que tout le bien et plaisir que je puis avoir en ce monde me vient du lieu où vous êtes[1]. » Dans une autre lettre adressée à l'évêque de Meaux, elle se réjouit du passage de l'armée au delà des monts et des premiers succès de François Ier en Italie, qu'elle attribue à un effet miraculeux de la bonté divine. Puis elle assiste aux derniers moments de la reine, Claude de France, qui mourut à Paris le 26 juillet 1524, et l'écrit aussitôt à Briçonnet, « les yeux pleins de larmes. » Elle se préoccupe surtout de la fatigue de sa mère et de la douleur du roi qui apprit cette nouvelle en chemin. « Il en fit, dit-elle, un merveilleux deuil. Et n'eusse jamais pensé que le lien du mariage conjoinct de Dieu fût si dur et si difficile à rompre! » En effet, le lien du mariage était le seul qui unît François Ier et Claude de France, délaissée dès les premiers temps par son mari, malgré ses vertus et sa beauté même, car on dit qu'elle était belle.

1. D'Italie.

Sa bonté, sa piété, sa douceur qui lui faisaient patiemment supporter les hauteurs de sa belle-mère, la duchesse d'Angoulême, et le mépris que son mari faisait d'elle l'avaient rendue populaire. Dans le bas peuple on la regardait comme une sainte et on allait jusqu'à lui attribuer des miracles. Clément Marot fit sur sa mort des vers où il la représente disant à son âme au moment suprême :

> Esprit lassé de vivre, en peine et deuil,
> Que veux-tu plus faire en ces basses terres ?
> Assez y as vécu en pleurs et guerres :
> Va vivre en paix au ciel resplendissant.

Il me semble, d'après ces vers, que les souffrances et la résignation de Claude de France étaient non-seulement connues mais publiquement avouées. Du reste Clément Marot, il faut le dire à son honneur et aussi à celui de François Ier, tout en combattant vaillamment aux côtés du roi, qu'il couvrait de son corps à l'heure du danger, ne se montra jamais courtisan dans ses vers, témoin le sonnet sur Semblançay ; il exprima souvent hautement l'indignation qu'excitait en lui la perfidie ou la dureté de son maître

qui lui pardonna tout en faveur de son talent.

Du lit de mort de la reine de France, la duchesse d'Alençon passe, en garde-malade attentive et dévouée, à celui de la jeune princesse Charlotte, fille de François Ier, qui fut atteinte d'une pleurésie à la suite de la rougeole. « Pour ce, dit-elle à l'évêque de Meaux, confident de ses peines, que Madame (la régente) n'est encore assez forte pour soutenir moindre ennui que celui-ci, je le lui fais celer, et au roi pareillement, qui, vous savez, a assez ailleurs à penser. Par quoi, puisqu'il faut que sur moi tombe cette crainte, je demande le secours de vos bonnes prières, etc. » Après trente jours de veilles et de soins, Marguerite, dont « Dieu, dit-elle, a fortifié le cœur et l'esprit, » annonce à Briçonnet la mort de la princesse Charlotte. « Mais après son trépas, ajoute-t-elle, j'ai eu l'ennui du roi à qui je l'avais fait celer, qui, pour avoir songé trois fois qu'elle lui disait : Adieu, mon roi, je vais en paradis, devina sa mort qu'il prit en grande extrême douleur, par la bonté de Dieu patiemment[1]. » Souvent, dans ces royales maisons, les

1. Je citerai ici des stances composées par Marguerite de

malheurs privés sont l'annonce des calamités publiques. Ainsi la mort du grand dauphin et celle du duc de Bourgogne, précédèrent les

Valois à l'occasion de la mort de sa nièce. Malgré la faiblesse ordinaire de ses compositions poétiques, ces stances se distinguent par un sentiment vrai et touchant :

RONDEAU DE MADAME LA DUCHESSE MARGUERITE

MADAME CHARLOTTE PARLANT A SON AME.

Saillez dehors, mon âme, je vous prie,
Du triste corps tout plein de fascherie,
Où vous étiez en obscure prison,
Pour parvenir à la belle maison
Avec les saints et leur confrérie ;
Laissez-le là puisqu'il en est saison,
Saillez dehors.

Sans seureté d'état toujours varie,
De la santé ce n'est que moquerie.
Force, beauté et grâce sans raison,
C'est vanité. Oyez donc l'oraison
Partant du cœur qui à haute voix crie :
Saillez dehors !

MADAME LA DUCHESSE PARLANT A L'AME DE MADAME CHARLOTTE.

Répondez-moi, ô douce âme vivante,
Qui par la mort qui les fous épouvante
Avez été d'un petit corps délivre,
Lequel huit ans accomplis n'a su vivre ;
Dites comment en la cour triomphante
De votre roi et père êtes contente,
En déclarant comme amour vous enivre,
Répondez-moi !

défaites de Louis XIV. Tout à coup, au sein des illusions qu'avaient fait naître les victoires précédentes et qu'entretenaient les premiers suc-

Las ! mon enfant, parlez à votre tante
Que tant laissez après vous languissante,
. . . . . .
Pour soulager ma douleur véhémente.
Répondez-moi !

RÉPONSE DE L'AME.

Contentez-vous, tante trop ignorante,
Puisqu'ainsi plaît à la bonté puissante
D'avoir voulu la séparation
Du petit corps duquel l'affection
Vous en rendait la vue trop plaisante.
Je suis ici belle, claire et luysante,
Pleine de Dieu et de lui jouissante ;
N'en ayez deuil ni désolation,
Contentez-vous !

RÉPLIQUE A L'AME.

Contente suis du grand contentement
Que m'assurez avoir entièrement,
Et en ce vœux mon ennui conforter,
Mon esprit contemple incessamment
Dieu joint en vous inséparablement,
Pour me garder de me déconforter.
Contente suis.

Mais mon vil corps, lié si longuement
A votre sang, ne se peut nullement
Jusqu'à la mort de son deuil déporter.
A lui m'en veux certes bien rapporter,
S'il veut souffrir, qu'il souffre hardiment,
Contente suis.

cès de la campagne d'Italie, au milieu d'un royaume abandonné de son chef et livré aux mains d'une femme, fond comme la foudre la nouvelle du désastre de Pavie [1]. Le roi prisonnier, l'armée française détruite, les maréchaux de Foy, de Montmorency, Henri d'Albret, roi de Navarre; François de Bourbon, comte de Saint-Pol; Louis de Nevers, La Trémoille, Antoine de la Rochefoucauld, le bâtard de Savoie, Chabot, La Meilleraye, Montluc, la fleur de la chevalerie et de la noblesse française qui entourait le roi, dispersée ou prisonnière. Pour comble de honte ou de malheur, le duc d'Alençon, l'époux de Marguerite de Valois, accusé par le roi et la rumeur publique d'avoir été, par son inhabileté et sa lâcheté, la cause de la défaite. La victoire balançait; le duc d'Alençon, au lieu de voler au secours du roi avec l'aile gauche qu'il commandait et qui n'avait pas encore donné, fit sonner la retraite et détermina la déroute et la prise du roi [2]. Telles sont les nou-

1. Le 25 février, jour de Saint-Mathieu.

2. Il paraît bien que le duc d'Alençon, si sévèrement traité par les historiens, manqua plutôt, en ce moment, de sang-froid et de présence d'esprit que de courage; il avait fait ses preuves en d'autres occasions.

velles qui arrivent à Paris, le 7 mars. L'épouvante fut extrême dans tous les rangs de la société, depuis le bas peuple jusqu'à la cour. Les portes de Paris furent aussitôt fermées et l'on y plaça des gardes; la nuit, ordre fut donné d'entretenir des lanternes dans toute la ville, et défense de traverser la Seine en bateau. L'on voit dans les registres du parlement que le corps de saint Denis fut exposé pendant plusieurs jours sur l'autel par ordre de l'archevêque[1].

Le roi prisonnier fut conduit au château de Pizzighitone, d'où il écrivit à sa mère cette lettre fameuse que l'histoire a résumée en quelques mots: « Tout est perdu, fors l'honneur et la vie, » et dont voici le texte original:

« Madame, pour vous faire sçavoir mon infortune, de toutes choses ne m'est demeuré que l'honneur et la vie qui est sauve; et pour ce que, en votre adversité, cette nouvelle vous sera un peu de reconfort, j'ai prié qu'on me laisse écrire cette lettre, ce que l'on m'a aisément accordé, vous suppliant de ne vouloir pren-

1. L'ordre observé à Paris à la prise du roi. (Mss. Béthune. 872, fol. 11.)

dre l'extrémité, vous-même en usant de vostre accoutumée prudence. Car j'ay espérance à la fin que Dieu ne m'abandonnera point. Et sur ce, va me recommander très humblement à vostre bonne grâce. Votre très humble et très obéissant fils,

» FRANÇOYS. »

La duchesse d'Angoulême, qui n'avait pas du moins à se reprocher d'avoir conseillé l'expédition d'Italie, s'écria en recevant la lettre de son fils : « Hélas ! il ne m'a voulu écouter. Oh ! que je le lui avais tant dit ! S'il eût voulu croire aussi M. de La Trémoille, qui lui conseillait de ne s'amuser à nul siége, il s'en fût mieux trouvé. »

Henri d'Albret, le sire de La Rochepot et le maréchal de Montmorency furent retenus prisonniers avec le roi. François Ier voulut avoir Montmorency pour compagnon de sa captivité ; mais il sut persuader au roi qu'il lui serait plus utile en France ; ayant traité de sa rançon, il revint aussitôt à Paris. Le duc d'Alençon, qui devait au moins partager le sort du roi son beau-frère, retourna en France. Sa femme et sa belle-mère vinrent à sa rencontre à Lyon, et,

dans l'emportement de leur douleur, l'accablèrent de justes reproches. On dit même que la régente alla jusqu'à lui faire honte publiquement de sa lâcheté. Le duc d'Alençon languit à Lyon pendant quelque temps, accablé de confusion et de douleur; il tomba malade au bout d'un mois d'une pleurésie qui l'emporta en cinq jours. Marguerite lui prodigua les soins les plus tendres. La régente elle-même se rapprocha de lui à son lit de mort et lui accorda son pardon. Ce malheureux prince, se soulevant sur son lit en la voyant, eut encore la force de lui dire: « Madame, je vous supplie de faire savoir au roi que depuis le jour où il a été fait prisonnier je n'attends plus que la mort, puisque je n'ai pas été assez favorisé du ciel pour partager son sort ou être tué en le servant. » Puis, baisant la main de la régente, il ajouta: « Je vous recommande celle qui fut ma femme pendant des années et qui a été pour moi aussi bonne que vertueuse. » Louise de Savoie voulut emmener sa fille; le duc d'Alençon s'écria avec angoisse: « Ne me laissez pas! » Marguerite refusa de suivre sa mère et, embrassant son époux mourant, elle lui présenta le crucifix; peu d'instants après il

expira en prononçant le nom de Jésus [1].

Il ne paraît pas cependant que cette mort ait fait une vive impression sur le cœur de Marguerite de Valois ; tout au moins en fut-elle promptement consolée, et le duc d'Alençon, vivant ou mort, ne tint jamais une grande place dans ses pensées. Nous avons plusieurs lettres d'elle adressées à son frère, enfermé à Pizzighitone, avant la mort de son mari. Dans la première elle ne s'occupe que de lui et de sa santé et le supplie de ne pas faire maigre pendant le carême, afin de ne pas ajouter cette privation aux douleurs morales qui l'assiégent ; la seconde est écrite, dit-elle, au pied du lit de M. d'Alençon : « Quand est de vostre pauvre sœur, escripvant cette lettre au pied du lit de M. d'Alençon, il m'a prié de vous présenter ses très humbles recommandations, et que, s'il vous avait vu avant de mourir, il en irait plus content en paradis. Je ne say que vous en dire, Monseigneur ; tout est dans la main de Dieu ; mais je vous supplie que, pour

1. Le récit de cette mort se lit dans un poëme intitulé *les Prisons*, attribué à tort à la reine de Navarre. On croit maintenant que ce doit être l'œuvre de quelque serviteur de la maison d'Alençon, peut-être de Guillaume Philander, savant du seizième siècle, qui était le possesseur du manuscrit.

nul regret tant de lui que de celui que vous me sentirez avoir, ne vous en donnez nul ennuy. » La lettre suivante est écrite après la mort du duc d'Alençon. Marguerite se préoccupe de la peine que cette nouvelle pourra faire au roi, et ne parle pas d'elle-même : « Puisque notre Seigneur me donne l'occasion de vous écrire, ce m'est si grande consolation que je vous ose bien promettre que maintenant ayant receu deux lettres de vous, je suis remise et revenue en l'état que vous me commandez. Car vostre parole a tel effet sur mon cœur qu'elle convertit le regret du passé en désir extrême de voir l'advenir, espérant que celui-ci, qui m'a laissé aller jusqu'au fond de l'abîme, me donnera la corde pour m'en retirer qui ne peult être que votre désirée délivrance ; car je ne puis plus avoir de consolation qui me sût toucher jusqu'au profond du cœur que celle-là seule, en l'espoir de laquelle vous soutenez la vie de la mère et de la sœur. » Puis elle lui assure que jamais, passé les deux premiers jours, la régente ne lui a vu « larme à l'œil ni visage triste ; car je me tiendrais trop plus que malheureuse, vu que en rien je ne vous fais service, si j'étais occasion d'empêcher l'es-

prit de celle qui tant en fait à vous et à tout ce qui est de vous. Mais tout ce que je puis penser pour lui donner récréation, croyez, Monseigneur, que je le fais. » Le duc d'Alençon mourut le 11 avril 1525. Marguerite resta veuve et sans enfants à l'âge de trente-trois ans, après seize années de mariage.

On se figure aisément la consternation qui régnait à la cour. La France, précipitée du faite de la prospérité au fond de l'abime, venait de subir un de ces revers de fortune subits, éclatants, inattendus, si fréquents dans notre brillante et mélancolique histoire, dont Dieu seul a le secret maintenant, et qu'on dirait parfois une de ces tragédies où se joue le génie du grand Shakspeare.

A la nouvelle de la prise du roi, l'alarme s'était répandue partout. Dans les grandes villes, et surtout à Paris, on se croyait trahi, on s'armait en tumulte, on se choisissait des chefs et l'on travaillait à la hâte aux fortifications de la cité. Les brigands et les malfaiteurs se répandaient sur les grands chemins, empêchant les communications, dévastant les campagnes, et pénétrant quelquefois de nuit jusque dans l'en-

ceinte des villes. Dans de si graves circonstances, tout le fardeau des affaires, tout le poids de la responsabilité et des résolutions à prendre retombait sur la régente ; les communications avec le roi, entouré d'ennemis, étaient impossibles en ce qui concernait les affaires publiques. Si Louise de Savoie eût manqué de prudence et de fermeté, la France était perdue. A ces fléaux, qui menaçaient l'État d'une prochaine dissolution, se joignait un mal plus profond encore qui frappait d'impuissance les remèdes mêmes qu'on aurait pu y apporter. La régente était haïe ; la hauteur et la violence de son caractère avaient mécontenté même les grands seigneurs qui entouraient le roi ; la France ne lui pardonnait pas la résolution désespérée où elle avait poussé le connétable de Bourbon et la disgrâce de Lautrec, qu'on lui attribuait peut-être à tort. De vagues projets de sédition, de révolte; de guerre de partisans s'agitaient dans toutes les têtes ; depuis les dernières classes de la société jusqu'aux rangs les plus élevés, le désordre était partout. La plupart des grands seigneurs ne cachaient pas leur attachement pour le connétable de Bourbon, leurs regrets de son départ

et leur haine pour la régente. Tous les regards étaient fixés sur le duc de Vendôme premier prince du sang. On lui représentait qu'en l'absence du connétable, il devait s'emparer des rênes de l'État; une députation fut même chargée de lui en faire la proposition. Le duc de Vendôme trompa toutes les espérances, en se rangeant simplement à son devoir. « Messieurs, dit-il aux envoyés du parlement, de la noblesse et du clergé, je vais à Lyon recevoir les ordres de Madame la régente, qui m'appelle avec tous les grands du royaume pour travailler à la liberté du roi. » Et il fut aussitôt rejoindre la duchesse d'Angoulême, qui le mit à la tête de son conseil. Afin de calmer les préventions qui s'élevaient contre son administration et de se concilier les cœurs, elle s'adjoignit sa fille, la duchesse d'Alençon, et l'admit à prendre part aux délibérations du conseil. La duchesse d'Alençon était aussi généralement aimée et admirée que sa mère était mal vue. Son nom dissipa aussitôt cet orage d'impopularité, et l'on ne s'occupa plus que d'aviser aux moyens de recouvrer la liberté du roi et de remédier aux maux de la France. Son salut était entre les mains de deux femmes.

Brantôme témoigne que « Madame Marguerite assista fort Madame la régente, sa mère, à régir le royaume et à contenter les princes, les grands, et gagner la noblesse ; car elle était fort, accostable, et qui gagnait bien le cœur des personnes pour les belles parties qu'elle avait en elle. Bref, c'était une princesse digne d'un grand empire, etc. [1] »

François Ier avait chargé le maréchal de Montmorency, à son départ, d'une lettre cachetée qui confirmait la régence de Louise de Savoie et de lettres patentes qui ordonnaient au parlement de nommer une commission spéciale pour donner aide et conseil à Madame la régente, en ce qui concernait les affaires publiques. On allait avoir besoin d'argent, de subsides pour la rançon du roi, et l'intervention du premier corps de l'État était indispensable. Louise de Savoie vint elle-même au sein du parlement lui demander ses bons avis dans les périls du royaume. Un des premiers actes du parlement entrant en fonctions, fut un édit contre les luthériens. Un autre élément de trouble et d'agitation venait

1. Brantôme, *Vie des dames ill.*, Marguerite de Navarre.

en effet se joindre aux désordres que soulevait déjà par tout le royaume la captivité du roi. L'Allemagne était en feu ; la Réforme, commencée par les prédications de Luther, avait rapidement abouti aux fureurs des anabaptistes, et depuis longtemps déjà ces doctrines nouvelles avaient commencé d'envahir la France. Le spectacle des désordres de l'Église, la licence du clergé, les vices des moines excitaient le dégoût des esprits honnêtes et sensés ; de là à la réforme le pas était glissant, et qui veut attaquer les abus arrive bien vite à mettre en question les institutions elles-mêmes. Ainsi, les disciples d'Érasme devenaient aisément les disciples de Luther, et la France, entraînée sur cette pente insensible, faillit un beau jour se réveiller protestante sans le savoir.

La ville de Meaux fut la première qui entendit publiquement annoncer les doctrines de la Réformation. C'était en **1521**, quatre ans après les thèses de Luther contre les indulgences, et l'année même où il comparaissait à la diète de Worms. Briçonnet, sans peut-être se rendre bien compte du but qu'il se proposait, avait encouragé de son crédit et de sa parole les premiers

prédicateurs de la Réforme, Jacques Lefèvre et Guillaume Farel. Comme Luther, il avait rapporté d'un séjour qu'il avait fait à Rome peu d'estime pour la papauté ; à son retour dans son diocèse, il fut révolté des désordres qui y régnaient, et appela auprès de lui non-seulement Farel et Lefèvre d'Étaples, mais Michel d'Arande, François Vatable, tous professeurs et prêtres de mœurs exemplaires, qui s'accordaient à enseigner une religion épurée. Lefèvre d'Étaples et Briçonnet publièrent les quatre évangiles en langue française, et l'évêque les fit répandre dans son diocèse. La réforme française débuta, comme la réforme allemande, par un retour à l'Écriture et aux textes sacrés ; mais à la différence de l'Allemagne, ce fut plutôt l'Évangile que publièrent et répandirent les réformateurs français, tandis que la Bible, dépouillée pour la première fois des voiles du sanctuaire, et déployant aux yeux de tous sa grâce et sa magnificence, devenait à la fois le premier monument national de l'Allemagne et l'inspiration de sa réforme religieuse. Une foi naïve et profonde caractérise la réforme française, la plus pure assurément, mais non la plus brillante par le

génie de ses apôtres. On ne trouve dans les écrits de Farel et de Lefèvre d'Étaples, ni la science et la suave éloquence de Mélanchthon, ni la vigueur logique de Calvin, ni la verve spirituelle de Luther et cette fougue sublime, ces accents inspirés qui le font parfois ressembler à un prophète des anciens jours.

La duchesse d'Alençon, sous la direction de Briçonnet, s'associait à ce mouvement et à ces espérances. Elle voulut connaître Farel, Lefèvre d'Étaples, et s'entretint avec eux ; leur zèle, leur piété, leur éloquence, tout en eux la toucha et la frappa ; s'il était une âme qui dût s'ouvrir à ce souffle qui ranimait le monde, c'était la sienne. Incertaine et chancelante au milieu d'une cour frivole et corrompue, elle cherchait dans la religion un guide et un appui ; et de ce temps, la ferveur, l'austérité, la science, l'espérance, la persécution, tout ce qui séduit, tout ce qui entraîne les âmes élevées et ardentes, était du côté des réformateurs. Elle apprenait des dames de sa cour tout ce qu'enseignaient les nouveaux docteurs ; on lui communiquait leurs écrits, leurs petits livres appelés dans le langage du temps « tracts. » Bientôt la

mode s'en mêlant, les doctrines nouvelles devinrent l'entretien des dames et des seigneurs de la petite cour qui se pressait autour de la duchesse d'Alençon. Marguerite n'était pas seule à ressentir ce vif attrait pour les réformateurs. Une jeune princesse, Philiberte de Savoie, sœur très-cadette de la duchesse d'Angoulême, mariée, grâce à l'influence de François Ier, à Julien le Magnifique, frère de Léon X, et revenue en France après son veuvage, s'était prise d'une affection passionnée pour sa nièce Marguerite de Valois, qui était à peu près du même âge qu'elle. Marguerite avait sur elle cette influence qu'elle exerçait sans effort sur tout ce qui l'approchait; elle initia Philiberte de Savoie à ces livres nouveaux, à ces mystérieuses conférences qui avaient alors tout l'attrait du fruit défendu. « J'ai eu les tracts que vous nous avez envoyés, écrivait-elle à Briçonnet, desquels ma tante Philiberte a eu sa part. Envoyez-nous Michel d'Arande ; si vous connaissiez qu'il pût faire ce voyage, ce serait grande consolation à ma tante qui s'en va demain en Savoie. »

L'admiration qu'inspirait la duchesse d'Alen-

çon, la haute idée que l'on avait de son intelligence et de son cœur, plaidaient à la cour de France la cause de la Réforme, plus éloquemment que n'aurait pu le faire aucun prédicateur. La douce influence d'une femme ouvrait peu à peu l'accès aux idées nouvelles. C'est peut-être à ce temps qu'il faut faire remonter le penchant de la noblesse française à embrasser le protestantisme, qui eût sans doute été plus vif encore si François Ier avait suivi l'exemple de sa sœur; nous verrons plus tard qu'il en fut tout autrement. Mais dans les premiers temps ce même François Ier, qui devint l'un des adversaires les plus violents et des persécuteurs les plus acharnés de la réforme française, un moment entraîné par sa sœur, appela auprès de lui des savants et des hommes de lettres, la plupart venus des universités allemandes et fortement enclins au luthéranisme. Au milieu de la cour légère, dissolue et lettrée qui l'entourait, il se plaisait à les réunir autour de lui et à les entendre discuter à table quelque point contesté de théologie ou d'exégèse [1]. Il les appelait

1. « La table du roi, dit Brantôme, était une vraie école, car il s'y traitait de toute matière, autant de la guerre que

« ses fils, » et instituait pour eux des chaires d'hébreu et de grec. Il préparait ainsi, sans s'en douter, les voies à la Réforme ; aussi les premiers réformateurs le traitent-ils avec un grand respect. Zwingle lui dédia publiquement un de ses premiers traités de controverse ; Calvin, son livre de l'*Institution chrétienne*, et Théodore de Bèze place son image en tête de celles des réformateurs. Singulière association, il faut en convenir, pour qui sait le traitement que François Ier leur réservait à la fin de ses jours[1]. « Je ne veux point, disait François Ier à ceux qui les premiers élevèrent la voix contre les réformateurs, persécuter ceux qui nous enseignent, ce serait empêcher les habiles gens de venir dans notre pays. » Du fond de sa prison, à Madrid, il envoyait l'ordre de suspendre les perquisitions de la Sorbonne et de ne pas in-

des sciences hautes et basses. » De Thou s'exprime à peu près de même : « Le roi François eut toujours autour de lui quelques savants hommes dont il écoutait attentivement les intéressantes discussions tandis qu'il était à table. »

1. « O pieux spectateur, ne frémis pas à la vue de cet adversaire ! ne doit-il pas avoir part à cet honneur, celui qui, voyant chassée du monde la barbarie, met à sa place, d'une main ferme, trois langues et les bonnes lettres, pour être comme les portières du nouvel édifice qui allait bientôt s'élever. » (Th. de Bèze, *Icones.*)

quiéter ces hommes « d'excellent savoir. » François Ier n'était pas cependant, comme sa sœur, enclin au protestantisme, et il était plus que personne capable de tyrannie et de dureté pour étouffer et briser ce qui lui faisait obstacle. Mais, dans ces temps de bouleversement et de rénovation du monde, il suffisait d'une fantaisie d'esprit, du moindre intérêt politique pour faire pencher François Ier du côté de la Réforme et peut-être pour entraîner la France après lui. La Providence en décida autrement; est-il bien sûr que la France ait lieu de s'en féliciter ? L'exemple de l'Angleterre et des États protestants du continent est là pour nous apprendre que la Réforme n'a pas porté malheur à ceux qui ont embrassé sa cause.

Marguerite de Valois s'abandonnait à son goût pour les idées nouvelles avec cette vivacité et ce naturel plein de franchise qu'elle avait peine à réprimer; les illusions que se sont faites à son égard les réformateurs, comme aussi les haines violentes du parti opposé qui suscita peu d'années après les persécutions de la Sorbonne, s'expliquent aisément par là. Je crois cependant que les uns et les autres se trompaient dans

leurs craintes comme dans leurs espérances. Elle n'eut jamais sérieusement l'intention de se séparer de la foi de ses pères, et la suite prouvera qu'elle est morte dans la foi catholique, quel que soit le doute que les réformateurs aient voulu laisser sur ce point. Elle suivit en cela l'exemple de Briçonnet, qui se retira de bonne heure du mouvement de la Réforme et l'abandonna, faut-il le dire, à l'heure de la persécution. Il n'en fut certes pas ainsi de Marguerite, qui alla jusqu'à se compromettre elle-même pour défendre ses anciens amis. Si elle n'eût pas été aussi haut placée elle eût payé cher le zèle qu'elle mit à sauver les hérétiques. Mais je doute qu'elle les approuvât tout à fait au fond du cœur, indépendamment de la réserve dont son rang et sa position l'obligeaient de voiler ses propres opinions. « Pour le respect et amour qu'elle portait au roi son frère, dit Brantôme, qui l'aimait uniquement et l'appelait sa Mignonne, elle n'en fit jamais aucune profession ni semblant. Et si elle la croyait, elle la tenait toujours en son âme fort secrète, d'autant que le roi la haïssait fort, disant qu'elle tendait plus à la destruction des royaumes, des monarchies et

des dominations qu'à l'édification des âmes. Le grand sultan Soliman en disait de même, etc. J'ai ouy conter à personnes de foy que M. le connétable de Montmorency, en sa plus grande faveur, discourant de ce fait un jour avec le roi, ne fit difficulté ni scrupule de luy dire que s'il voulait bien exterminer les hérétiques de son royaume il fallait commencer à sa cour, et lui nommait la princesse sa sœur; à quoi le roi répondit « Ne parlons point de celle-là. Elle m'ayme » trop. Elle ne croira jamais que ce que je croi» rai. Elle ne prendra jamais de religion qui pré» judicie à mon État. » Dont oncques depuis elle n'aima jamais M. le connétable, l'ayant sceu, etc. François Ier avait raison, Marguerite l'aimait trop. Elle ne se serait jamais séparée des intérêts et de la foi de son frère. Mais du commun aveu des historiens protestants et catholiques, elle favorisa dès le début l'introduction et les progrès de la religion luthérienne en France[1].

1. Théodore de Bèze racontant la première persécution des réformés, celle de Meaux, en 1523, ajoute: « Et fut suscitée de Dieu en leur faveur la sœur unique du roy, depuis reyne de Navarre, princesse d'excellent entendement. Son nom est digne d'un honneur perpétuel à cause de la piété et de la sainte affection qu'elle a montrées pour l'avancement et la

Marguerite ne fut pas comprise de ses contemporains, aussi bien des protestants que des catholiques ; elle possédait et pratiquait une vertu inconnue à son siècle, la tolérance. Je me

conservation de l'Église de Dieu ; tellement que nous lui sommes obligés de la vie de plusieurs bons personnages. » Plus loin, Théodore de Bèze dit encore : « Sur ces entrefaites, Marguerite, sœur unique du roi François Ier, faisait tout ce qu'elle pouvait pour adoucir le roi son frère, en quoi elle ne perdait pas du tout ses peines, se servant de Guillaume Parni, docteur de Sorbonne, confesseur du roy, lequel, pour la gratifier et non pour vrai zèle qu'il eût à la religion, fit imprimer les Heures en françois, après avoir rogné une partie de ce qui était le plus superstitieux. Poursuivant toujours sa pointe, elle avait si bien fait que Paris était garni de trois excellents prêcheurs annonçant la vérité un peu plus hardiment qu'on avait accoutumé. » (*Histoire ecclésiastique*, t. I.)

Citons encore un écrivain du parti opposé, Florimond de Rémond, dans son *Histoire des Progrès de l'hérésie* : « La duchesse d'Alençon, bonne mais trop facile princesse, leur prête l'oreille, reçoit leurs livres, premièrement par la main de ses dames, fait traduire en français les prières latines de l'Église par l'évêque de Senlis, confesseur du roy. Elle lui parle des luthériens, lui discourt des articles de leur religion, pensant le rendre plus doux et ployable, ouvre par pitié sa maison aux bannis et proscrits. Cela est notamment marqué par les historiens de l'un et de l'autre parti, que cette princesse seule fut cause, sans penser à mal, de la conservation des luthériens français, et que l'Église qui depuis s'est attribuée le nom de réformée, n'eût été étouffée dès le berceau. Car, outre qu'elle prêtait l'oreille à leurs propos, qui du commencement étaient spécieux et non si hardis que depuis, elle de bonne foi, entretenait à ses dépens plusieurs d'entre eux aux écoles, non-seulement en France, mais aussi en Allemagne. Elle avait un soin merveilleux à sauver et garan-

souviens de certains passages où Théodore de Bèze s'indigne de l'indulgence qu'une princesse si pieuse témoignait aux libertins qu'elle défendait à leur tour quand ils subissaient les atteintes de la persécution. Nous verrons plus tard la lettre sévère que Calvin lui écrit à ce sujet. Les libertins représentaient alors ce qu'on appellerait aujourd'hui le parti philosophique, si ce nom n'était trop sérieux pour des attaques qui se dérobaient la plupart du temps sous le voile de la raillerie. De ce parti furent Clément Marot, Rabelais, Bonaventure, Desperriers, etc.; une

tir ceux qui étaient en péril pour la religion, et secourir les réfugiés à Strasbourg et à Genève. C'est là où elle envoya aux doctes, en une seule fois, quatre mille francs d'aumônes. Bref, cette douce princesse n'eut rien de plus à cœur, pendant ces neuf ou dix ans, qu'à faire évader ceux que le roy voulait mettre aux rigueurs de justice. Souvent elle lui en parlait et à petits coups tâchait d'enfoncer en son âme quelque pitié des luthériens, appelant à son aide la duchesse d'Étampes. »

« Elle s'était faite, dit Sainte-Marthe, le port et le refuge des désolés. Tu les eusses vus à ce port, les uns lever la tête hors de mendicité, les autres, comme après le naufrage, embrasser la tranquillité tant désirée, les autres se couvrir de sa faveur comme d'un bouclier d'Ajax contre ceux qui les persécutaient. Les voyant à l'entour de cette bonne dame, tu eusses dit d'elle que c'était une poule qui, soigneusement, appelle et assemble ses petits poulets et les couvre de ses ailes. » (Sainte-Marthe, *Oraison funèbre de la reine de Navarre.*)

communauté d'attaques confondit dans les premiers temps les libertins et les protestants ; mais bientôt ils se séparèrent et la haine devint violente de part et d'autre, surtout du côté des réformés. En disant que Marguerite fut tolérante, j'entends par là qu'elle fut tolérante de cœur, non de principes. Je ne crois pas qu'elle alla jusqu'à faire elle-même la théorie de sa pratique. En cela, je ne partage pas l'opinion de Bayle qui, en son enthousiasme, lui prêterait volontiers la tolérance philosophique d'un écrivain du dix-huitième siècle[1]. Il y a quelque exa-

1. Je citerai ici ces pages, d'ailleurs remarquables : « Qu'une princesse ou qu'une autre femme, dit-il, fasse du bien à ceux qu'elle prend pour les domestiques de la foi, ce n'est point une chose extraordinaire, c'est même un effet assez commun d'une piété assez médiocre. Mais qu'une reine accorde sa protection à des personnes persécutées pour des opinions qu'elle croit fausses, qu'elle leur ouvre un asile pour les garantir des flammes où on veut les faire mourir, qu'elle soulage libéralement les ennuis et les incommodités de leur exil, c'est une magnanimité héroïque qui n'a presque point d'exemple ; c'est l'effet d'une supériorité de raison et de génie, à quoi presque personne ne peut monter ; c'est savoir plaindre le malheur de ceux qui errent, et admirer en même temps la fidélité qu'ils ont pour les instincts de leur conscience ; c'est connaître qu'ils se trompent dans l'hypothèse, mais que dans la thèse ils se conforment aux lois éternelles de l'ordre ; c'est, en un mot, savoir distinguer dans un même homme son opposition à des vérités particulières qu'il ne conçoit pas, et son amour pour la vérité en général. Voilà

gération dans les magnifiques éloges qu'il prodigue à notre héroïne. Elle eût sans doute été étonnée de se voir élevée à des hauteurs auxquelles elle n'avait jamais songé. Chargée par son frère de négocier le mariage d'Adrienne d'Estouteville et du comte de Saint-Pol, et ayant affaire à sa mère, Madame d'Estouteville, dame fort entêtée, à ce qu'il paraît, Marguerite écrit à

le discernement que la reine de Navarre savait faire. Il est difficile à toutes sortes de personnes de parvenir à cette science; mais cela est surtout difficile à une princesse comme celle-là, qui avait été élevée dans la communion de Rome, où l'on ne parlait depuis plusieurs siècles que de bûchers et de potences contre les erreurs. Je ne saurais concevoir comment cette reine de Navarre s'éleva à un si haut point d'équité, de raison et de bon sens. Ce ne fut point par l'indifférence de religion, puisqu'il est certain qu'elle eut beaucoup de piété et qu'elle étudiait la sainte Ecriture avec une application particulière. Il fallut donc que la beauté de son génie et la grandeur de son âme lui découvrissent un chemin que presque personne ne connaît. On me dira peut-être qu'elle n'eut à consulter que les idées primitives de l'ordre, qui montrent très-clairement que les erreurs involontaires n'empêchent point qu'un homme qui aime de tout son cœur la divinité telle qu'il l'a pu connaître après toutes les recherches possibles, ne doive passer pour serviteur du vrai Dieu. Mais j'aurais bientôt répondu que cette maxime est elle-même un sujet de grandes disputes, tant s'en faut qu'elle soit claire et évidente. L'esprit de parti, l'attachement à sa secte, le zèle même de l'orthodoxie produisent une espèce d'effervescence dans les humeurs, et dès lors le milieu par où notre raison dans les idées primitives s'épaissit et s'obscurcit. C'est pour elle la même chose que la basse et moyenne région de l'air, pays de vapeurs et de mé-

M. de Montmorency : « Vous connaissez sa condition et la mienne, si différente que ce n'est jeu bien party ; car de défaire l'opinion d'une femme que personne n'a su gagner par une que vous savez qui s'est toujours laissé gagner à tout le monde, si Dieu n'y fait miracle, je n'y vois nulle bonne issue. Je vous le dis afin que si vous désirez que la chose ait son effet, vous regardiez m'envoyer une tête mieux ferrée que la mienne, pour répondre à ce que vous connaissez qu'elle sait dire. Autrement nous nous départirons, elle Normande sentant la mer, et moi Engoulmoyse l'eau douce de Charente[1]. » On n'a jamais mieux dépeint la douceur et la facilité de son caractère que Marguerite ne le fait elle-même

téores. Très-peu de gens peuvent s'élever au-dessus de ces nuages et se porter dans la véritable sérénité.

.... *Munita tenere*
Edita doctrinâ sapientum templa serena.

Si quelqu'un fait cela, il faudrait dire de lui ce que Virgile disait de Daphnis :

Candidus insuetum miratur limen Olympi
Sub pedibusque videt nubes et sidera Daphnis.

Et il ressemblerait moins à un homme qu'aux natures immortelles que l'on plaçait sur une montagne plus haute que la région des vents et des nuées, etc. »

1. Lettre de la reine de Navarre à mon nepveu M. le grand maître.

en ce peu de mots. Elle se laissait gagner à tout le monde, c'est-à-dire qu'elle s'associait volontiers aux railleries des libertins et leur racontait des contes joyeux aux dépens des moines et du clergé : puis les tendances élevées et sérieuses de sa nature lui faisaient désirer une réforme des maux dont gémissait l'Église ; elle s'attendrissait aux éloquentes prédications des Farel, des Lefèvre d'Étaples, et se laissait charmer à ces mots de pureté, de primitive Église, d'adoration en esprit et en vérité qui entraînaient les cœurs ; enfin l'habitude, la docilité d'esprit et la soumission à son frère la ramenaient aux pratiques pieuses et à la foi de sa jeunesse. Elle était, comme son petit-fils Henri IV, avec lequel il serait facile de lui trouver plus d'un trait de ressemblance, une de ces intelligences vives et ouvertes, naturellement dépourvues des préjugés de leur siècle et de leur rang, qui se seraient trouvées aisément accessibles aux lumières de notre temps, sans cependant les avoir devancées en théorie, comme l'ont fait certains esprits spéculatifs, Michel de l'Hôpital entre autres.

Si Marguerite eut quelque penchant vers les idées de la Réforme, ce fut surtout à l'âge de

trente-trois ans, entre 1525 et 1526. De cette époque date sa correspondance avec Sigismond de Hohenlohe, son cousin, doyen du chapitre de Strasbourg, qui s'était rallié, dès 1521, au parti de Luther et cherchait à propager sa foi. Dans l'ardeur de son prosélytisme, il rêvait la conversion de la France et n'imagina rien de mieux, pour arriver à ses fins, que d'entrer en relation avec la duchesse d'Alençon. La captivité du roi fut le prétexte qui engagea cette correspondance. Marguerite répondit en son nom et au nom de sa mère. Les originaux de ces lettres sont perdus ; on en a retrouvé et imprimé quatre traduits en allemand par le comte de Hohenlohe lui-même. La duchesse d'Alençon, au premier abord, semble entrer dans les vœux et les espérances du comte de Hohenlohe et encourage son projet de venir en France. « J'espère de l'infinie miséricorde de Dieu, lui dit-elle, que par votre secours la Parole de vérité sera entendue. Au commencement, comme vous pouvez penser, il y aura quelque travail. Mais Dieu est Dieu, non moins invisible qu'incompréhensible, dont la gloire et la victoire sont si spirituelles, qu'il est vainqueur lorsque le monde le croit vaincu. Je suis

sûre que vous l'entendez assez, par quoi ferai-je mieux de m'en taire que d'en parler. Je désire vous voir pour l'apprendre de vous. Votre bonne cousine, MARGUERITE. »

Dans les dernières lettres, Marguerite se rétracte avec quelque embarras ; il est évident qu'elle s'est trop avancée et n'a pas obtenu l'approbation de son frère. Elle est obligée de dire au comte de Hohenlohe, à son grand regret, que le roi ne le verrait pas « volontiers » venir en France ; puis elle termine par des remercîments et quelques phrases vagues en style mystique que la version allemande ne contribue pas à éclaircir [1]. Elle cherche évidemment à le payer de mots de manière à le refuser sans le blesser. Le comte de Hohenlohe ne vint pas en France, et François Ier, qui repoussa assez dédaigneusement ses projets d'apostolat, s'adressa à lui quelques années après pour lui demander un secours de trois mille fantassins qu'il obtint afin de l'aider à repousser Charles-Quint des côtes de France.

Revenons maintenant à François Ier ; nous

1. *Merkwürdige Lebens Geschichte des Grafen Sig. von Hohenlohe.*

l'avons laissé enfermé dans la forteresse de Pizzighitone. Conduit à la chartreuse de Pavie, immédiatement après sa défaite, sous la garde de Charles de Lanoy, pour y entendre célébrer la messe, il remarqua cette inscription sur le pavé des marches qu'il foulait aux pieds : « Il est bon que l'humiliation t'arrive, afin que tu reconnaisses la grandeur de Dieu. » Il dut sans doute méditer ces paroles dans la solitude de sa prison et l'amertume qui lui dévorait le cœur. Il écrivait aux grands de son royaume : « J'ai plutôt élu honnête prison que honteuse fuite. » Il aurait en effet pu se sauver ; il aima mieux être pris ou tué que déshonoré en fuyant. Il charmait les loisirs de sa captivité en adressant à sa mère, à sa sœur et à la dame de ses pensées des épitres en vers où il est impossible de découvrir la moindre lueur de talent poétique. Marguerite lui répondait en vers qui ne valent guère mieux que les siens. On s'aperçoit cependant, à une certaine élévation de pensées, à une certaine fermeté de langage, du moment où Marguerite prend la plume. François Ier se racontait à lui-même la bataille de Pavie ; il invoquait la malédiction du ciel sur la tête du connétable de Bour-

bon : il rappelait la faible conduite de son beau-frère, le duc d'Alençon, dans ces vers :

« O malheureux ! mais qui vous conduisait
A telle horreur, ni qui vous advisait
Abandonner, fuyant en désarroy,
Honneur, pays, amis et votre roy ? »

Après avoir décrit la beauté du paysage qui se déploie sous ses yeux des fenêtres de sa prison, il s'écrie :

« Or sachez donc, ô madame et ma mère,
Que de vous m'est l'absence trop amère.
Que dirai plus, sinon que congnais bien
Qu'en la beauté des lieux ne gist le bien,
Mais seulement en compagnie bonne
De celle-là où tout plaisir se donne,
Avec la sœur de vue tant désirée ?
Qui de nous deux se peut dire l'aymée
Parfaitement, si jamais créature
Le mérita par sens et par nature ? »

Il peut être facile alors de compatir à ses regrets, mais il y a, il faut l'avouer, une sorte de ridicule dans les épîtres amoureuses de ce général qui a perdu son armée, de ce roi qui a mené son pays au bord de l'abîme, se lamentant de sa défaite et de sa prison, uniquement, dit-il,

parce qu'elles le privent de l'objet de sa flamme, et se perdant là-dessus en pointes et en jeux d'esprit.

Je n'entrerai pas dans le récit de la longue négociation qui aboutit à transporter François Ier d'Italie en Espagne; ces détails appartiennent à l'histoire; je renverrai, ici pour plus ample information, à l'intéressant travail de M. Champollion sur la captivité de François Ier. La correspondance publiée dans les pièces justificatives fait peu d'honneur à la sagacité de François Ier. Charles-Quint possédait au suprême degré les qualités qui manquaient à son imprudent rival, celles d'un habile politique. Il sut persuader à François Ier qu'une entrevue avec lui terminerait les difficultés qui s'opposaient à sa délivrance. François Ier, susceptible lui-même d'émotions nobles et généreuses, les supposait volontiers chez les autres; il vit avec joie se réaliser ce projet conçu par le vice-roi Charles de Lanoy, qui devait en réalité prolonger sa captivité. Ce fut à l'insu des deux généraux de l'armée d'Italie, le connétable de Bourbon et le marquis de Pescaire, que François Ier fut conduit en Espagne. Ils en furent tous deux blessés

et témoignèrent vivement leur mécontentement. Le bruit courut que le connétable de Bourbon avait conçu quelque projet favorable à la liberté du roi; rien de moins probable cependant que cette supposition; elle est aussi dénuée de fondement que la proposition faite par le roi au connétable de Bourbon, suivant quelques mémoires du temps, d'épouser sa sœur la duchesse d'Alençon, afin de quitter le camp des Espagnols et de trahir Charles-Quint à son tour, comme il l'avait trahi lui-même peu de temps auparavant. Un profond abîme creusé de part et d'autre par l'orgueil offensé séparait à jamais le roi du connétable de Bourbon. François Ier se refusa toujours à le voir et à le traiter avec cette courtoisie, qui ne l'abandonnait jamais vis-à-vis de ses plus grands ennemis, prenant grand soin de marquer la différence qu'il faisait entre un adversaire loyal et un sujet félon.

Le 22 juin 1525, François Ier était à Barcelone. Partout les populations accouraient sur son passage. En Espagne, comme en France, tous les esprits étaient en suspens, les événements étaient d'une singulière gravité. L'Empereur allait décider du sort du roi de France.

Il faut rendre justice à la prudente fermeté de Louise de Savoie et au Parlement de Paris, dont elle demandait et recevait les conseils[1]. Elle gouverna la France avec habileté et énergie ; la tendresse vraie, prévoyante, attentive d'une mère pour son fils domina en ce moment les passions violentes qui avaient égaré et corrompu sa vie. Elle n'eut qu'un but dans l'exercice de l'autorité suprême remise entre ses mains, la délivrance du roi et le salut de la France. L'affection profonde, inquiète, exaltée de la duchesse d'Alen-

1. Si l'on voulait une preuve entre bien d'autres de la différence qui séparait la monarchie absolue telle que l'a faite Louis XIV de la monarchie française telle qu'elle était sous François Ier et ses prédécesseurs, il suffirait de lire les lettres du roi extraites des registres du Parlement, pendant sa captivité. François Ier, dans l'un de ces documents, « prie et supplie » le Parlement de Paris de vouloir bien secourir Madame la régente de ses conseils, en ce qui concerne l'administration du royaume. Il lui rend compte de sa conduite et ne veut rien faire sans avoir obtenu préalablement son approbation. Le Parlement, dans la personne de son président, messire Jehan de Selves, répond par des protestations de dévouement, et dit en même temps qu'il fera des remontrances pour le bien du royaume. La régente écrit qu'elle les écoutera avec plaisir. On remarquera de même, dans les citations de ses lettres, que Marguerite de Valois, sœur du roi, écrivait aux grands du royaume, à M. de Montmorency, à M. de Jarnac, et se laissait répondre sur un ton d'égalité que personne n'aurait osé prendre avec Louis XVI la veille de 1789.

çon pour son frère se révèle dans ses lettres écrites du temps de sa captivité. Rien de plus touchant dans leur ingénieuse tendresse que les consolations qu'elle lui prodigue ; en vraie femme, elle s'oublie elle-même pour ne songer qu'aux peines de ceux qui lui sont chers ; sa mère et son frère occupent toutes ses pensées : « Et si Dieu maintenant, dit-elle à François Ier, vous départ de l'expérience des peines qu'il a portées pour vous, vous donnant d'autre part la grâce de les porter patiemment, je vous supplie, Monseigneur, croire sans rien en douter, que ce n'est que pour éprouver çombien vous l'aimez, et pour vous donner le loisir de penser et connaître combien il vous aime. Hélas ! Monseigneur, je sais bien que vous l'entendez trop mieux que moi ; mais vu que, en autre chose je ne pense que en vous, comme celui seul que Dieu m'a laissé en ce monde, père, frère et mari, ne pouvant avoir le bien de vous le dire et peu écrire, n'ai craint de vous ennuyer de longue lettre qui tant m'est courte par le bien que ce m'est de penser parler à vous. Vous assurant, Monseigneur, que s'il plaisait au Roi céleste s'accorder à nos demandes, il y aurait des vies données de

bon cœur pour vous délivrer ; et de la sienne, où trop aurait de gain, aurait bientôt fait joyeux sacrifice votre très humble et très obéissante sujette et Mignonne Marguerite. »

Au nombre des propositions que la régente fit à Charles-Quint afin d'éviter les concessions territoriales qu'il demandait et qu'elle ne voulait pas accorder, ne pouvant se résoudre à démembrer la France dans l'intérêt de la délivrance de son fils, furent celles du mariage de François Ier avec la princesse Eléonore, et de la duchesse d'Alençon avec Charles-Quint lui-même. « La régente serait bien heureuse, dit-elle dans une de ses lettres, si l'Empereur pouvait avoir sa fille pour agréable. » Il est probable que cette proposition fut éludée par Charles-Quint, car il n'en est plus question dans la suite de la correspondance. Une autre preuve de dévouement pour son frère allait être demandée à Marguerite. Elle écrivait à M. de Montmorency, au temps des guerres d'Italie : « Bien est vrai que toute ma vie j'aurai envie que je ne puis faire pour lui office pareil au vôtre, car où la volonté passe toute celle que vous pourriez avoir, la Fortune me tient tort, qui pour être

femme, me rend le moyen difficile. Mais j'espère que Dieu qui voit mon désir me garde heure où j'aurai mon tour. »

L'heure était venue en effet où Marguerite devait avoir son tour. François Ier désira qu'elle vint traiter elle-même en Espagne des négociations relatives à sa délivrance avec l'empereur Charles-Quint. Sans doute il pensa que le charme de sa figure, la finesse et l'agrément de sa conversation lui donneraient sur l'esprit de l'empereur Charles cet empire qu'elle exerçait sur tous ceux qui l'approchaient. « Une heure de conférence, disait le président de Selves, entre l'Empereur, le roi mon maître et la duchesse d'Alençon, avancera plus le traité qu'un mois de discussions entre jurisconsultes. »François Ier supposait à tort Charles-Quint accessible aux mêmes séductions que lui, et puis il était fatigué, malade, ennuyé de sa captivité, et il avait besoin de revoir une figure amie, de confier ses peines à ce cœur dévoué qui ne lui avait jamais fait défaut. Aussitôt que François Ier eut témoigné ce désir, le départ de la duchesse d'Alençon fut décidé. Montmorency fut envoyé en toute hâte en Espagne, afin d'obtenir un sauf-conduit pour

la sœur du roi. Marguerite parle dans ses lettres du sauf-conduit pour « le personnage qui doit aller vers l'Empereur. » Ce personnage, c'est elle-même ; mais elle juge plus prudent de ne pas le nommer.

Le sauf-conduit fut accordé, mais se fit cependant attendre quelque temps, car Marguerite ne s'embarqua que le 27 août 1525, à Aigues-Mortes, six mois après la bataille de Pavie. La régente l'accompagna jusqu'au Pont-Saint-Esprit près d'Avignon. « Je supplie le Tout-Puissant écrit-elle à son frère, ne me rendre si indigne de vous faire service que par moi il y ait faute. Car nonobstant la sûreté que j'ai de mon cœur et affection si ne puis-je perdre la crainte de mon insuffisance. » Elle était accompagnée du président du Parlement, Jehan de Selves, de Gabriel de Grammont, évêque de Tarbes, depuis cardinal de Tournon, et d'une suite de femmes assez nombreuse. Le mauvais temps la retint quelques jours à Aigues-Mortes. Elle écrivait de là : « Monseigneur, ce porteur vous dira comment le ciel, la mer et l'opinion des hommes ont retardé mon partement, et ayant entendu quel temps nous avons eu, m'excuserez de la longueur qui

plus que nulle chose me déplaît ; car il me tarde tant que je vous voie, tant et tant je le désire, que remettant à vous le pouvoir dire m'en tairai. »

Un voyage en Espagne n'était pas alors chose si facile qu'elle le paraît aujourd'hui. Nous verrons plus tard les embarras de tout genre que Marguerite rencontra dans son expédition. On peut juger de la difficulté et même jusqu'à un certain point du péril de l'entreprise, par l'admiration qu'excita alors cet acte de dévouement. Du fond de sa retraite, le Voltaire du seizième siècle, ce génie observateur et malin qui gouvernait le monde par sa parole, décochait tour à tour des traits piquants contre tous les partis, voilait son scepticisme sous la finesse et le bon goût assaisonnés d'une ingénieuse ironie, et se contentant de railler les vices de son siècle sans les attaquer de front, obtenait à la fois la popularité et le repos, Érasme écrivit à la duchesse d'Alençon, sans la connaître aucunement, pour lui témoigner le respect que sa conduite lui inspirait. L'original en latin de cette lettre curieuse se trouve dans la collection de ses œuvres :

« La crainte et la honte, lui dit-il, ont cédé à l'affection singulière que je vous porte. Car dès longtemps j'ai admiré et chéri tant de dons excellents que Dieu a mis en vous : prudence digne d'un philosophe, chasteté, modération, force d'âme invincible et merveilleux mépris de toutes les choses passagères de ce monde[1]. Qui n'admirerait dans la sœur d'un grand roi ces qualités que l'on trouve si rarement, même chez les prêtres et chez les moines ?... Si vous demandez d'où je vous connais, je vous dirai que beaucoup vous connaissent, auxquels il n'est jamais arrivé de vous voir, par la peinture qui leur a été faite de votre noble nature. Et quant à moi des gens de bien et de science m'ont dépeint votre esprit et votre âme dans leurs lettres, beaucoup plus fidèlement que nul peintre ne ferait votre personne par l'illusion du pinceau et des couleurs. Vous ne devez point soupçonner ma bonne foi ; de même que je vous loue parce que je vous connais, aussi ne flatté-je pas votre puissance, car je n'ambitionne rien de vous qu'une affection mutuelle. Une femme, une héroïne telle que vous, je ne saurais m'empêcher de l'aimer en notre Seigneur[2]. Je dois implorer votre pardon à double titre ; premièrement pour avoir osé écrire à une aussi grande princesse, ensuite pour l'avoir fait avec une familiarité que se permettrait à peine un ami vis-à-vis de son ami.

1. « ... *Infractum animi robur et mirum quemdam rerum omnium fluxarum contemptum.* »

2. « ... *Ita non assentior potenti, nihil enim ambio præter amorem mutuum. Talem virginem, talem heroinam non possum non amare in Domino.* »

Mais la confiance sans bornes que j'ai en la bonté de votre cœur a enlevé tout scrupule de mon âme. Que le Seigneur Jésus vous maintienne saine et sauve.

« Fait à Bâle, jour de Saint-Michel, 1525. »

Marguerite mit pied à terre au petit village de Palamone, après une traversée orageuse. Elle voyageait en litière, accompagnée de sa suite, et ne faisait que quatre à cinq lieues par jour. Elle s'arrêtait pour écrire deux ou trois lettres, soit à son frère, soit à M. de Montmorency, dans tous les endroits où ses mules se reposaient. Pour se distraire des ennuis du voyage, elle composait des vers qui nous ont été conservés dans le recueil de ses œuvres.

I

Le désir du bien que j'attends
Me donne de travail matière ;
Une heure me dure cent ans,
Et me semble que ma litière
Ne bouge ou retourne en arrière,
Tant j'ai de m'avancer désir.
O qu'elle est longue la carrière
Où gist à la fin mon plaisir.

II

Je regarde de tous côtés
Pour voir s'il n'arrive personne,
Priant sans cesse, n'en doutez,
Dieu que santé à mon roy donne.
. . . . . .
. . . . . .

III

O qu'il soit le bienvenu
Celui qui, frappant à sa porte,
Dira : le roi est revenu
En sa santé très-bonne et forte.
Alors sa sœur, plus mal que morte,
Courra baiser le messager
Qui telle nouvelle apporte
Que son frère est hors de danger.

Puis elle s'écrie d'un bond de cœur impétueux :

Avancez-vous, hommes et chevaux !
Assurez-moi, je vous supplie,
Que notre roi pour ses grands maux
A reçu santé accomplie.
. . . . . .
Las ! Seigneur Dieu, éveillez-vous,
Et votre œil sa douceur déplie ;

Sauvez votre Christ et nous tous ;
Sauvez, Seigneur, royaume et roi,
Et ceux qui vivent en sa vie.
. . . . . .
Vous le voulez et le pouvez ;
Aussi, mon Dieu, à vous m'adresse,
Car le moyen vous seul savez
De m'ôter hors de la détresse.
Changez en joie ma tristesse ;
Las ! hâtez-vous, car plus n'en puis [1].

On voit par ces vers que Marguerite avait appris en arrivant en Espagne la maladie de son

1. On lit dans le recueil des poésies de la reine de Navarre une pièce de vers intitulée : *Complainte pour un prisonnier*, qu'on croit généralement avoir été composée pour François Ier. Après l'avoir lue attentivement, il m'est impossible de partager cette opinion. Il n'y est fait aucune allusion à François Ier lui-même et aux circonstances particulières où il se trouvait. On sait que Marguerite n'épargne d'ordinaire ni les éloges ni les épithètes en parlant de son frère. L'emphase et la continuité de la louange donnent même beaucoup de monotonie à ses poésies, surtout pour ceux qui ne partagent pas l'enthousiasme que lui inspirait François Ier. Elle n'aurait certes pas écrit cette complainte, qui n'est, à vrai dire, que la prière d'un malheureux injustement persécuté par la fortune, sans y glisser, d'une manière ou d'autre, l'éloge du héros de son imagination. Je ne serais pas étonnée, d'après le sens assez obscur et les allusions voilées de quelques vers, que cette complainte eût été écrite pour quelqu'un des réformés que Marguerite protégeait au temps de leurs persécutions. Cela même expliquerait l'obscurité où elle s'enveloppe, n'osant pas avouer sa sympathie pour des malheureux qu'elle s'efforçait de dérober aux rigueurs de son frère.

frère. Un billet, écrit de la main de l'empereur Charles-Quint, parle de la maladie du roi et annonce l'arrivée de Madame d'Alençon. François Ier, en effet, était tombé malade en prison d'ennui et de chagrin. Ce n'était plus ce roi jeune, brillant, victorieux, rapportant à sa mère et à sa sœur les trophées de Marignan; c'était un captif succombant sous le poids de l'adversité, vaincu par la tristesse et la maladie. Mais l'affection de Marguerite était de la nature de celles qui s'exaltent dans la douleur et l'infortune. « Je me trouve bien lasse, écrit-elle à M. de Montmorency en approchant de Madrid, mais le désir d'être là fera que tout faix sera gracieux. Je ne vous dirai point la joie que j'ai d'approcher du lieu que j'ai tant désiré, mais croyez que jamais je ne congneus que c'est d'un frère que maintenant et n'eusse jamais pensé l'aymer tant. »

Lorsque Marguerite arriva à Madrid, Charles-Quint la reçut environné de toute sa cour aux portes de l'Alcazar. Elle s'inclina en le voyant, avec grâce et dignité. L'Empereur l'embrassa sur le front et l'introduisit dans le palais. Elle était vêtue d'une robe de velours noir dont la

couleur sombre faisait ressortir l'éclat de son teint, un grand voile blanc retombant à longs plis sur les épaules sans bijoux ni ornements d'aucune sorte.

François Ier était dans le plus grand danger lorsque sa sœur se rendit auprès de lui ; il était même tombé dans un état de léthargie si profond qu'il ne la reconnut pas. Madame d'Alençon fit aussitôt dresser un autel dans la chambre même du roi ; tout ce qu'il y avait de Français, compagnons de la captivité de François Ier, grands seigneurs et domestiques, sans distinction de rang, ayant au milieu d'eux la sœur de leur roi à l'agonie, s'agenouillèrent dans cette chambre de prison et reçurent l'hostie des mains de l'archevêque d'Embrun qui célébra la messe. Au moment de l'élévation, l'archevêque exhorta le roi à fixer ses regards sur le saint sacrement. François Ier, réveillé de sa léthargie, le regarda et éleva ses mains dans l'attitude de la prière. Après la messe, la duchesse d'Alençon lui fit présenter le saint sacrement ; il demanda à communier en disant : « C'est mon Dieu qui me guérira l'âme et le corps. » On lui objecta qu'il ne pourrait avaler l'hostie. « Que sy feray, »

répondit-il. Dès cette heure, dit-on, sa convalescence commença[1]. Les tendres soins de sa sœur, les ressources de son esprit, aidèrent à relever son courage abattu. Non contente d'être sa garde-malade, elle lui servait de secrétaire et écrivait sous sa dictée. Brantôme témoigne que « la duchesse d'Alençon aida fort à la guérison de son frère, connaissant son naturel et sa complexion mieux que ne le faisaient les médecins qui le soignaient[2]. » François Ier était surtout malade d'ennui. Dans les premiers temps de son séjour à Madrid, il lui avait été permis de

1. «... Et à l'heure de l'élévation du saint sacrement, l'archevêque d'Embrun exhorta le roy à regarder le saint sacrement, et lors ledit seigneur, qui avait été sans voir et sans ouïr, regarda le saint sacrement, esleva ses mains, et après la messe, Madame la duchesse luy fit présenter ledit saint sacrement pour l'adorer, et incontinent le roy dit : « C'est » mon Dieu qui me guérira l'âme et le corps, je vous prie » que je le reçoive. » Et à ce qu'on luy dict qu'il ne le pourrait avaller, il répondit : « Que sy feray, » et lors Madame la duchesse fit départir une partie de la sainte hostie, laquelle il receut avec la plus grande componction et dévotion, qu'il n'y avait cœur qui ne fondît en larmes. Ma dite dame duchesse a reçu le surplus du saint sacrement, et dès cette heure-là, il est toujours allé en amendant..., etc. » (Lettre du président de Selves au Parlement de Paris.)

2. « Aussi le roi disait souvent que sans elle il serait mort, dont il lui avait cette obligation, qu'il la reconnaîtrait à jamais et l'en aimerait comme il l'a fait jusqu'à sa mort. » (*Dames illustres*, Marg. de Valois.)

voir du monde. Sa réputation de valeur, de générosité, de galanterie l'avait précédé en Espagne. Des femmes de la plus haute naissance, et au premier rang Eléonore elle-même, sœur de Charles-Quint, qui avait refusé avec indignation d'être le prix de la trahison du connétable, s'empressèrent de visiter l'illustre prisonnier, entraînées moins peut-être par une vaine curiosité que par ce tendre intérêt qui s'attache à la gloire unie à l'infortune. Elles cherchèrent par des attentions délicates, par de petites fêtes qu'elles lui donnaient dans sa prison, à en adoucir les rigueurs et à dissiper ses ennuis. Les grands d'Espagne partageaient ces dispositions généreuses. Ils demandèrent que le roi fût prisonnier sur parole, et quatre d'entre eux s'offrirent à lui servir de caution. François Ier était touché de ces témoignages de respect et d'affection qu'il recevait de la noblesse espagnole. Mais peu à peu sa prison devint plus étroite. Il fut privé de cette dernière et faible consolation. L'Empereur, jaloux de l'ombre de faveur qui entourait encore son rival vaincu, et se flattant d'obtenir plus aisément les sacrifices qu'il exigeait en lui infligeant les ennuis d'une captivité

rigoureuse, ordonna que personne ne fût désormais admis dans le château, et ne laissa au prisonnier d'autre distraction que de se promener quelquefois dans le parc, monté sur une mule, environné de gardes à pied. François Ier tomba bientôt dans une sombre mélancolie, et lorsque sa sœur arriva, il était parvenu au dernier degré de l'accablement; aussi avait-il coutume de dire qu'il lui devait la vie et que sans elle il eût succombé à ses tourments.

Aussitôt que le roi fut guéri, Marguerite songea à se rendre à Tolède, où était Charles-Quint, pour traiter de la délivrance de son frère. La mission de la duchesse d'Alençon était délicate; elle exigeait à la fois de la finesse, de la fermeté, de la clairvoyance et un instinct sagace des hommes et des affaires. Ce fut sans doute pour cela que François Ier l'y jugea plus propre que tout autre. Nous pouvons suivre aisément dans ses lettres les divers incidents de cette négociation. Elle quitta Madrid le 2 octobre; à partir de ce moment commence sa correspondance. Sa première lettre au roi est datée de Barcelone; elle lui raconte qu'elle a été reçue par le vice-roi, don Hugues de Moncade, qui est venu lui ap-

porter l'assurance du bon vouloir de l'Empereur. « Vous supplie très humblement, lui dit-elle en finissant, croire que, quoi que ce puisse être, jusqu'à mettre au vent la cendre de mes os pour vous faire service, rien ne me sera étrange, ni difficile, ni pénible, mais consolation, repos et honneur. Et vous supplie, Monseigneur, me tenir en votre bonne grâce en dépit de Montmorency qui en est jaloux, car pour lui ne laisserai d'être votre très humble sujette et plus que sœur Marguerite. » On voit que l'hostilité qui éclata peu d'années après entre le connétable de Montmorency et Marguerite de Valois avait déjà commencé sourdement dès cette époque. Sous la plaisanterie qui termine cette lettre, se cache une certaine amertume[1].

L'empereur Charles-Quint vint à Tolède au-devant de la duchesse d'Alençon et la conduisit lui-même au palais qu'elle devait habiter. « Il me tint, dit-elle, fort bons et honnêtes propos,

[1] Marguerite, écrivant à M. de Montmorency après la bataille de Pavie, fait déjà allusion à cette jalousie d'affection qui les divisait : « Le dépit de vous savoir si bon serviteur n'est si grand qu'il me garde de louer Dieu de la grâce qu'il vous a faite de servir à heure et besoin celui qui tant mérite de l'être. »

tant de l'aise qu'il a de votre santé que de l'espérance de votre amitié. Il a voulu que lui et moi soyons seuls en une chambre et une de mes femmes pour tenir la porte. Ce soir vous manderai ce qui sera fait..., etc. » L'Empereur, en effet, s'entretint pendant les premiers jours trois heures durant avec la sœur de François Ier, soit chez elle, soit dans son propre palais. L'esprit pénétrant de la duchesse d'Alençon ne lui permit pas d'être longtemps la dupe de la dissimulation de Charles-Quint et de ses fausses protestations d'amitié. Elle s'aperçut bien vite qu'elle n'obtiendrait rien que des politesses et qu'il serait impossible de lui arracher aucune concession. « Pour hier que je fus vers l'Empereur, écrit-elle quelques jours après, je le trouvai bien froid. Il me retira à part dans sa chambre, mais ses propos ne furent que de cérémonie; il me remit à parler à son conseil. Je vous envoie quelqu'un, dit-elle en finissant, qui bien au long vous contera ce que demain et tous ces jours aura été fait, afin qu'avant de passer plus avant il vous plaise entendre les bons tours qu'ils nous font, et si sais bien qu'ils ont grand'peur que je m'ennuie, car je leur donne à entendre que s'ils

ne font pas mieux que je m'en vais retourner. » Le mécontentement et l'indignation de la duchesse d'Alençon croissent à chaque lettre : « Si j'avais affaire, dit-elle, à des gens de bien et qui entendissent ce que c'est que l'honneur, je ne me soucierais du retard, mais c'est le contraire. Chacun me dit qu'il aime le roi, mais l'expérience en est petite. »

Un historien espagnol rapporte qu'à cette époque la duchesse d'Alençon, désespérant d'obtenir la liberté de son frère par la voie des négociations, songea à le faire évader secrètement. Elle convint à cet effet, avec lui, qu'on mettrait dans son lit un nègre qui apportait du bois pour la cheminée du roi chaque matin, et que le roi prenant les habits du nègre et se noircissant le visage, sortirait à l'entrée de la nuit. Le valet de chambre du roi, entraîné par l'appât du gain, découvrit le projet, et l'Empereur fit dire promptement au seigneur d'Alarçoy, gardien de la prison, de ne plus laisser entrer le nègre dans la chambre du roi[1]. La découverte de ce complot acheva d'indisposer Charles-Quint à l'égard de

1. Ferrera, I, IX, p. 51.

la duchesse d'Alençon; il conçut, à partir de ce moment, le projet de la retenir en otage aussitôt que son sauf-conduit serait écoulé, et de se servir de ce nouveau moyen de contrainte vis-à-vis de la Régente afin d'en obtenir la cession de la Bourgogne ; mais s'il avait compté trouver chez Marguerite la douceur, la faiblesse et l'inexpérience que les femmes apportent d'ordinaire dans la conduite des affaires, il s'était trompé et dut s'en apercevoir bientôt. Brantôme rapporte que la duchesse d'Alençon, indignée de ses lenteurs, de ses tergiversations et de sa mauvaise foi, l'apostropha avec une si vive éloquence, qu'il en demeura confondu et changea pendant quelque temps de système de conduite. Sa lenteur flamande et sa gravité espagnole furent un moment déconcertées par l'impétuosité française de la duchesse d'Alençon[1]. Marguerite fit mieux

1. « Elle lui parla si bravement et si honnêtement sur le mauvais traitement qu'il faisait au roy son frère qu'il en demeura tout étonné; elle lui reprocha la dureté de son cœur pour être si peu piteux à l'endroit d'un si grand roy et si bon, et qu'usant de cette façon, ce n'était pour gagner un cœur si noble et royal que celui du roy son frère; et quand bien même il mourrait pour son rigoureux traitement, la mort n'en demeurerait impunie, ayant des enfants qui quelque jour deviendraient grands et en feraient la vengeance signalée. Ces paroles prononcées si gravement et de si grosse

encore; elle comparut devant le grand conseil de la couronne, et traita elle-même des affaires qu'elle avait à négocier, avec une bonne grâce et une éloquence naturelle qui émerveillèrent ceux qui l'entendirent. « D'autant qu'avec cela, ajoute Brantôme, elle était belle, jeune, veuve de M. d'Alençon, et en la fleur de son âge. Tout cela est fort propre à émouvoir et plier les personnes dures et cruelles. Elle, enfin, fit tant, que ses raisons furent trouvées bonnes et pertinentes, et demeura en grande estime de l'Empereur, de son conseil et de sa cour. »

On voit par les lettres de Marguerite que, loin de descendre au rôle de suppliante pour obtenir cette délivrance tant désirée, elle tenait en respect l'Empereur et le vice-roi, se servant tour à tour des armes de l'ironie et de l'indignation, et qu'elle les embarrassait souvent. « Le vice-roi, écrit-elle, m'a mandé qu'il est d'opinion que

colère donnèrent à songer à l'Empereur, si bien qu'il se modéra et visita le roy, et lui promit force belles choses qu'il ne tint pas pourtant pour ce coup. Or, si cette princesse parla bien à l'Empereur, elle dit encore pis à ceux de son conseil, où elle eut audience, là où elle triompha de bien dire et de bien haranguer, avec une bonne grâce dont elle n'était pas dépourvue, et fit si bien par son bien dire qu'elle s'en rendit plus agréable que fâcheuse. »

j'allasse vers l'Empereur; mais je lui ai fait dire que je n'avais encore bougé de mon logis sans être mandée, et que, quand il plairait à l'Empereur m'envoyer querir, l'on me trouverait... J'allai jusqu'à lui dire qu'il y avait en eux peu d'honneur et beaucoup de mauvais vouloir; et que je voyais bien qu'ils étaient empêchés de moi, me voulant rendre contente sans rien faire de la raison, et que je les priais qu'ils ne me tiennent plus cette dissimulation, mais franchement me dire leurs résolutions, vous assurant, Monseigneur, qu'en compagnie si déraisonnable, trouve l'office de solliciteur plus pénible que de médecin à vous veiller. Votre, etc... » « Il faut, dit-elle dans une autre lettre, puisqu'ils vont si infâmement, leur tenir encore un peu la main haute pour les contraindre à parler autre langage, car je sais qu'ils craignent fort que je leur demande mon congé. » Marguerite se débattait, dans ses conférences avec l'Empereur, contre la nécessité de céder la Bourgogne. Elle offrait, comme transaction, le mariage du roi avec Éléonore de Portugal, qui eût été censée « tenir la possession du duché de Bourgogne pour et au nom de l'Empereur, à la condition, toutefois,

qu'à la naissance du premier fils du roi, le duché retournerait à la couronne de France. » Elle offrait de se soumettre au jugement de la cour du parlement et des pairs du royaume, qui décideraient des droits respectifs de l'Empereur et du roi de France sur le duché de Bourgogne ; le roi délivré, elle devait rester elle-même en otage, attendant l'issue du jugement. Elle offrait enfin de remettre entre les mains de l'Empereur le duché de Milan et le duché de Gênes, et de renoncer aux droits que la maison de France prétendait sur les royaumes d'Aragon et de Valence. Chacune de ces propositions était successivement rejetée par l'Empereur. Marguerite allait sans cesse de Tolède à Madrid, elle courait à Alcala, à Guadalaxara, cherchant à se faire des amis partout, principalement dans la famille du duc de l'Infantado, qui se montrait favorable à François Ier. Le duc fut averti de la cour que ni lui ni son fils ne devaient parler à la duchesse d'Alençon s'ils voulaient conserver les bonnes grâces de l'Empereur. « Au moins, dit-elle, les femmes ne me sont défendues, auxquelles je parlerai au double. » Elle s'était liée, dès les premiers temps de son arrivée en Es-

pagne, avec Éléonore, veuve du roi de Portugal et sœur de Charles-Quint; elle se mit à « brasser, » dit Sainte-Marthe, le mariage de son frère avec la sœur de l'Empereur. François et Éléonore, devenus époux, eurent à peine le temps de s'entrevoir au château d'Illescas; on les sépara aussitôt, et Charles-Quint, inébranlable dans ses résolutions, sembla aussi peu touché de cette nouvelle alliance qu'il l'avait été des prières et des menaces de la duchesse d'Alençon.

Il était temps de songer au départ de Marguerite; le terme du sauf-conduit approchait. On cherchait à la retenir à la cour d'Espagne par des fêtes continuelles, où elle apparaissait brillante de tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. Là, comme en France, Marguerite charmait, étonnait, conquérait les cœurs; les dames de la cour d'Espagne cherchaient à imiter les costumes, les manières et jusqu'aux façons de dire de cette femme, réputée la plus spirituelle de France. Charles-Quint ne fut pas insensible à la grâce souveraine de Marguerite. « Après avoir essayé à loisir, dit Sainte-Marthe, si sa présence répondait à sa renommée, il a souventes fois confessé qu'elle lui semblait plus

un prodige de nature qu'une femme. » Le connétable de Bourbon était là aussi, autrefois épris de la duchesse d'Alençon et cherchant encore à attirer son attention. Ce prince infortuné était poursuivi en Espagne même par la réprobation qu'inspirait sa conduite. La noblesse espagnole mettait autant de soin à lui laisser voir la répulsion qu'il lui inspirait qu'à entourer le roi François Ier des témoignages de son intérêt et de son respect. L'Empereur ayant assigné comme demeure au connétable de Bourbon le palais du marquis de Villana, il s'écria avec indignation : « Aussitôt que Bourbon sera sorti de ma maison, j'y mettrai le feu comme à un lieu souillé par la présence d'un traître et indigne d'être habité par des gens d'honneur[1]. »

Le roi pressait Marguerite de partir, craignant avec raison que Charles-Quint ne la retînt de force. Aussitôt après la découverte du projet d'évasion du roi, l'Empereur avait fait ajouter au sauf-conduit de la duchesse d'Alençon cette phrase conditionnelle : « Pourvu qu'elle n'ait rien fait contre l'Empereur et au préjudice de la nation[1]. »

1. Sandoval.

Tout portait à croire qu'il emploierait les derniers moyens pour la retenir en son pouvoir. François Ier avait donc grande raison de presser le départ de Marguerite. Il paraît, d'après ses lettres, qu'elle lui opposait une vive résistance. Elle ne pouvait se résoudre à s'éloigner de son frère, ayant en apparence du moins, échoué dans sa négociation. « Je vous supplie, Monseigneur, lui écrit-elle de Madrid, me faire le bien de me rendre, par un désiré contremandement, l'aise que je perdis quand vous me commandâtes, contre votre volonté et la mienne, m'éloigner et partir; vu que, s'il vous plaît, il est si aisé de révoquer mon dur arrêt. Et, pensant l'extrême chemin et peine que seule j'aurai à porter loin de vous, je vous dirai volontiers, Monseigneur, si possible est: *Transeat a me calix;* mais, si vous voyez que je parle ignorant votre délibération et qu'il vous plaise qu'autrement soit, remettant le tout à votre bonne raison où j'ai toujours vu vérité, va dire pour n'en plus parler: *Fiat voluntas tua.* Votre..... »

Marguerite quitta Madrid à la fin de novembre, emportant avec elle l'acte d'abdication du roi. C'était là le dernier moyen dont François Ier s'é-

tait avisé pour désarmer Charles-Quint, en lui ôtant désormais tout intérêt à le garder en prison. Cet acte, écrit tout entier de la main de François Ier, n'est pas dépourvu d'une certaine dignité mélancolique [1]. Après avoir protesté de son dévouement à son peuple et à sa couronne, à l'exemple de son Rédempteur et Sauveur Jésus-Christ, « chef de toutes les puissances célestiennes et terriennes, » François Ier raconte à ses sujets les grands dangers de mort qu'il courut à la bataille de Pavie, et n'oublie pas jusqu'à son cheval tué sous lui. Dieu, néanmoins, dit-il, lui a sauvé la vie et l'honneur. Il avait espéré en l'humanité et l'honnêteté de l'Empereur, mais la dangereuse maladie qu'il eut en prison n'émut pas l'Empereur à le délivrer. Il en fut de même après le voyage de sa sœur, qui fit à l'Empereur les plus « honnêtes remontrances. » Le roi préférerait endurer aussi longue prison qu'il plaira à Dieu pour conserver son royaume et ses sujets, auxquels il offre sa vie ainsi que celle de ses

1. Voir les *Documents sur l'histoire de France*. — Captivité de François Ier. — L'existence de ce document secret a été plusieurs fois contestée; l'original en parchemin a été découvert récemment et publié par M. Champollion.

enfants. « Ils sont nés pour le bien de son royaume, vrais enfants de la chose publique de France. » Dans cette situation, le roi, voyant qu'il ne peut sortir de prison « par honnête composition, » abdique en faveur de son fils aîné, le dauphin François, qui sera immédiatement déclaré roi de France. Mais, comme il est encore en l'âge de puberté, le roi donne le gouvernement de son fils et de son royaume à Madame la régente. En cas de mort de la régente, le roi substitue à tous les mêmes droits la duchesse d'Alençon, sa sœur. Dans le cas où le roi serait délivré, il se réservait de regarder cet acte comme non avenu ; son fils devait lui rendre le nom et la place de roi jusqu'à sa mort.

Il était de la dernière importance que cet acte fût tenu secret et ignoré de l'empereur Charles-Quint jusqu'au moment où la duchesse d'Alençon serait rendue en France. Sa première lettre, s'éloignant de son frère, est datée d'Alcala et adressée au maréchal de Montmorency. « Mon cousin, lui dit-elle, j'ai à mon lever reçu votre lettre et vous laisse à penser si ce m'a été plaisir d'avoir su des nouvelles du roi. Au regard des miennes, le corps n'est que trop bien ; mais de

l'esprit, je ne vous puis nier qu'il ne lui souvienne de ce qu'il a laissé, et entendez que toute la nuit j'ai tenu le roi par la main et ne me voulais éveiller pour avoir plus longuement cet aise.» « La prison, dit-elle ailleurs, est plus fermée et plus obscure tant plus on s'éloigne de Madrid. Oh ! qui me donnerait, s'écrie-t-elle encore, place de laquais auprès de sa litière ! » La seconde lettre est datée de Guadalaxara, chez le duc de l'Infantado, en compagnie, dit-elle, fort affectionnée à la personne du roi. Le duc de l'Infantado et sa famille, ses filles et ses gendres, montrèrent en effet un grand zèle pour François Ier et lui donnèrent de vraies preuves de dévouement. Chimène de l'Infantado, fille du duc, fut, dit-on, passionnément éprise du roi de France ; dans la douleur de son départ, elle se fit religieuse et fonda le monastère de la Pietá, à Guadalaxara. Marguerite voyageait à petites journées, à cheval ou en litière, faisant à peine cinq lieues par jour. Ses lettres, datées successivement de Siguenza, de Medina-Cœli, de Montréal en Aragon, de Bovierque et de Saragosse, témoignent des inquiétudes qui la tourmentaient et de la hâte qu'elle faisait pour atteindre les frontières de France.

« J'ai aujourd'hui, dit-elle, demeuré depuis midi jusqu'à sept heures à cheval pour faire cinq lieues, tant les chemins sont difficiles. » La correspondance avec son frère recommence aussitôt après son départ de Madrid ; de touchantes expressions d'affection s'y mêlent à des conseils politiques et à des recommandations de soins pour sa santé. « Je sais bien, Monseigneur, que ce n'est pas à moi à vous conseiller ; mais mon désir ne serait content si je vous celais rien de ce que je pense ; car j'ai vu en eux tant d'étrangeté et de dissimulation, que je crains toujours, et me semble que s'ils vous veulent contraindre à chose si déraisonnable, la patience et le retardement leur sera fort dommageable et à vous honorable. » Dans la lettre suivante, Marguerite donne à son frère un conseil tout opposé ; elle le presse de tout abandonner et de consentir à tout ce qu'on lui demande, pourvu qu'il sorte de prison et obtienne la liberté. « Et croyez, Monseigneur, dit-elle, que si je croyais que votre longue demeure fût plus honorable, l'ennui que j'ai de votre peine ne me ferait point vous conseiller chose à l'encontre ; mais voyant combien vous êtes nécessaire et le peu que la longueur

de la prison profiterait à gagner vos ennemis, je ne crains de vous supplier qu'il vous plaise ne demeurer à vous en venir. » Il est probable que Marguerite, en donnant ce conseil à son frère, acceptait la restriction mentale sous-entendue dans la signature du traité de Madrid. En conscience, ne peut-on pas excuser François Ier? Doit-on se croire esclave d'un serment arraché par la violence et la contrainte ? Un roi responsable du salut de la France et de la fortune de ses sujets, n'est-il pas en droit de préférer de plus grands devoirs aux moindres, et n'est-ce pas là le lieu ou jamais de faire passer l'exception devant la règle ? C'est un cas de conscience politique que je pose ici sans le résoudre ; il m'a toujours été impossible de partager l'indignation qu'inspire aux historiens moralistes la violation du traité de Madrid. Si Jean le Bon, à l'opposé du chevaleresque François Ier, retourna en Angleterre et vint se livrer à la place de son fils qui n'avait pas tenu toutes ses promesses, du moins, en le faisant, ne compromettait-il pas le salut de son royaume, puisque Charles V était en âge de porter la couronne. Il faut tenir compte, à la décharge de François Ier, de l'impérieux

besoin qu'avait la France, ruinée par la guerre, déchirée déjà par les querelles intestines de la Réforme et livrée aux mains d'une femme et d'un parlement, qui déjà commençaient à ne plus s'entendre, de retrouver son chef. Son plus grand tort, à mon avis, est de n'avoir pas avoué sans honte les raisons politiques qui le contraignirent à violer le traité de Madrid, et de s'être efforcé de sauver son honneur de chevalier en envoyant à Charles-Quint un insolent démenti et un cartel ridicule, qui le rendirent la fable de l'Europe.

Marguerite approchait de la frontière et avait calculé, dit-elle, d'être à Bayonne aux fêtes de Noël, lorsque tout à coup elle reçoit de son frère l'avertissement de forcer sa marche. Trois jours après son départ, une copie de l'acte d'abdication avait été remise entre les mains de Charles-Quint; on ne sait si ce fut l'imprudence ou la trahison qui livra le secret du roi. Mais l'Empereur, dont cet acte déjouait les calculs et les espérances, prit aussitôt la résolution de retenir à tout prix la duchesse d'Alençon. L'avis qui lui fut transmis venait, dit-on, du connétable de Bourbon, voulant lui donner une dernière preuve d'un dévouement désintéressé. La duchesse d'A-

lençon, à force de diligence et de fatigues, fit en un jour le chemin de quatre. « Elle, toute courageuse, monta à cheval, fit des traites en huit jours qu'il en fallait pour quinze, et s'évertua si bien qu'elle arriva sur la frontière de France le soir, bien tard, du jour que le terme de son passe-port approchait. » Marguerite atteignit, en effet, le petit village de Sales, sur la frontière des Pyrénées orientales, une heure avant l'expiration du délai qui lui avait été accordé. Elle épargna ainsi à Charles-Quint la honte de la retenir prisonnière en face de l'Europe, contre toutes les lois et le droit des gens. Son premier soin, en arrivant en France, fut de prévenir l'Empereur de l'inutilité de sa poursuite ; elle le félicita, dit-on, dans une lettre ironique qui malheureusement n'a pas été conservée, de ce qu'elle lui avait sauvé, par sa diligence, un acte de vengeance qui l'eût déshonoré. Elle conserva, à ce qu'il paraît, un profond souvenir de l'indélicatesse de ses procédés. Lorsque, de longues années après, Charles-Quint traversa Paris pour gagner les Pays-Bas, s'en remettant à la générosité de François Ier, qui pouvait le retenir prisonnier si bon lui semblait, Marguerite, assise

le soir à table, entre son frère et l'Empereur, lui rappela, fort à propos, l'histoire du sauf-conduit et jouit malicieusement de son embarras [1].

Elle rejoignit sa mère, Louise de Savoie, qui vint à sa rencontre à Roussillon, petit bourg du département de l'Isère. Sa première lettre, adressée au chancelier d'Alençon, Jean de Brinon, est encore pleine de l'indignation qui gonflait son cœur : « Je vous puis dire que j'ai eu affaire au plus grand dissimuleur et gens où il se trouve aussi peu d'honneur qu'il est possible; quelquefois bonnes paroles, mais incontinent après cela était changé..... Cela me contraignit de faire telle diligence que j'étais tous les jours, un mois durant, à cheval, le plus de temps à six heures du matin, et arrivée à la nuit au logis. Dieu m'a si bien aidée que, contre leur intention, je suis retournée sans aucun destourbier. »

Aussitôt après son arrivée, Marguerite raconta à son frère l'accueil enthousiaste qu'elle a reçu de la part de gens de tout rang, de tout âge

1. « Elle lui sceut assez bien écrire après et lui en faire la guerre lorsqu'il passa en France. Je tiens ce conte de Madame la sénéchale, ma grand'mère, qui était pour lors avec elle sa dame d'honneur. » (Marg. de Valois.)

et de tout état qui se pressaient sur son passage. « Vous assurant, Monseigneur, que quand je cuide parler de vous à deux ou trois, sitôt que je nomme le roi, chacun s'approche pour m'écouter ; en sorte que je suis contrainte de leur dire de vos nouvelles, dont je ne ferme le propos qu'il ne soit accompagné des larmes de gens de tout état. » « Votre royaume, lui dit-elle ailleurs, n'est qu'un corps sans chef, vivant pour vous recouvrer, et mourant pour vous sentir loin. » Elle regrette ses grandes journées d'Espagne et ce travail qui lui paraissait plus doux que le repos de France où la fantaisie, dit-elle, la tourmente plus que la peine. Puis elle rend compte au roi, dans un gracieux tableau, de l'état où elle a trouvé sa jeune famille. « Monsieur le Dauphin, dit-elle, fait merveille d'étudier avec l'école cent mille autres matières ; il n'est plus question de colère, mais de toutes vertus. Monsieur d'Orléans est cloué sur son livre et dit qu'il veut être sage, mais Monsieur d'Angoulême en sait plus que les autres et fait des choses qui sont autant à estimer prophéties qu'enfances, dont, Monseigneur, vous seriez ébahi de les entendre. La petite Margot me ressemble, qui ne

veut être malade. Mais ici m'a-t-on assuré qu'elle a fort bonne grâce et devient plus belle que n'a été Mademoiselle d'Angoulême. »

L'heureuse influence de Marguerite se fit sentir, même après son départ ; la captivité de François Ier s'adoucit peu à peu. De rares entrevues lui furent permises avec sa femme Éléonore ; d'ordinaire cependant il ne communiquait avec elle que par lettres. La nouvelle de l'abdication de François Ier, qui se répandit dans toute l'Europe aussitôt l'arrivée de Marguerite en France, hâta la conclusion des négociations. Charles-Quint n'avait plus désormais aucun intérêt à le garder en Espagne ; de toutes parts lui arrivaient des témoignages de l'intérêt que l'on portait à l'illustre captif et des réclamations contre la rigueur du traitement qu'il lui faisait subir. Les gens de lettres, qui regardaient François Ier comme leur père et leur protecteur, déploraient ses malheurs et célébraient sa magnanimité en vers et en prose. Érasme eut la noble hardiesse d'écrire à Charles-Quint une lettre éloquente où il plaidait la cause du roi de France.

L'état des affaires, plus encore que les ré-

clamations qui l'obsédaient, détermina l'Empereur à traiter avec le roi. Il craignit que son abdication ne rendît désormais inutiles les avantages dont il était redevable à la victoire ; les conditions qu'il imposa furent moins intolérables. On sait ce que coûta la liberté de François Ier, sa rançon fut de 1,200,000 écus d'or et, jusqu'au payement entier de la somme, il dut laisser ses deux fils aînés comme otages. La négociation fut longue, difficile et souvent modifiée dans les termes.

Montmorency eut enfin l'honneur de la conclure. Il existe à la Bibliothèque nationale une lettre assez étrange, écrite à cette époque, au nom de Charles-Quint à la régente, relativement à la délivrance du roi [1]. L'Empereur, entre autres conditions, demande pour lui-même la main de Marguerite, en disant qu'on trouvera un autre parti pour le connétable de Bourbon. La réponse à ce curieux document n'existe pas ; bien qu'il soit difficile de mettre en doute son authenticité, je répéterai encore que je doute qu'il ait jamais été sérieusement question d'un

1. Mss. Béthune 8,496, fol. 13.

mariage entre la duchesse d'Alençon et l'empereur Charles-Quint, encore moins de son union avec le connétable de Bourbon. Ce qui peut être considéré comme plus sérieux, fut l'intention qu'eut un moment François Ier de cimenter son alliance avec le roi d'Angleterre en lui donnant la main de sa sœur. Dans la lutte qu'il soutint contre l'empereur Charles-Quint, François Ier cherchait un appui du côté de l'Angleterre ; rien de plus tendre que sa correspondance avec Henri VIII pendant le temps de sa captivité. Il lui écrit « que si son corps est prisonnier de l'Empereur, son cœur et tout ce qu'il a le sont du roi d'Angleterre. » Il n'est donc pas étonnant qu'il ait eu un instant l'idée de fortifier leur amitié en lui offrant en mariage la belle veuve du duc d'Alençon. De son côté, le cardinal Wolsey, qui avait résolu le divorce de Henri VIII, lui proposa, pour remplacer Catherine d'Aragon, la sœur du roi François Ier. « Il est, lui dit-il, en France, une femme au-dessus de toutes les femmes ; nulle n'est plus digne de votre alliance [1]. » Il fit re-

1. « Mulier præter cæteras digna matrimonio tuo... »

mettre à Henri VIII un portrait de Marguerite de Valois. La duchesse d'Alençon ne sut pas d'abord, à ce qu'il paraît, l'alliance qu'on lui destinait ; aussitôt qu'elle l'eut appris, elle la repoussa avec indignation. « Qu'on ne me parle pas, dit-elle, d'un mariage qui ne s'accomplirait qu'aux dépens du bonheur et de la vie de Catherine d'Aragon [1]. » Il est certain cependant que l'évêque de Tarbes, Gabriel de Grammont, fut envoyé à Londres ayant reçu la mission délicate d'exciter et d'aigrir le mécontentement déjà connu de Henri VIII contre Catherine d'Aragon, de l'exhorter au divorce et de lui offrir la main de la sœur du roi de France. Pour le bonheur de Marguerite et l'honneur de François Ier, la négociation échoua. Henri VIII divorça, en effet, mais ce fut pour épouser la jeune Anne de Boulen, naguère attachée au service de la duchesse d'Alençon.

En retournant auprès de sa mère, Marguerite

1. « Princeps illa mulier optima noluerit audire de nuptiis, quæ nuptiæ non possunt conjungi sine miserabili Catharinæ casu atque adeo interitu... »

Un réformateur anglais, Tyndale, dit à ce sujet : « La sœur du roi de France connaissait trop bien Jésus-Christ pour consentir à une telle indignité. »

avait trouvé la cour en proie aux plus vives dissensions intérieures. La comtesse de Chateaubriand, à la nouvelle de la prochaine délivrance du roi, avait repris la position souveraine dont elle jouissait avant le désastre de Pavie. Une animosité violente, une guerre ouverte étaient déclarées entre elle et la régente. Pendant le temps de la captivité du roi, la comtesse de Chateaubriand avait subi sans se plaindre les humiliations que lui infligeait journellement la duchesse d'Angoulême ; elle comptait sur la passion de François Ier pour assurer son triomphe à son retour. Ses partisans et la petite faction qui se groupait autour d'elle y comptaient avec elle. Mais elle ne savait pas encore ce dont était capable la haine ingénieuse et persévérante de la régente. Afin de supplanter la comtesse de Chateaubriand, elle appela auprès d'elle mademoiselle de Heilly, en qualité de fille d'honneur. Cette jeune fille, âgée de dix-huit ans, aussi distinguée par l'esprit que par la beauté, que Clément Marot appelait la plus belle des savantes et la plus savante des belles, fut destinée par la duchesse d'Angoulême à remplacer la comtesse de Chateaubriand dans

le cœur de François Ier, et à égayer la cour, attristée des malheurs publics, de toute la grâce et l'enjouement de sa vive jeunesse: Ce fut dans cette intention que la régente l'amena avec elle à Bayonne, pour la présenter à son fils récemment marié et lié par des devoirs sacrés. Ce seul trait révèle la corruption des mœurs du temps. Et pour en revenir à notre héroïne, cela rend plus étrange encore la pureté d'âme et de conduite qu'elle sut conserver au milieu de cette cour dissolue, et plus excusables peut-être les étourderies et la facilité de mœurs et de langage qui ont pu nuire à sa réputation.

La régente partit pour Bayonne, suivie de sa cour, afin de recevoir le roi et de livrer les otages entre les mains de l'Empereur. L'échange eut lieu sur un bateau fixé au milieu de la Bidassoa, et l'on employa, par ordre de l'Empereur, les précautions les plus rigoureuses. Les deux princes passèrent sur la rive espagnole, tandis que leur père, auquel on n'accorda pas même la permission de les embrasser, traversait le fleuve d'un autre côté. François Ier, dans l'enivrement de sa joie, en atteignant cette dé-

livrance tant désirée, dont il avait douté jusqu'au moment où il mit le pied en France, songea peu sans doute à cette privation. Il se jeta, à peine débarqué, sur un cheval arabe qu'on lui avait amené, et partit au galop pour Saint-Jean de Luz. Accueilli par les acclamations des populations qui accouraient sur son passage, il s'y reposa un moment, et puis se dirigea sur Bayonne, toujours à cheval et toujours au galop; c'était là que l'attendaient Louise de Savoie et la duchesse d'Alençon, suivies de toute la cour. Après les premières effusions de tendresse et de reconnaissance dues à sa mère et à sa sœur, chacun observa curieusement l'accueil qu'il ferait à la comtesse de Chateaubriand, accourue aussi à Bayonne pour le recevoir. Bientôt on crut s'apercevoir que le temps, l'absence, les longues douleurs avaient, sinon éteint, du moins graduellement affaibli cette passion qui préoccupa jadis si vivement son cœur. Mademoiselle d'Heilly, plus belle, plus jeune, plus adroite que sa rivale, parce qu'elle était moins passionnée, parvint sans peine à captiver le roi. Il oublia bientôt, auprès d'elle, les sages résolutions qu'il avait prises dans le

malheur, et elle acquit sur lui un empire qu devait être plus durable que celui de madame de Chateaubriand.

Dans le même temps, Éléonore, aussi vertueuse et aussi tendre que l'avait été Claude de France, accueillait les enfants de François Ier et leur servait de mère ; pendant cinq ans que dura leur exil, elle veilla avec une tendresse et une sollicitude qui ne se lassèrent point, à leur santé et à leur éducation, au sein d'un pays étranger pour eux. Ce fut l'heureuse fortune de François Ier que d'avoir eu sans cesse autour de lui des femmes intelligentes et dévouées, toujours prêtes à prévenir et à réparer les maux où le précipitait son capricieux et impétueux égoïsme. La comtesse de Chateaubriand resta encore quelque temps à la cour, espérant toujours, avec l'illusion indomptable de la passion, que François Ier lui reviendrait tôt ou tard, et ne pourrait rompre à tout jamais de si douces chaînes. Mademoiselle d'Heilly, devenue duchesse d'Étampes, exigea de son amant qu'il demandât à madame de Chateaubriand de lui rendre ses bijoux, moins précieux par leur valeur que par les devises où il avait jadis exprimé

l'ardeur de sa passion pour elle. François Ier eut l'insigne faiblesse de céder aux exigences de sa nouvelle maîtresse. La comtesse de Chateaubriand reçut le message du roi avec fermeté; elle lui renvoya aussitôt ses colliers, bagues et bracelets convertis en lingots d'or. « Portez cela au roi, dit-elle, et dites-lui que, puisqu'il lui a plu de révoquer ce qu'il m'avait donné si libéralement, je le lui rends et le lui renvoie en lingots. Quant aux devises, je les ai si bien empreintes dans la pensée et les y tiens si chères, que je n'ai pu souffrir que personne en eût du plaisir que moi-même. » Le roi fut touché de la noblesse de cette réponse. « Elle a montré en cela, dit-il, plus de courage et de générosité que je n'eusse pensé provenir d'une femme. » Madame de Chateaubriand survécut douze ans à sa disgrâce; elle se retira dans ses terres, où elle eut à souffrir des mauvais traitements de son mari, qui fut même accusé d'avoir avancé sa mort. Clément Marot, qu'elle avait protégé du temps de sa faveur, fit pour son tombeau cette épitaphe :

De grand'beauté, de grâce qui attire,
De bon savoir, d'intelligence prompte,

De biens, d'honneur, et mieux que ne raconte,
Dieu éternel richement l'étoffa.
O viateur, pour t'abréger le conte,
Cy-gist un rien là où tout triompha.

Il y avait à la cour de France un jeune roi sans royaume, que le désastre de Pavie avait livré aux mains de Charles-Quint, et qui s'était échappé de sa prison peu de temps avant le départ de François Ier pour l'Espagne. C'était Henri d'Albret, roi de Navarre, sinon de fait, au moins de droit et de nom, fils de Jean d'Albret et de Catherine de Foix, auxquels Ferdinand le Catholique, roi d'Aragon, avait enlevé, sous le règne de Louis XII, la moitié de leurs États [1]... « Don Juan, disait souvent Catherine à son mari, si nous fussions nés, vous Catherine et moi don Juan, nous n'eussions jamais perdu la Navarre. » Henri d'Albret avait hérité des qualités héroïques de sa mère; doué d'une agréable figure, d'une vive intelligence, d'un caractère romanesque et aventureux, il avait

1. Jean d'Albret avait eu de Catherine de Foix six enfants. L'aîné, Charles, périt en Italie, dans l'expédition de 1528. Henri était le second, né en 1503; des quatre filles, l'aînée fut mariée au comte d'Estrée ; Isabeau épousa M. de Rohan, fils du comte de Candale; les deux autres, Catherine et Marie, se firent religieuses.

passé sa première jeunesse à la cour de France et était bien connu de Marguerite. Une certaine conformité de goûts l'avait, dès l'enfance, tendrement uni à François Ier, et l'infortune, supportée en commun, venait encore de cimenter leur union ; son esprit distingué, son grand courage dont il venait encore de donner de récentes preuves à la bataille de Pavie, et en s'échappant, par une ruse audacieuse, de sa prison, captivèrent le cœur de la duchesse d'Alençon. Il est à croire que l'inclination qui naquit entre Marguerite et lui, fut réciproque [1] ; et ce dut être là, sans doute, ce qui détermina François Ier à conclure un mariage qui n'offrait à sa sœur de grands avantages d'aucun genre. Marguerite ne devait pas être plus heureuse en suivant le choix de son cœur qu'elle ne l'avait été plus jeune, en se soumettant aux volontés de

1. Suivant un auteur du temps, Olhagaray, la première entrevue d'Henri et de Marguerite eut lieu à l'enterrement de la reine Claude de France, où le jeune comte de Béarn fut frappé de la beauté de Marguerite, alors duchesse d'Alençon, en habits de deuil, conduisant la pompe funèbre, et devint dès cette heure passionnément épris d'elle. Cette anecdote n'est guère probable. Le roi de Navarre avait été élevé à la cour de France et devait connaître depuis longtemps Marguerite de Valois.

son oncle. Cette inclination, qui de sa part fut durable, et qu'attestent les innombrables preuves de dévouement qu'elle ne cessa de donner à son mari, ne paraît pas l'avoir été du côté d'Henri d'Albret. Peut-être la disproportion de leur âge en fut-elle la première cause ; Marguerite avait trente-cinq ans et Henri d'Albret vingt-quatre lorsque se conclut leur union. La reine de Navarre eut souvent à se plaindre de son mari ; leurs querelles intestines eurent même un fâcheux éclat, et nécessitèrent plus d'une fois l'intervention de François Ier [1]. Avec de rares qualités, Henri d'Albret était d'une humeur mélancolique, souvent brutal, et par un contraste qui se réunit fréquemment, à la fois infidèle et jaloux. Quatre ans après son mariage, Marguerite écrivait au connétable de Montmorency : « Puisque vous êtes avec le roi de Navarre, je n'ai point peur que tout n'aille bien, sinon que vous ne puissiez le garder d'aimer les dames espagnoles. » Ceci peut n'être qu'une

1. « Et de vrai, le roi Henri d'Albret traitait fort mal Marguerite de Valois, comme je tiens de bon lieu, et eût encore fait pis sans le roi de France, son frère, qui parla bien à luy, le rudoya et le menaça pour honorer sa sœur, vu le rang qu'elle tenait. » (*Dames illustres.*)

plaisanterie, mais elle ajoute : « Mon neveu, j'ai reçu les lettres que vous m'avez écrites, par lesquelles j'ai appris que vous êtes meilleur parent que le roi de Navarre n'est bon mari ; car vous seul m'avez fait savoir des nouvelles du roi et de lui, sans qu'il ait voulu donner le plaisir à une pauvre femme grosse de lui écrire un seul mot. Je remets à votre bon jugement s'il a fait le devoir qui appartient en cet endroit. » Dans une autre lettre, Marguerite paraît faire peu de cas de la moralité de son mari. « J'entends bien, dit-elle encore à M. de Montmorency, que si vous voulez croire le roi de Navarre, il vous fera faire tant de désordre qu'il vous gâtera. » Clément Marot fait souvent allusion, dans ses poésies, à la sombre et fantasque jalousie du roi de Navarre, et aux mauvais traitements qu'avait à subir sa royale maîtresse :

O fleur, que j'ai la première servie,
Ceux que tu mis hors de peine asservie
T'ont donné peine, hélas ! non desservie,
Bien je le sçay[1].

Marguerite s'est représentée elle-même dans

1. T. II, p. 317. Édit. 1731.

une de ses comédies, sous le nom de la Mal-Mariée. A ce moment, entre ce vaillant jeune homme et cette femme encore jeune et belle, rien ne pouvait faire présager un si triste avenir.

Le mariage se conclut à Saint-Germain-en-Laye, le 24 janvier 1527. Marguerite prit dans son contrat de mariage, comme sœur du roi, le titre de Marguerite de France. François Ier combla les nouveaux mariés de présents et de promesses. Il s'engagea à restituer à son beau-frère le royaume de Navarre et, au besoin, à employer la force des armes pour le lui faire rendre par l'Empereur ; de plus, il assigna en dot à Marguerite les duchés d'Alençon, du Perche, et généralement toutes les seigneuries qu'elle possédait du fait de son premier mari ou bien à titre d'apanages [1]. On sait que cette promesse, faite par François Ier à Marguerite et à son mari, fut complétement illusoire. Il ne paraît même pas qu'il ait eu un instant l'intention de la tenir. Marguerite, qui l'avait prise au sérieux et n'était pas femme à négliger un si grand

1. Le contrat, daté du 3 janvier, est déposé aux archives de la préfecture de Pau.

intérêt, revient sans cesse sur ce sujet dans ses lettres, et demande à cet effet les bons offices du grand maître, M. de Montmorency, avec une persévérance qui ne se lasse pas et n'aboutit à rien. On lit dans une pièce diplomatique intitulée : *Les offres secrètes faites à l'Empereur pour la délivrance des enfants de France :* « *Item.* Promet ledit Seigneur roi non assister ni favoriser le roi de Navarre, combien qu'il ait épousé sa très-aimée et unique sœur, à reconquérir son royaume. » On voit par là le cas que devait faire Henri d'Albret des promesses de François Ier. Il me semble que cette violation secrète et gratuite de la foi jurée à un beau-frère qui lui rendit de grands services, et à une sœur qui avait tant de titres à sa reconnaissance, est bien moins excusable que la violation du traité de Madrid.

Le mariage d'Henri d'Albret et de la duchesse d'Alençon fut célébré par tous les poëtes du temps. Ils étaient pour la plupart protégés ou favoris de Marguerite, admirateurs de ses grâces et de ses talents[1]. On lit dans le *Deliciæ Poeta-*

1. « Elle avait, dit de Thou, un naturel des plus heureux et un génie des plus grands. Les gens de lettres, qu'elle

rum Gallorum, une élégie latine de Jean Dorat, sur le mariage d'Henri d'Albret et de Marguerite de Navarre. Ce Jean Dorat fut, dit-on, l'ancêtre de Claude Dorat, poëte du dix-huitième siècle. L'art de faire agréablement de petits vers se serait ainsi retrouvé dans la même famille, à la distance de deux siècles. L'élégie de Jean Dorat, sous la forme d'une fable mythologique, n'est qu'un jeu de mots sur le nom de Marguerite, en latin *Margarita*, la perle. On devine les ingénieuses allusions que ce thème, une fois donné, peut lui inspirer. La perle (*Margaris*) naquit un jour de la coquille d'où sortit Vénus. Ce fut une goutte de la rosée divine qui étincelait dans la blonde chevelure de la déesse, etc. On lit dans le même recueil ce distique de Joachim du Bellay :

Qualia, virtuti virtus si nuberet ipsa
Carmina Pieriis voce sonanda forent
Talia Margaridi, virtus nam Margaris ipsa est,
Carmina Pieriis sunt modulanda sonis[1].

traitait avec bonté et qu'elle aimait, la comblèrent d'éloges mérités. Ils firent des inscriptions et frappèrent des médailles où ils l'appelaient la dixième Muse et la quatrième Grâce. »

1. L'élégie de J. Dorat se lit p. 812, celle de du Bellay, p. 432.

Le 7 janvier 1528, après un an de mariage, la reine de Navarre accoucha d'une fille, qui fut cette illustre Jeanne d'Albret, mère d'Henri IV, et l'héroïne de la Réforme française. Ainsi se succédaient sans interruption trois générations de femmes également distinguées, quoique fort peu semblables et célèbres à des titres divers. Il semble même que Jeanne d'Albret ait cherché à dessein les contrastes avec sa mère. Elle affecta autant de hauteur, d'austérité et de précision dans les convictions que la reine de Navarre avait eu de douceur, d'humilité, de laisser-aller et d'inconséquence, apparente du moins, dans les opinions et la conduite. Mais, ainsi qu'il arrive souvent, les ressemblances apparurent sous les contrastes. Jeanne d'Albret hérita de sa mère cette énergie et ce dévouement que rien n'arrête au service de ses affections, ce goût des esprits distingués et des études libérales, qui se fit jour jusque dans le cercle étroit où l'enfermait sa conscience, et, en dépit d'une éducation plus sévère qu'éclairée, elle transmit à son fils Henri IV quelque chose de la clémence, de l'enjouement, de l'âme généreuse, du bon sens et de la grâce de son aïeule Marguerite de Navarre.

C'est un intéressant spectacle que celui de la lutte de Marguerite contre son frère, à son retour d'Espagne, en ce qui concerne la conduite à tenir vis-à-vis des réformés. Tantôt c'est l'influence de la reine de Navarre qui l'emporte, et François Ier promet de prendre des luthériens « le plus qu'il pourra et le plus avant qu'il pourra. » Il va même jusqu'à leur accorder ce qu'on appelle la messe à sept points, c'est-à-dire la suppression de sept abus dans le culte de l'Église romaine. Tantôt c'est le prince catholique et politique qui prend le dessus; Marguerite fléchit devant les emportements de son frère; elle se renferme dans la docilité et le silence, tout en s'efforçant, dit Th. de Bèze, d'enfoncer à petits coups en son cœur quelque pitié des luthériens. François Ier, qui les avait protégés ou du moins tolérés pendant quelque temps, sentit à son retour la nécessité d'arrêter le cours de ce fleuve d'abord étroit quoique impétueux, qui commençait à déborder ses rives. Il faut le dire, l'inquiétude de François Ier n'était pas tout à fait sans fondements; sur tous les points de la France, livrée à l'anarchie pendant son absence, les prédicateurs de la Réforme avaient mis le feu; les sta-

tues et les images renversées, les églises dévastées par la hache et la torche, étaient là pour attester la fureur iconoclaste des luthériens. L'exemple du Danemark et de l'Allemagne livrée aux anabaptistes n'était pas fait pour le rassurer. Il se rendit aux réclamations de l'Église et de la Sorbonne. Le chancelier Duprat et Louise de Savoie qui, à l'opposé de sa fille, s'était déclarée dès l'origine l'ennemie des réformés, poussaient François Ier dans la voie des persécutions. Marguerite, dans une situation tous les jours plus difficile, voyait croître d'un côté la hardiesse des amis de la Réformation, et de l'autre la haine de leurs adversaires. Comme tous les esprits modérés, elle se sentait opprimée des deux côtés. Elle était à peu près dans la situation où se serait trouvé en 89 un ami de la liberté, entre les fureurs du parti de l'émigration et les folies du parti démocratique. C'était cependant toujours sur elle que les réformés comptaient pour les tirer d'affaire à l'heure du danger. « Maigret est pris, écrivait de Lyon Michel d'Arande; mais, Dieu soit loué! Madame d'Alençon est là qui ne nous fera pas défaut. » Marguerite, ballottée entre le désir d'être utile à ses amis et

son impuissance à les sauver, leur faisait dire vainement de ne plus se jeter sur de nouveaux écueils, attendu qu'elle n'écrirait plus au roi en leur faveur; ils crurent, avec raison, que cette résolution n'était pas irrévocable. « Dieu vous donne grâce, madame, lui répondirent-ils, de dire et d'écrire seulement ce qui est nécessaire aux pauvres âmes. » Enfin elle eut la douleur de ne pouvoir arracher à la mort un de ses protégés, Louis de Berquin, qu'elle avait déjà fait sortir deux fois de prison, en 1523 et 1526. Dans son active et tendre générosité, elle ne cesse de le recommander avec les plus vives instances. « N'oubliez pas le pauvre Berquin, écrit-elle à M. de Montmorency, que j'estime autant que si c'était moi-même, et par cela pouvez-vous dire que vous m'avez tirée de prison puisque j'estime le plaisir fait à moi[1]. »

1. Marguerite écrivait au roi à ce sujet : « Monseigneur, le pauvre Berquin, qui par votre bonté tient que Dieu lui a sauvé la vie par deux fois, s'en va devers vous, n'ayant plus personne à qui il puisse avoir adresse pour vous donner à connaître son innocence; je ne crains de vous supplier qu'il vous plaise en avoir pitié. Et s'il vous plaît prendre son affaire à cœur, j'espère que la vérité qu'il fera apparaître rendra les forgeurs d'hérésie plus maldisants et désobéissants à vous que zélateurs de la foi. » Dans une autre lettre, elle

Louis de Berquin était un gentilhomme que ses connaissances profondes et variées avaient fait appeler le plus savant des nobles. Il s'était de bonne heure rapproché de Marguerite, de Lefèvre d'Étaples et de Briçonnet, mais il les eut bientôt

revient encore à la charge. « Vous faisant, monseigneur, pour la fin une très humble requête; c'est qu'il vous plaise avoir pitié du pauvre Berquin, lequel je connais ne souffrir que pour aimer la parole de Dieu et obéir à la vôtre. Parquoi ceux qui, en votre tribulation, ont fait le contraire, l'ont pris en haine, en sorte que leur malice par hypocrisie a trouvé avocat devant vous pour vous faire oublier sa droite foi en Dieu et amour à vous; de sorte que, s'il ne vous plaît entendre, par lui-même, comme il en va, il est au désespoir. »

Marguerite fut plus heureuse à l'égard d'un autre protégé qu'elle recommanda à Anne de Montmorency, dans la lettre suivante : « Le bonhomme Fabry m'a écrit qu'il s'est trouvé un peu mal à Blois; et pour changer d'air irait volontiers voir un ami sien pour un temps, si le plaisir du roi était lui vouloir donner congé. Il a mis en ordre sa librairie, cotté les livres et mis tout en inventaire, lequel il baillera à qui il plaira au roi. » Voici l'explication de ce billet à termes ambigus. Le bonhomme Fabry n'est autre que Lefèvre d'Étaples, dont nous avons déjà parlé; il professait la philosophie au collége Lemoine, à Paris. Bien que fort modéré d'opinions et de caractère, des dissertations philosophiques et la traduction du Nouveau Testament qu'il publia lui attirèrent quelques tracasseries; on avait voulu profiter de l'absence du roi, son protecteur, pour le perdre. Marguerite obtint de son frère d'écrire au parlement et de sauver le suspect. Lefèvre sollicite son congé, comme on le voit, par l'entremise de sa protectrice. La visite « à un sien ami » n'est qu'un prétexte; il se retira à Nérac, où il acheva paisiblement sa vie à l'âge de quatre-vingt-onze ans.

dépassés; avec l'impétuosité de la jeunesse, il eut voulu communiquer à la France entière les convictions de son âme. Dénoncé une première fois au parlement en 1523, il refusa de se soumettre à l'abjuration qu'on voulait exiger de lui. Sa double qualité de gentilhomme et d'homme de lettres le sauvèrent une première fois. Retiré à Amiens, il se remit à prêcher, à imprimer, à dogmatiser. De nouveau censuré par la faculté de théologie et le parlement, la duchesse d'Alençon vint encore à son secours. On dit que ce fut pour lui, lors de son second emprisonnement, qu'elle composa cette touchante complainte pour un prisonnier, qui se lit dans le recueil de ses œuvres. Berquin, s'adressant à Jésus-Christ, s'écrie :

O sûreté, secours, accès, refuge,
De l'affligé, de l'orphelin, le juge!
Les huys de fer, pont-levis et barrières
Où suis serré, me tiennent bien arrière
De mes prochains, frères, sœurs et amis.
Mais, toutefois quelque part que sois mis,
On ne saurait tellement fermer l'huys
Que tu ne sois tout soudain où je suis[1].

1. *Marguerite de la marguerite des princesses*, t. I, p. 45.

Érasme, qui était l'ami de Berquin, l'exhortait en vain à la prudence. Il venait d'avoir lui-même un démêlé avec la Sorbonne et Noël Beda devant la faculté de théologie de Paris. Le célèbre imprimeur Collin avait imprimé en petit format ses dialogues, qui venaient de paraître peu de temps auparavant, à Bâle, et osa les tirer à 24,000 exemplaires. Sous le voile léger d'une comédie, où l'auteur mettait dans la bouche de ses personnages des opinions qui n'étaient pas censées les siennes, Érasme, plus coupable encore que son ami Berquin, blessait les moines et le clergé de ses élégants sarcasmes. Il n'y avait point alors de plus grand nom dans la littérature; sa gloire remplissait l'Europe, et les papes comme les princes, Léon X comme François Ier, recherchaient son amitié et briguaient son suffrage. Par la modération de son caractère, la finesse et l'élévation de son esprit, il s'était fait le juge du camp entre tous les partis, et établi, en quelque sorte, l'arbitre entre la Réforme et l'Église. Il provoquait par son sang-froid les colères de la Sorbonne et la fougue irascible de Luther; il était du nombre de ces esprits d'élite qui se piquent de connaître le fin des choses, de

s'élever par une philosophie supérieure au-dessus des passions des hommes du jour, et qui restent spectateurs tranquilles et un peu dédaigneux des temps de révolution. Érasme sortit vainqueur du procès que lui intenta la faculté de théologie, et François Ier, qui regardait l'homme de lettres comme attaqué dans sa personne, prit sa défense contre la Sorbonne. Mais, à partir de ce moment, Érasme sentit que l'heure des persécutions était venue et jugea prudent de se retirer du champ clos. « Le temps est venu, lui écrivait Berquin à l'occasion de son procès, d'abaisser tous les scolastiques. » — « Le temps est venu au contraire, lui répondit Érasme, de ménager tout le monde; ne vous fiez pas à la protection du roi; ne vous commettez pas avec la faculté de théologie. » Ces remontrances réussirent peu auprès de Berquin.

« Savez-vous ce que j'ai gagné, écrivait Érasme, j'ai augmenté son courage. Il se fit reprendre et juger par douze commissaires tirés du sein du parlement et fut condamné à voir brûler ses livres en place de Grève, à avoir la langue percée d'un fer chaud, et à être enfermé pour le reste de ses jours. » Peut-être s'en se-

rait-on tenu là, et les sollicitations de Marguerite lui eussent-elles sauvé la vie, s'il eût consenti à exécuter l'arrêt dans la partie qui dépendait de lui, c'est-à-dire dans l'abjuration. Budée, qui était un de ses juges, fit les derniers efforts pour l'engager à se soumettre. Berquin, toujours inflexible, en appela de nouveau au roi ; mais cette fois ce fut inutile. François Ier, fatigué de ses requêtes, avait résolu de laisser la justice suivre son cours. Un nouvel arrêt du parlement le condamna au feu comme hérétique opiniâtre. L'arrêt fut exécuté le 22 avril 1526. Après avoir été mis au pilori et marqué au front d'un fer rouge, Berquin fut mené sur le parvis Notre-Dame, où on lui fit faire amende honorable, la corde au cou, la torche au poing, et de là conduit en place de Grève où il fut brûlé vif en présence de vingt mille spectateurs. Ce fut le premier bûcher qui s'éleva sous le règne de François Ier pour cause d'hérésie ; et jamais plus noble victime ne scella de son sang une plus noble cause. « Vous eussiez dit, écrivait Érasme, pendant qu'on le menait au supplice, qu'il était dans sa bibliothèque à poursuivre ses études, ou dans un temple à méditer sur

les choses saintes.» Th. de Bèze dit quelque part « que si Berquin avait trouvé dans François Ier un Frédéric duc de Saxe il aurait pu être le Luther de la France. » Que l'on veuille bien se représenter un instant ces auto-da-fé où le roi de France et toute sa cour se faisaient un jeu d'assister, et peut-être sera-t-on moins sévère pour notre société moderne, moins sévère surtout pour la philosophie qui lui a assuré à tout jamais cette immortelle conquête, la liberté de conscience !

Marguerite elle-même allait avoir bientôt affaire directement avec la Sorbonne. Elle venait de publier dans sa ville d'Alençon un poëme mystique intitulé *le Miroir de l'âme pécheresse.* Ce poëme est peut-être la plus faible des compositions poétiques de la reine de Navarre. Le sentiment est élevé et souvent touchant, mais le tour de la pensée est subtil, recherché et entaché de la fausse exaltation propre aux tendances mystiques ; l'expression est souvent vague et obscure. Marguerite elle-même semble avoir eu conscience de l'imperfection de son œuvre et s'en excuse dès les premiers vers [1].

1. *Miroir de l'âme pécheresse : Marguerites de la marguerite des princesses*, avec cette épigraphe : *Cor mundum crea*

Si vous lisez cette œuvre tout entière,
Arrêtez-vous, sans plus, à la matière,
En excusant le rhythme et le langage,
Voyant que c'est d'une femme l'ouvrage,
Qui n'a en soi science ni savoir
Fors un désir que chacun puisse voir
Que fait le don de Dieu le Créateur,
Quand il lui plaît justifier un cœur.

On conçoit que ce poëme dut avoir un grand succès parmi les réformés ; il se ressent, comme toutes les œuvres de Marguerite, de l'esprit qui soufflait alors sur la France. Il n'y est en aucun endroit fait allusion à la Vierge, aux saints et au purgatoire [1]. En revanche, Marguerite y fait la profession de foi la plus entière au salut gratuit, à la corruption originelle et irrémédiable de la nature humaine, à la justification par la foi. C'était là, comme on sait, la pierre

in me. Le prologue débute par ces mots : « Marguerite de France, sœur unique du roi, par la grâce de Dieu, reine de Navarre, au lecteur. »

1. « La reine de Navarre mit en lumière un traité en rimes françaises, intitulé : *Le Miroir de l'âme pécheresse*, où il y avait plusieurs traits non accoutumés en l'Église romaine, n'y étant fait mention aucune ni des saints, ni des mérites, ni d'autre purgatoire que le sang de Jésus-Christ, et même la prière ordinairement appelée le *Salve regina* y était appliquée en français à la personne de Jésus-Christ. » (Théod. de Bèze, *Histoire ecclés.*, p. 14.)

de touche de la Réforme. Le nom de l'auteur et le choix du sujet donnèrent une grande vogue à cet ouvrage, qui fut reçu avec enthousiasme par les protestants. La Sorbonne indignée n'osa pourtant s'attaquer directement à la sœur du roi. Noël Beda, syndic de la faculté de théologie, condamna le livre et en interdit la lecture sans désigner l'auteur. Marguerite se plaignit à son frère. François Ier, offensé de ce qu'on avait osé s'attaquer à sa sœur sans l'en avoir prévenu, manda devant lui Nicolas Cop, recteur de l'université, et lui ordonna d'assembler les quatre facultés, afin de savoir quels étaient les auteurs inconnus de cette condamnation. L'évêque de Senlis prit, devant l'université, la défense du *Miroir de l'âme pécheresse* et s'offrit à prouver que ce poëme ne contenait aucune proposition hérétique. Le décret fut révoqué et Noël Beda expia la témérité qu'il avait eue de s'attaquer à la sœur du roi par un emprisonnement au mont Saint-Michel, où il mourut quelques années après, en 1537.

Mais ce procès avait mis en mouvement tous les esprits et soulevé contre cette douce reine de Navarre la plus implacable des passions,

l'esprit de parti, et l'esprit de parti au service de la religion. Désormais son nom, jusque-là aimé et respecté, fut en butte à l'insulte et à l'outrage. Un gardien des cordeliers l'attaqua publiquement avec une audace furieuse et la désigna à la haine des dévots. Un moine fanatique proposa, dans une conférence sur les mesures à prendre pour extirper l'hérésie, de mettre la reine de Navarre dans un sac et de la jeter au fond de la Seine. Enfin des écoliers du collége de Navarre, excités par leur régent et leurs professeurs, représentèrent une farce allégorique où Marguerite était figurée sous les traits d'une furie d'enfer. Une femme quittait sa quenouille et son fuseau pour un Évangile qu'une furie lui présentait. L'esprit de controverse la saisissait aussitôt et elle devenait furieuse à son tour. Cette farce fit beaucoup de bruit, et les auteurs n'avaient pas prétendu qu'elle fût secrète. Le roi, indigné de cette insolence, voulut faire saisir les coupables ; il envoya le prévôt de Paris au collége de Navarre. Le principal du collége, suivi de ses élèves, reçut les archers à coups de pierres. Toute cette comédie aurait pu très-mal finir pour les auteurs si Marguerite ne

se fût jetée aux pieds de son frère et n'eût imploré son indulgence. Tout se borna à quelques jours de prison pour les prêcheurs trop fougueux et les écoliers du collége de Navarre. Il ne paraît pas dans ses lettres que Marguerite ait été fort émue de toutes ces attaques ; elle parle une seule fois d'un jacobin qui a débité contre elle « quelques sottises. » Tout cela ne ralentit pas son zèle pour la religion réformée et son intérêt pour les savants et les hommes de lettres. A cette époque même elle fit nommer Amyot à la place de professeur de grec au collége de Bourges ; elle décida son frère à augmenter le nombre des chaires de langues anciennes au Collége de France, qu'il venait récemment de fonder, et le dirigea dans le choix des hommes les plus habiles à remplir ces nouvelles fonctions.

Le roi de Navarre, fatigué de la cour, mécontent peut-être de François Ier si lent à remplir ses promesses, prit le parti de se retirer dans son comté de Béarn et de s'y établir définitivement. Marguerite l'y suivit, bien qu'elle ne pût sans douleur séparer sa vie de celle de son frère, et que l'air vif des montagnes fût nuisible à sa santé. La jeunesse s'enfuyait à tire-d'aile, et de

récents chagrins qui étaient venus assombrir sa vie avaient sans doute contribué à la détacher du monde qu'elle allait quitter. Elle avait donné le jour, le 15 juillet 1530, à un fils qui reçut le nom de Jean et ne vécut que deux mois. Sainte-Marthe vante à cette occasion la pieuse résignation de sa mère. Elle était dans son duché d'Alençon lorsqu'elle apprit la nouvelle de la mort de son enfant. Elle ordonna aussitôt qu'on chantât un *Te Deum* dans toutes les églises de la ville, et fit afficher en différents endroits ces paroles du livre de Job : « Le Seigneur l'avait donné, le Seigneur l'a ôté. » Peu de temps après, Louise de Savoie suivit son petit-fils dans le tombeau. Elle mourut d'une maladie contagieuse qui régnait aux environs de Fontainebleau. Dès le mois d'octobre 1527, Marguerite se montre vivement inquiète de la santé de sa mère : « Mon neveu, écrit-elle à M. de Montmorency, Madame est malade et m'a laissée ici avec son perroquet et ses folles que j'aime parce que cela lui donne du plaisir [1]. » Louise de Savoie, dont la santé

1. « Il paraît qu'à l'instar des rois et des princes, les reines de ce temps, nous dit Brantôme, avaient des folles attachées à leur personne. »

était ébranlée et épuisée de bonne heure par la fatigue des affaires, se montrait depuis quelques années triste et préoccupée de sa fin. Elle craignait beaucoup la mort et s'occupait sans cesse de médecine et de recettes nouvelles contre les maux de toute espèce. « Et s'il vous plaît savoir son passe-temps, écrivait Marguerite au roi, c'est, après qu'elle a donné audience, au lieu de faire ses ouvrages accoutumés, elle envoie quérir ceux qui ont quelque mal, et de sa main les habille et les panse pour expérimenter un onguent qu'elle a qui est fort singulier. » Marguerite termine en suppliant le roi de lui permettre de changer d'air et de conduire sa mère dans un autre pays. Peu de jours après, Louise de Savoie et sa fille quittaient Fontainebleau. Elle fut obligée de s'arrêter à Graye, dans un petit village du Gâtinais, où elle succomba le 22 septembre, à l'âge de cinquante-quatre ans. « Jusqu'au dernier moment, dit Ferron, bien qu'agitée d'une grosse fièvre, elle ne cessait d'avoir l'œil aux affaires d'importance. Mais enfin, Marguerite de Valois, sa fille, l'ayant admonesté de mettre son espérance ailleurs, elle détourna son esprit de toute

autre pensée pour l'appliquer à se rendre Dieu propice. » Nul n'avait eu sur l'esprit de François Ier une plus grande influence que sa mère. Elle continua d'exercer pendant longtemps sur lui une sorte de tutelle morale. Avec de rares talents d'administration et de gouvernement, Louïse de Savoie avait l'ambition et les passions qui accompagnent d'ordinaire chez les femmes une capacité supérieure. Elle ne cessa jusqu'à sa mort de s'occuper activement des affaires ; et récemment encore elle venait de signer avec Marguerite d'Autriche, tante de Charles-Quint, ce traité de Cambrai, relatif à la délivrance des enfants de France, qu'on a surnommé la paix des dames. On a vu le dévouement, la vive tendresse de Marguerite pour sa mère. Elle ne paraît cependant pas avoir subi son influence au même degré que François Ier. En plusieurs occasions, et en particulier en ce qui concerne les querelles religieuses, elle fut d'un parti tout contraire au sien, et sut mieux que son frère préserver son indépendance vis-à-vis de ce caractère altier et dominateur.

Ce fut peu de temps après la mort de Louise de Savoie que François Ier, sans égard pour la

douleur récente et la tendresse maternelle de sa sœur, accomplit un des actes de tyrannie les plus bizarres qui aient signalé son règne. Il fit enlever au roi et à la reine de Navarre leur fille unique, Jeanne d'Albret, pour la faire élever loin d'eux, au Plessis-les-Tours. Il est difficile de s'expliquer le motif de sa conduite. Selon Olhagaray, François Ier craignit que le roi de Navarre ne donnât un jour sa fille en mariage à Philippe, fils de Charles-Quint, et ne réunît à jamais, par cette alliance, la Navarre à la couronne d'Espagne. Mais le jeune âge de la princesse, le dévouement absolu d'Henri d'Albret aux intérêts de François Ier et le peu de zèle qu'il mit à leur faire rendre la Navarre par Charles-Quint, rendent cette explication bien peu probable. Quoi qu'il en soit, il ne paraît pas que cet acte de violence ait en rien refroidi l'affection de Marguerite pour son frère, si on en juge par la première lettre qu'elle lui écrit aussitôt après son arrivée en Béarn (septembre 1531). Il s'agissait d'un mot dont elle se justifie en l'expliquant. Marguerite aurait, à ce qu'il paraît, par un étrange pressentiment, dit qu'elle était destinée à rester la dernière de cette tri-

nité, dont un des membres avait déjà disparu. Le roi lui avait fait querelle de cette parole, et Marguerite aussitôt lui répond :

« Monseigneur, vous savez bien qu'il n'est pas en ma puissance de vous pouvoir rien non-seulement celer mais dissimuler; car toute ma vie j'ai parlé à vous privément comme à mon frère, recevant votre commandement et conseil comme de mon père, mari et celui de qui je tiens tout en ce monde, pour le service duquel j'ai estimé liberté le sacrifice de ma volonté. Mais, Monseigneur, si j'étais si indigne que mon intention fût de vous ignorée, cela ne se peut endurer sans importable peine, de laquelle je vous supplie très humblement ne me laisser plus soutenir le purgatoire, et croire que si j'ai autrefois dit que je devais demeurer la dernière, c'était pensant avoir la perfection de tous les malheurs et ennuis que Dieu peut envoyer à sa créature; je suis sûre, Monseigneur, que vous le sentez ainsi comme moi, mais la parole que vous me dites au partir que peut-être Dieu voulait ma vie passer celle de vous et de Madame, m'a été si poignante dans le cœur que sans vous avoir écrit cette lettre, espérant votre réponse dont j'ai besoin, je suis sûre que ma vie n'eût soutenu longuement cette peine. »

Henri et Marguerite s'établirent à Pau. Tandis que son mari s'occupait à fortifier les villes frontières de l'Espagne, Marguerite embellissait ce château de Pau, qui s'élève encore aujour-

d'hui avec tant de grâce et de majesté au-dessus de la riante vallée de Tarbes que dominent les glaciers des Pyrénées. Elle l'entourait, dit Odolant Desnos [1], de terrasses et de jardins magnifiques. En peu d'années le vieux château gothique se métamorphosa en palais de la Renaissance. Marguerite fit venir des artistes italiens pour l'aider à construire l'aile du côté du midi, faisant face au parc et à la vallée du Gave. On admire encore aujourd'hui la cour intérieure et tout le dehors de l'édifice décorés dans le goût fantasque, et cependant exquis, des premiers temps de la Renaissance ; en particulier, la voûte du grand escalier, chef-d'œuvre d'art et de délicatesse, où les chiffres entrecroisés d'Henri et de Marguerite se voient partout entre les arabesques. Quand on songe que le Louvre, les Tuileries, le Luxembourg ne furent commencés que bien des années après, on conçoit que l'élégante architecture du château de Pau dut paraître une merveille aux incultes habitants du Béarn; aussi firent-ils à cette époque ce distique :

1. *Histoire des comtés de Foix et de Béarn.*

Qui n'a vu lou castel de Pau,
Jamais n'a vu arez de beau.

A partir de ce moment tous les soins d'Henri et de Marguerite furent consacrés à l'amélioration des États qui leur étaient confiés. Le pays était inculte et stérile par la négligence et l'ignorance des habitants. Il changea bientôt de face, grâce à leurs soins, dit Hilarion de Coste. Ils appelèrent de tous côtés des laboureurs du Berry, de la Saintonge et de la Sologne, qui « accommodèrent, amendèrent et fertilisèrent les terres après s'être bien logés ; ils donnèrent ordre à la police et aux lois, ils établirent pour leurs différents sujets une chambre en dernier ressort et firent réformer les coutumes et les lois du pays qui étaient grandement dépravées [1]. » Marguerite avait pris, dit Sainte-Marthe, le titre et l'office de ministre des pauvres, estimant que

1. Hil. de Coste, *Éloge des Dames illustres*. Le roi de Navarre, afin de rétablir l'ordre et la sécurité dans ses États, faisait exécuter les lois avec une inflexible rigueur, sans distinction de rang et de personne. On raconte qu'un jour de vendredi saint, l'évêque de Lescars, Jacques de Foix, lui demanda la grâce d'un gentilhomme condamné à mort, en mémoire de Jésus crucifié. « Mon cousin, répondit le roi, Dieu a commandé la justice et le châtiment des méchants. Je veux donc honorer ce jour en punissant un coupable. »

les richesses des rois et des souverains de la terre ne leur étaient confiées qu'à l'effet de secourir les malheureux [1]. Ces richesses n'étaient pas grandes ; toute leur vie Henri et Marguerite furent dans la gêne, et se virent souvent obligés d'implorer le secours de François 1er. Et cependant ce fut, on le voit, une vraie création que ce petit comté de Béarn, tombé entre leurs mains, pauvre, inculte, ignorant, élevé peu à peu par eux à la richesse, à la civilisation et aux lumières.

Que faisait la reine de Navarre durant ces longues journées du château de Pau, loin de la cour, loin de son frère et des plaisirs de son jeune âge ? Son secrétaire, Antoine le Maçon, nous la représente, après avoir vaqué aux affaires de son petit État, employant ses loisirs soit à l'étude, soit à de longs ouvrages de tapis

1. « Nul, disait-elle, ne doit s'en aller triste et marri de la personne d'un prince. »

« Or avait-elle si ardente charité avec les pauvres et indigents qu'elle voulait que leurs profits et leurs commodités fussent poursuivis à son propre dommage ; car elle disait les rois et princes n'être les maîtres et seigneurs des pauvres, ains seulement leurs ministres. »

Elle fondait à la fois un hospice à Pau et à Paris, celui des orphelins appelés, à cause de leur uniforme, les enfants rouges.

serie, tout en devisant d'art, de littérature et de religion avec les savants, les poëtes ou les ministres réformés qu'elle admettait dans son intimité. Ou bien encore, Sainte-Marthe nous raconte qu'à la façon de César elle dictait à la fois, tout en travaillant à l'aiguille, d'une part ses lettres d'affaires à son secrétaire Jehan Frotté, et de l'autre ses productions en vers et en prose; ce qui prouve à la fois ses facultés naturelles et le peu d'importance qu'elle attachait à ses compositions. Il faut ajouter qu'il n'est pas une de ses œuvres poétiques qui ne se ressente de cette négligence et n'ait pu facilement avoir été écrite ainsi. Marguerite n'était pas plus tôt établie à Pau que, par un naturel attrait, tout ce qu'il y avait en France et même en Europe d'esprits distingués, amis des lettres et des arts, d'âmes courageuses et opprimées, dévouées à la cause de la Réformation et des lumières, tourna les yeux de ce côté et y chercha un asile. La reine de Navarre eut bientôt à Pau une petite cour qui rivalisa, sinon par le faste et la splendeur, du moins par la culture élégante de l'esprit, avec celle de François I^er^, où régnait la duchesse d'Étampes. Toute une brillante élite d'artistes

et de littérateurs, savants, poëtes, peintres et musiciens, vint s'établir à Pau près de Marguerite qui les protégeait et les nourrissait d'une main royale. Là se voyait le poëte Bonaventure Desperriers, qui compta parmi ses valets de chambre aux gages de cent dix livres tournois par année; l'élégant traducteur Claude Gruget, Pierre le Maçon, qui fit connaître à la France le *Décaméron* de Boccace; le second des Clouet, surnommé Jeannet, admirable peintre de portraits; Paul Paradis dit le Canosse, qui donna autrefois des leçons à Marguerite, et lisait encore avec elle tous les jours avant l'heure du souper quelques pages d'éloquence grecque ou latine; Mellin de Saint-Gelais, Guillaume Postel, Hugues Salel, traducteurs d'Homère, etc. Clément Marot faisait aussi à Pau de rares apparitions dans l'intervalle que lui laissaient ses emprisonnements au Châtelet et ses querelles avec la Sorbonne. Il n'y resta pas longtemps, toutefois; il paraît que son ancienne intimité avec la duchesse d'Alençon éveilla les soupçons et la jalousie du roi de Navarre. Clément Marot fut obligé de se retirer en Italie, à la cour de Renée de Ferrare, qui, à l'instar de Marguerite,

protégeait la Réforme et les beaux-arts, et y mourut peu de temps après. Tous ces artistes réunis avaient fait, dit Odolant Desnos, de la cour de Pau « un vrai Parnasse.» Ces murs, maintenant silencieux, retentissaient alors de musique, de chansons, de comédies, d'ingénieux et délicats entretiens; chacun rimait, chantait, parlait et contait tour à tour. Bonaventure Desperriers excellait à jouer du luth en s'accompagnant de la voix. Il chantait ses propres vers et les improvisait souvent. Ces fêtes rappelaient les antiques veillées des troubadours et des ménestrels [1]. Un autre genre de divertissement s'était introduit à la cour de France depuis l'apparition des contes de Boccace qui obtenaient alors un succès de vogue. C'était le récit de nouvelles, tour à tour tragiques ou gaies, romanesques ou licencieuses, qui abrégeaient la longueur des soirées. Bonaventure Desperriers, Claude Gruget, Pierre le Maçon, Clément Ma-

1. Marguerite aimait vivement la musique; elle avait composé dans sa jeunesse des chansons dont elle faisait elle-même les vers et la musique, et qui sont réunies dans un manuscrit de la Bibliothèque impériale (N° 7,616). Un de ses plus grands plaisirs, en parcourant à cheval les vallées du Béarn, était de réunir autour d'elle les montagnards qui chantaient les airs du pays, qu'elle notait sous leur dictée.

rot, Marguerite elle-même, concouraient à cet amusement, et ce fut là sans doute que naquit la première idée de l'*Heptaméron*. Elle avait fait venir une troupe de comédiens italiens qui représentait devant elle des drames de sa composition, la plupart tirés de l'Écriture sainte, et arrangés en scènes et en tableaux. « Nous ne faisons ici que momeries et farces, » écrit-elle à son frère, faisant sans doute allusion à ce divertissement semi-religieux et semi-profane. Brantôme nous dit qu'elle composait des comédies et moralités qu'on appelait en ce temps-là des pastorales, qu'elle faisait jouer et représenter par les filles de sa cour. On lit aussi dans Hilarion de Coste : « Elle composa une traduction tragi-comique de presque-tout le Nouveau Testament, que l'on jouait en la salle du château de Pau, devant le roi, son mari; ayant fait venir à cet effet les meilleurs comédiens qui fussent en Italie. Et comme les bouffons ne sont nés que pour donner plaisir et faire passer le temps, ils entremêlaient toujours pour faire rire la compagnie plusieurs rondeaux et virelais contre les ecclésiastiques, particulièrement contre les moines et religieux.» On sent que cette pointe railleuse

contre le clergé devait plaire à la petite cour philosophique qui entourait la reine de Navarre.

En effet, comme on le pense bien, la cour de Pau était devenue en peu de temps d'une part le centre d'une société de beaux-esprits qui, tant à cause de la hardiesse de leurs opinions que du relâchement de leurs mœurs, avaient pris le nom de libertins, et de l'autre le foyer de la réforme religieuse qui devait aboutir au calvinisme. Marguerite, toujours agitée par cette curiosité inquiète et cet amour des nouveautés qui la possédait, flottait sans cesse de l'un à l'autre, tout en demeurant catholique, pour la forme, du moins. On comprend que l'incertitude de ses opinions put donner quelque impatience à ses amis, soit catholiques, soit protestants; tour à tour dans ses écrits elle emprunte le langage et même le jargon de la Réforme, si l'on peut ainsi parler; on la dirait récemment sortie d'un prêche de Guillaume Farel ou de Lefèvre d'Étaples, puis tout d'un coup vous la voyez redevenir croyante aux moindres pratiques du catholicisme, tout en entremêlant cela de la verve joyeuse et parfois irrévéren-

cieuse envers les choses saintes d'un Clément Marot ou d'un Rabelais. C'était alors, en effet, que Rabelais publiant le troisième livre de son roman, le dédiait à la reine de Navarre en ces termes :

> Esprit abstrait, ravi et extatic,
> Qui fréquentant les cieux, ton origine,
> As délaissé ton hoste et domestic,
> Voudrais-tu point faire quelque sortie
> De ton manoir divin, perpétuel,
> Et si bas voir une tierce partie
> Des faits joyeux du bon Pantagruel?

En même temps Lefèvre d'Étaples trouvait à Pau un asile sûr et honorable pour ses vieux jours. Marguerite, qui l'aimait et l'honorait comme un père, le soignait dans sa dernière maladie. On raconte que parvenu à l'âge de quatre-vingt-onze ans, il se reprochait un jour avec amertume de s'être tenu éloigné des lieux où se distribuaient les couronnes des martyrs et d'avoir toujours évité la mort pour l'Evangile. Marguerite cherchait à le consoler et à le relever à ses propres yeux. Tout d'un coup, il s'écria : « Madame, il ne me reste plus que d'aller à Dieu; je le sens qui m'appelle. Ma-

dame, je vous fais mon héritière. Je donne mes livres à M. Gérard Le Roux; ce que je possède et mes habits aux pauvres; je recommande le reste à Dieu. — Que me reviendra-t-il donc de votre succession? dit Marguerite en souriant.— Le soin de distribuer ce que j'ai aux pauvres. — Je l'accepte, répliqua-t-elle, et je vous jure que j'en ai plus de joie que si le roi mon frère m'avait faite son héritière. » Lefèvre d'Étaples dit adieu là-dessus à la reine Marguerite, et se leva pour aller prendre quelque repos. Il se coucha et rendit l'âme aussi doucement que s'il se fût endormi [1].

On lit, dans le recueil publié par M. Génin, une lettre de Mélanchthon à la reine de Navarre, écrite dans cette pure et élégante latinité du saint Augustin de l'Allemagne, pour lui recommander le jeune Claude Baduel, qui quelques années plus tard embrassa le calvinisme et devint un des réformateurs genevois [2]. « J'es-

1. La reine de Navarre lui fit l'honneur de suivre son convoi, dit Sainte-Marthe. « Solemnem funeris pompam mœrens præsentia suæ honoravit. »

2. « Melanchto reginæ Navaræ. Et si video impudenter facere quod, homo infimæ sortis et ignotus, celsitudini tuæ quemdam ausim commendare, tamen fama eximiæ tuæ pie-

time, lui dit-il, que tous les gens de lettres ayant le titre de Français ont leur naturelle espérance en Votre Altesse, comme en une divinité... Le très-saint prophète Isaïe dit que les reines doivent être les nourrices des studieux, au nombre desquelles l'Église vous met depuis longtemps partout l'univers et vous citera jusqu'à la dernière postérité, car entre toutes les vertus que la véritable Église cultive avec un grand zèle, la reconnaissance est au premier rang... » Au nombre des protégés de la reine de Navarre, il faut compter Gérard Roussel, savant et célèbre théologien, dont elle parle souvent dans ses lettres. C'était un moine dominicain, qui, après avoir déposé les habits de son ordre, s'était mis à voyager en Allemagne et avait assisté aux prédications de Luther. Revenu à Paris il fut persécuté et jeté en prison par la Sorbonne. Marguerite lui offrit un asile en Béarn et le fit nommer plus tard évêque d'Oléron [1]; ce fut peut-être de tous ses fa-

tatis fecit ut hoc officium homini bono ac docto petenti duxerim non esse denegandum, etc... »

(*Lettres de Marguerite d'Angoulême, sœur de François Ier*, publiées par M. Génin (*Société de l'Histoire de France*).

1. « Le Béarn, dit Pierre Olhagaray, fut l'asile des plus

voris celui qui contribua le plus à la faire accuser d'hérésie. Peut-être fût-ce parce qu'il ne s'était pas ouvertement détaché de l'Église catholique qu'il captiva la confiance de la reine de Navarre. Il ne reconnaissait pour maître ni Luther ni Calvin, se contentait de prêcher une religion épurée et de donner la communion sous les deux espèces vêtu en costume laïque [1]. Enfin, Calvin lui-même séjourna pendant quelque temps dans le Béarn. Il avait quitté Paris fuyant la persécution et se rendit à Nérac où il prêcha devant la reine de Navarre. Ce fut là

persécutés, et le roi Henri ne permettait pas qu'ils y fussent travaillés. Jacques Faber Capulensis, lumière de son temps, comme ses écrits sur la philosophie le témoignent, y fut bien reçu et honorablement pensionné de Marguerite, cette savante reine, la première du monde, toujours attentive à la lecture, notamment à celle de l'Écriture sainte. »

1. Florimond de Rémond parle avec indignation des conférences et prêches que Gérard Roussel tenait dans le château de Pau, « comme aussi des comédies qui se jouaient là, où toujours quelque pauvre moine ou religieux avait part à la comédie ou à la farce. Il semblait qu'on ne se pût réjouir sans se moquer de Dieu et de ses officiers. Le roi, son mari, prince non moins bon et facile que la reine sa femme, vint aux comédies ou prêches qui se faisaient dans sa chambre, tant par Roussel que par un carme fugitif nommé Solon. Leurs prêches regorgeaient d'injures contre le pape et les gens d'église. Ils y mêlaient quelque apparence de piété avec l'ostentation de la pure intelligence de l'Évangile. » (*Hist. de l'Hérésie*, liv. II, ch. III.)

qu'il vit Gérard Roussel, Lefèvre d'Étaples qui vivait encore, et s'entendit avec eux ; ne trouvant pas le Béarn un assez sûr asile, il se rendit à Bâle où il publia son livre de l'*Institution chrétienne*, avec cette inscription : *Non pacem sed gladium;* singulière épigraphe, il faut l'avouer, pour qui réclamait la liberté de ses opinions.

On conçoit que la reine de Navarre eut quelque peine à faire bien vivre ensemble des hôtes de nature aussi opposée que les libertins et les réformés. Rien de moins semblable, en effet, à l'ardente piété, à l'austère ferveur qui animaient les premiers réformateurs, que l'esprit sensé, mobile, moqueur, vraiment français de nature, passionné seulement de l'étude du beau et du culte de l'antiquité, qui a donné au monde deux noms immortels, Montaigne et Rabelais. Si l'on voulait, cédant à cet égoïsme rétrospectif qui nous fait voir notre propre image reflétée dans les temps passés comme en une glace lointaine et trompeuse, si l'on voulait trouver une origine à la philosophie railleuse et subversive qui engendra la révolution française, ce serait là qu'il faudrait la chercher [1] ; ce ne serait

1. A condition toutefois (ce qui prouve l'inanité de ces

assurément pas dans la Réforme, en dépit d'une thèse trop accréditée qui a le malheur de réunir aujourd'hui à toute la fausseté du paradoxe tout l'ennui du lieu commun. Lorsque le vase antique contenant la vérité chrétienne, qui avait traversé, sans se briser, protégé comme l'arche de Noé par une main divine, les flots ténébreux du moyen âge, vint à éclater au seizième siècle avec les progrès de la raison et la renaissance des lettres, l'esprit humain, sorti désormais de tutelle et libre dans son essor, prit alors deux voies tout opposées, d'un côté l'impatience inquiète de tout joug et de tout frein, de l'autre le retour à une règle plus sévère et plus pure. Ce n'est pas le doute, mais la foi, ce n'est pas l'anarchie et la révolte, mais bien l'autorité et la discipline qui caractérisent les maîtres de la Réforme, en particulier ce Jean Calvin, qui le premier lui donna un cadre précis et la constitua définitivement dans le monde. Si je me permettais de faire un reproche à ces hommes illustres, dignes de tous les respects de la posté-

rapprochements) de ne tenir compte que de l'influence de Voltaire et non de celle de Rousseau, qui appartient à une tout autre école.

rité, ce serait plutôt de conserver dans le sein de leur foi nouvelle quelque chose de l'intolérance, de l'esprit exclusif et absolu propres à l'Église qu'ils venaient d'abandonner, et d'avoir, ainsi qu'on l'a dit d'un écrivain célèbre, « comme l'Hébreu fugitif, enlevé les armes de l'Égyptien pour le combattre [1]. » De nos jours le protestantisme a brisé, à son tour, le cadre étroit où s'était enfermée la Réforme naissante, et le nom du Christ unit tous ceux qui, sous la tourmente du doute, voient à l'horizon scintiller l'étoile du matin.

Incertas ducunt sidera certa rates.

Théodore de Bèze, après avoir loué la reine de Navarre dans ses *Icones*, parle d'elle avec amertume dans son *Histoire ecclésiastique*. Calvin, publiant un livre intitulé : *Ex libertinis*, se plaignit de l'asile que la reine de Navarre donnait aux libertins, et, en particulier, à deux sectateurs de l'abominable doctrine des carpocratiens qui ne reconnaissaient entre eux aucune distinction du bien et du mal. Il fait

1. M. Villemain, parlant de Rousseau et de M. de Lamennais.

entendre en termes caustiques que la reine de Navarre se laissait gâter l'esprit par eux.

Marguerite, qui était restée insensible aux accusations de la Sorbonne et aux insultes de la populace, semble blessée au cœur des attaques de Calvin. Elle lui fit faire de vives plaintes de la manière dont il avait traité dans son livre les familiers de sa maison, ceux qu'elle nourrissait et protégeait. Calvin lui répondit par une lettre hardie et respectueuse à la fois, où il ne rétracte aucune de ses assertions, tout en se défendant cependant d'avoir attaqué la reine de Navarre [1].

« J'ai reçu, lui dit-il, d'un certain personnage, des lettres qu'il affirme lui avoir été écrites par votre ordre. D'après ces lettres, il me paraît évident que le livre des *Libertins* n'a pas reçu votre approbation. Je suis affligé de vous avoir causé de la tristesse, à moins que ce ne soit cette tristesse à salut dont parle l'Apôtre, et dont il est dit que nul ne doit se repentir de l'avoir infligée. Et cependant il m'est impossible de comprendre pourquoi ce livre vous a tant déplu. Ce-

1. « Calvinus reginæ Navaræ. Accepi a certo homine litteras quas tuo mandato a se scriptas testatur: quibus mihi plane constat librum quem de libertinis edidi tibi minime probari. Ac dolet mihi tibi tristitiam attulisse nisi ea ad tuam salutem pertineat. Illa siquidem est non pœnitenda tristitia, ut ait Apostolus (2 Cor. VII), cujus neminem causam dedisse pœnitere debeat. (*Calv. Epist.* LXII.)

lui qui m'a écrit m'a dit que c'est parce qu'il est dirigé contre vous et les familiers de votre maison (*tuos domesticos*). Quant à ce qui vous regarde, il ne m'est jamais venu à l'esprit de m'attaquer à votre personne et de manquer à ces égards que vous doivent tous les hommes pieux; sans parler de cette majesté à laquelle le Seigneur vous a élevée, de cette maison royale dont vous êtes sortie, et enfin de tout cet éclat qui vous environne. Ceux à qui je ne suis pas inconnu savent combien je suis éloigné de cette grossièreté de mœurs, qui porte à mépriser les puissances et les grandeurs de ce monde. De plus, je n'ignore pas les grâces particulières dont il a plu au Seigneur de vous douer, et l'usage que vous en avez fait pour contribuer à l'avancement de son règne. Voilà bien assez de raisons pour me conseiller le respect et les égards en ce qui vous concerne. Et soyez persuadée que ceux qui cherchent à vous exciter contre moi ne le font pas pour votre bien, mais principalement pour vous détourner de l'affection sincère que vous avez toujours témoignée à l'Église de Dieu. Quant à ce qui regarde vos familiers (*tuos domesticos*), il m'est impossible de ne pas désirer que votre maison fût plus digne d'être la vraie famille de Jésus-Christ, tandis que certains de ses membres mériteraient plutôt le nom de serviteurs du diable; serviteurs, dis-je, et coopérateurs..... Vous n'attendez pas de moi que pour vous plaire je sois trouvé prévaricateur à la cause de l'Évangile qui m'est confiée... Celui qui m'a remis cette lettre en votre nom m'a dit, en outre, que des serviteurs tels que moi ne vous étaient ni utiles, ni agréables. En effet, je me rends justice et reconnais que je ne puis vous être

d'une grande utilité. Il me semble que vous n'avez pas besoin parmi vos serviteurs d'un homme de mon espèce [1].

Et cependant ce n'est pas l'affection pour vous qui me manque. Quand bien même vous rejetteriez et mépriseriez mon dévouement, je n'en conserverais pas moins pour vous le même constant attachement. Ceux qui me connaissent savent combien je suis éloigné de rechercher les faveurs des princes. C'est bien assez pour moi d'avoir été admis au service d'un plus grand Maître... Aussitôt que j'ai reçu ces lettres, je me suis empressé de vous répondre, de peur que vous ne vous relâchiez, à cause de moi, de cette affection que vous avez témoignée jusqu'à présent à tous les saints. Que Notre-Seigneur Jésus-Christ vous tienne en sa sainte garde et vous encourage par son esprit à persévérer dans la vocation qu'il vous a tracée, avec autant de zèle que de prudence. *Tibi addictissimus et ad obsequium paratissimus, Joann. Calv.* 1545.

Marguerite avait pendant un temps entraîné son mari à sa suite; non-seulement il assistait aux comédies qui se représentaient dans le château de Pau, où les moines, les scolastiques et la Sorbonne étaient maltraités, mais il allait avec elle aux prêches des réformés et prit part même une fois, dit-on, à une sorte de cène ou

1. On remarquera la légère nuance de blâme et d'ironie qui se fait sentir sous cette phrase.

« manducation » qui se célébra en secret selon les rites protestants dans les caves du château [1].

Il paraît cependant que le roi de Navarre ne fut pas toujours d'humeur aussi accommodante et trouva par moment que sa femme allait trop loin. Hilarion de Coste nous raconte qu'ayant un jour été averti que l'on faisait dans la chambre de la reine sa femme « quelque forme de prières et d'instructions contraire à celle de ses pères, il y entra résolu de châtier le ministre, et, trouvant qu'on l'avait fait sauver, les ruines de sa colère tombèrent sur sa femme qui en reçut un soufflet, lui disant : « Madame, » vous en voulez trop savoir. » Il en donna tout aussitôt avis au roi François Ier. François Ier, en effet, commençait à s'émouvoir à ce sujet. « Averti, dit Florimond de Rémond, de ce beau ménage qui se faisait à Pau, il se fâcha et manda sa sœur auprès de lui. Il la gronda quoiqu'il l'aimât infiniment ; elle répondit en catholique. » Il est probable que François Ier se

1. Cela fut cause, dit F. de Rémond, que les cardinaux de Foix et de Grammont, ne pouvant supporter ces façons extraordinaires du roi qui n'allait à l'église que par acquit, se retirèrent de sa cour.

borna à lui recommander la prudence et la modération. Les incertitudes de sa conduite à cette époque s'expliquent par les intérêts de sa politique au moins autant que par l'influence de sa sœur et de sa maîtresse, la duchesse d'Étampes, qui, comme tous les esprits éclairés du seizième siècle, était du parti des novateurs. Il alla si loin, pendant un temps, dans les voies de la tolérance qu'il songea à faire venir Mélanchthon à Paris pour l'entendre discuter publiquement et soutenir ses opinions vis-à-vis des docteurs de la Sorbonne. Le roi et, ce qui est plus étrange encore, l'évêque de Paris écrivirent de leur propre main à Mélanchthon dans cette intention. Mélanchthon voulait partir, mais l'électeur palatin lui refusa la permission de s'éloigner[1]. Quelques historiens affirment que ce projet de faire venir Mélanchthon à Paris et de le mettre aux prises avec la Sorbonne, fut suggéré

1. Clément Marot fait allusion à ce fait dans une de ses épîtres :

Je ne dis pas que Mélanchthon
Ne déclare au roi son avis,
Mais de disputer vis-à-vis,
Nos maîtres n'y veulent entendre.
(*Épître du Coq-à-l'âne.*)

à François Ier par sa sœur. On raconte qu'irrité de la conduite de Clément VII, allié de Charles-Quint, il menaça un jour le nonce du pape, s'il était poussé à bout par son maître, de se faire luthérien. « Franchement, sire, lui répondit le nonce, vous en seriez marri tout le premier, et y perdriez plus que le pape, car une nouvelle religion mise parmi le peuple ne demande après que le changement de prince. » François Ier sentit la force de la leçon et se tut. Peu de temps après le parti réformé, exalté par une tolérance passagère, frappa un coup hardi qui le perdit sans retour dans l'esprit du roi. Pendant la nuit du 18 octobre, on afficha audacieusement aux portes du château de Blois, où demeurait alors François Ier, des placards contre l'eucharistie, conçus en termes violents et injurieux. Toute la France fut émue de ce scandale ; François Ier, en revenant à Paris, apprit que de semblables placards, conçus dans les mêmes termes, avaient été affichés sur les murs du Louvre, le jour même de son arrivée. Profondément indigné, il n'écouta plus que les conseils de la colère, et jura une guerre à mort aux sectaires. Il déclara publiquement que si

un des membres de sa famille était infecté d'hérésie, il n'hésiterait pas à le couper [1]. Diane de Poitiers et son jeune amant, qu'elle avait enrôlé dans les rangs du parti catholique, triomphèrent aux dépens de la duchesse d'Étampes, qui n'osa plaider pour ses amis. Après une procession générale en expiation de ces impiétés, le roi en tête tenant un cierge à la main, les malheureux auteurs des placards furent brûlés à petit feu en place de Grève, sous les yeux de la cour assemblée.

A partir de ce moment la petite cour de Pau se dispersa et se couvrit d'un voile de deuil [2]. Marguerite, dans ses lettres à son frère, se justifie, à dater de cette époque, de l'accusation d'hérésie avec une sorte d'effroi. « Sire, lui dit-

1. Marguerite écrivait à son frère à ce sujet : « Je ne puis me garder de vous dire l'opinion que j'ai, c'est que ces vilains placards ont été faits par ceux qui les attribuent aux autres. » Marguerite, par cette phrase, semble indiquer que les auteurs des placards pourraient bien être les ennemis des protestants eux-mêmes. (*Lettres de Marguerite.*)

2. Bonaventure Desperriers, réfugié à Lyon après la dispersion de la cour de Pau, adressait ces vers à Marguerite :

Retirez-vous, petits vers mixtes,
A sûreté sous les couleurs
De celle dont quand êtes tristes
L'espoir apaise vos douleurs.

elle, nous ne partageons pas l'erreur des sacramentaires. » Elle revient plusieurs fois sur ce sujet et proteste de son attachement à la véritable Église. Elle prit un confesseur et communia publiquement à l'église des Blancs-Manteaux. A dater de ce jour Marguerite rentra dans la voie battue ; et, si elle conserva ses convictions au fond du cœur, elle les dissimula sous les pratiques extérieures du catholicisme.

Cependant François Ier était occupé à préserver le midi de la France de l'invasion méditée par Charles-Quint. Instruit par le malheur, il se tenait sur la défensive et n'allait plus risquer sa fortune dans une expédition lointaine. On le crut perdu en Europe en le voyant pour la première fois reculer devant son rival, et Charles-Quint n'hésita pas à tenter une invasion en Provence, tandis que le comte de Nassau attaquerait la Picardie. François Ier s'était chargé lui-même de la défense des provinces méridionales de concert avec M. de Montmorency. Déterminé à ne point quitter la défensive, il ordonna la dévastation entière du pays déjà stérile où devait aborder Charles-Quint. Ce terrible système de défense fut impitoyablement exécuté,

sous la direction du maréchal de Montmorency. Les populations elles-mêmes, avec la sombre énergie du désespoir, aidèrent l'armée dans son œuvre de destruction. L'aspect désolé de ces ruines et l'indomptable esprit national qu'elles révélaient chez le peuple qui s'imposait de tels sacrifices inspira une sorte de terreur aux envahisseurs. Tandis que François Ier s'établissait à Valence, Montmorency formait près d'Avignon, entre le Rhône et la Durance, un camp inexpugnable où était réunie l'élite de l'armée française. L'histoire nous apprend que le roi et la reine de Navarre prirent une part active à la défense des frontières attaquées. Henri d'Albret fut nommé gouverneur de la Guyenne, Marguerite rejoignit son frère à Valence et de là se rendit au camp d'Avignon. Puis elle courut en Picardie, où les troupes flamandes avaient pénétré. Ses lettres sont successivement datées d'Amiens, de Thérouanne et de Boulogne dont elle admire les fortifications. Elle raconte à son frère la brillante réception que lui a faite M. de Montmorency au camp d'Avignon, et se compare, au milieu de tous ces hommes d'armes, à Penthésilée, reine des Amazones, qui jamais ne fut

reçue au siége de Troie en tel honneur. « Je suis sûre, ajoute-t-elle, que l'Empereur en tiendra conseil deux jours de plus pour deviner la cause qui m'y a fait aller. »

Charles-Quint fut repoussé avec perte des rives de France; ses troupes, harcelées sans relâche par l'armée française, manquant de tout, dévorées par la famine et les maladies contagieuses, ne purent longtemps tenir la campagne. Charles-Quint ordonna la retraite avec une précipitation qui lui donna toute l'apparence d'une fuite honteuse. François Ier, à son retour, passa par la Navarre, et vint avec M. de Montmorency se reposer et jouir de son triomphe dans le château de Pau, où ils furent reçus par Henri et Marguerite. On a suivi ici, dès la plus tendre jeunesse de Marguerite, sa correspondance avec M. de Montmorency. Ce grand homme est peut-être, dans sa libre et fière allure, dans son indépendance native, un des types les plus originaux des hommes de guerre du seizième siècle. On dirait un de ces anciens chevaliers tout bardés de fer, qu'on voit se dresser la lance au poing dans les vieilles églises d'Allemagne, et qui semblent vous menacer sous leur visière

baissée, ou bien encore un de ces héros des premiers âges que la chanson de Roland, dans sa langue naïve et rude, fait apparaître tout vivants devant nous. Plus âgé d'un an que le comte d'Angoulême, il avait été élevé avec lui; ils s'étaient souvent exercés ensemble à des jeux périlleux dans les cours du château d'Amboise; plus tard ils avaient couru ensemble les aventures galantes, et, quelquefois rivaux, s'étaient souvent querellés sans jamais se brouiller[1]. A partir du jour où François Ier monta sur le trône, Montmorency ne lui donna plus que de sages conseils. Son autorité et sa faveur grandirent chaque année avec l'éclat de ses services. Il fut nommé successivement maréchal, grand-maître et connétable en 1538; enfin, dans la dernière campagne de Provence, son habile temporisation, qui sauva la France et l'armée, lui avait fait donner le nom de Fabius français; c'était du reste un homme dur, altier, impatient de toute contradiction. Quoique fort inculte, son esprit ne manquait pas d'une certaine verve na-

1. « Le bonhomme, dit Brantôme, n'était pas ennemi de la beauté ni de l'amour, car il avait eu de bonnes pratiques dans son jeune temps que je ne dirai point. »

turelle mêlée à un rare bon sens; quand il rudoyait quelqu'un, c'était avec un entrain d'insolence qui divertissait les assistants. Il professait pour les lettres le plus souverain mépris et ne pouvait souffrir qu'à la cour du roi François des pédants, hérissés de grec et de latin, eussent le pas sur des gentilshommes. Si grande que fût sa fortune, il se vantait de n'avoir jamais donné un écu à un lettré; il aimait bien mieux entretenir à grands frais de magnifiques chasses dans ses belles terres de Montmorency, d'Écouen et de Chantilly, où il s'amusait à courir le cerf, au retour de ses campagnes, avec des chevaux arabes, des chiens turcs et des faucons de Tunis que lui envoyait le sultan Soliman[1]. On connaît sa farouche austérité, son inflexible rigueur à l'égard des réformés, et les patenôtres de M. le connétable sont restées célèbres dans l'histoire des guerres de religion[2]. On conçoit que la li-

1. *Vie des hommes illustres et grands capitaines français.*

2. « Parlons à cette heure de ce grand Monsieur le connétable, messire Anne de Montmorency, celui que l'on dit avoir été le premier gentilhomme et baron chrétien de la France; aussi a-t-il bien su entretenir en soi ce christianisme et n'en a jamais dévoyé, voyant le grand enjambement que faisait la religion nouvelle sur la nôtre et les insolences que les huguenots faisaient en leurs prêches. Si les

berté des opinions de Marguerite et sa tolérance dussent peu lui plaire; il était d'un siècle en arrière d'elle sur ce point comme sur tous les autres, et jamais deux amis ne semblèrent moins faits pour s'entendre. On a pu cependant juger, par les lettres de Marguerite, de la vive et intime familiarité qui régnait entre eux; les premiers nuages qui s'élèvent dans leurs relations datent de ce propos tenu à François Ier par M. de Montmorency, sur le penchant de sa sœur à l'hérésie; ce fut peut-être une simple imprudence de langage et non un dessein prémédité de lui nuire. « Dont oncques depuis, dit Bran-

haïssait-il fort, et au commencement de la guerre, il en faisait bien pendre, et fit devant lui brûler et la chaire de M. le ministre et les bancs où s'asseyaient les auditeurs; et pour ce ils l'appelaient le capitaine Brûle-bancs... Ne manquant jamais à ses dévotions ni à ses prières, tous les matins il ne faillait de dire ses patenôtres: parmi lesquels on disait qu'il se fallait garder des patenôtres de M. le connétable, car, en les marmottant, lorsque les occasions se présentaient, il disait: « Allez-moi pendre un tel; attachez celui-là à cet » arbre; faites passer celui-là par les piques tout à cette » heure, ou les arquebuses tout devant moi: taillez-moi en » pièces tous ces marauds; boutez-moi le feu partout un » quart de lieue à la ronde; » tout cela sans se débander nullement de ses paters, jusqu'à ce qu'il les eût parachevés, pensant faire une grande erreur s'il les eût remises à une autre heure, tant il était consciencieux. » Il faut lire en entier le discours si vif et si original de Brantôme sur le connétable de Montmorency.

tôme, la reine de Navarre n'aima jamais M. le connétable et aida bien à sa défaveur et bannissement de la cour. » Cependant, dans ses lettres, Marguerite conserve au moins les formes de l'affection; elle semble même vouloir l'enchaîner en lui témoignant une entière confiance, lorsque de côté et d'autre lui viennent de certains rapports des mauvais procédés qu'il aurait eus à son égard. Du moment où il fut connétable, M. de Montmorency ayant atteint le dernier terme de son ambition, fort peu capable d'affection désintéressée, n'eut plus aucune raison de ménager la reine de Navarre. Il chercha, on ne sait trop pourquoi, à lui nuire, ainsi qu'à son mari, dans l'esprit de son maître. Marguerite eut connaissance de sa déloyale conduite et rompit tout commerce avec lui. Nous allons voir leur brouillerie éclater publiquement à l'occasion du mariage de Jeanne d'Albret.

La petite princesse Jeanne d'Albret avait alors neuf ans; elle était toujours enfermée loin de ses parents, au château de Plessis-les-Tours, où elle dépérissait d'ennui et de chagrin. Elle remplissait sa chambre, dit Olhagaray, de

plaintes et de soupirs. Sainte-Marthe nous raconte que Marguerite était à Paris, lorsqu'elle apprit que sa fille était gravement malade. Elle partit aussitôt en litière ; sa propre litière n'étant pas prête, elle emprunta celle de madame Marguerite, sa nièce, et s'arrêta au Bourg-la-Reine. Là elle se fit conduire tout droit à l'église, disant aux assistants que son cœur lui signifiait je ne sais quoi de la mort de sa fille. « Tous lui obéissent et en grand émoi attendent leur maîtresse à la porte de l'église. La sénéchale de Poitou, très-fidèle dame et soigneuse de Marguerite, entra seule avec elle. Étant entrée, Marguerite se met à genoux devant l'image de Jésus crucifié, fait à Dieu prière du profond de son cœur ; elle soupire, pleure, confesse ses offenses et tourne sur elle-même la cause de la maladie de sa fille, demande très-humblement pardon et supplie que la santé de la malade lui soit octroyée, etc... » Les prières de Marguerite furent exaucées ; elle était à peine de retour à son logis, qu'elle entendit le son du cor annonçant un courrier qui arrivait en toute hâte. Elle courut aussitôt à la fenêtre et demanda quelle nouvelle il apportait. Personne ne lui répondit ;

elle se remit en prière. L'évêque de Mende, au logis duquel le courrier était descendu, frappa un instant après à sa porte ; il trouva Marguerite à genoux, la face prosternée contre terre. « Monsieur l'évêque, lui dit-elle, se retournant au bruit de ses pas, venez-vous annoncer à une malheureuse mère la mort de sa fille unique? J'entends bien à présent qu'elle est avec Dieu ! » L'évêque de Mende la rassura, et lui apprit que sa fille était en voie de guérison. « Aussitôt, les mains levées au ciel, elle loua Dieu de sa bonté et très-humblement le remercia [1]. »

On vient de voir que la reine de Navarre aimait tendrement sa fille, à en juger par ce récit ; et cependant voici encore une preuve de l'altération momentanée des sentiments naturels que peut produire, même chez une âme élevée, l'idolâtrie du cœur. Il entrait dans les vues de François Ier de marier sa nièce Jeanne d'Albret avec Guillaume III, duc de Clèves, dont il se voulait faire un allié contre Charles-Quint. C'était un prince assez mal famé dans toute l'Allemagne ; il s'était fait un renom, dans ce

1. Sainte-Marthe, *Oraison funèbre de la reine de Navarre.*

siècle si rude, par sa violence et sa férocité. Il paraît que la jeune princesse, âgée alors de onze ans, témoigna pour cette union une invincible aversion ; elle raconte, dans la protestation rédigée quelques années après contre son mariage, que sa mère la faisait fouetter tous les jours pour l'obliger à donner son consentement [1]. Marguerite témoigne dans ses lettres une vive indignation de la résistance que la jeune princesse opposait aux volontés de François Ier, montrant déjà, dès l'âge le plus tendre, cette fermeté d'âme qui la distingua toute sa vie. « Monseigneur, écrit-elle au roi, en mon extrême désolation je n'ai qu'un seul reconfort, c'est de savoir certainement que jamais le roi de Navarre ni moi n'avons eu autre désir que de vous obéir, non-seulement en un mariage, mais où

1. Je proteste par cette présente que le mariage qu'on veut faire de moi au duc de Clèves est contre ma volonté, que je n'y ai jamais consenti, et que tout ce que je pourrai faire ou dire ce sera par force et par crainte du roi mon père et de la reine ma mère, qui m'a fait fouetter par la baillive de Caen, ma gouvernante, laquelle plusieurs fois m'a menacée que si je ne faisais, au fait dudit mariage, tout ce que le roi voudrait, je serais tant maltraitée que l'on me ferait mourir. » (*Protestation de Jeanne d'Albret au sujet de son mariage avec le duc de Clèves devant Gaston de Bourbon, Aimée de la Fayette, baronne de Silly, sa gouvernante, et François de Navarre, son médecin.*)

vous commanderiez mettre la vie. Mais maintenant, Monseigneur, ayant entendu que ma fille ne connaissait l'obéissance qu'elle vous doit, ni aussi qu'une fille ne doit point avoir de volonté, vous a tenu un si fou propos que de vous supplier qu'elle ne fût point mariée à M. de Clèves, je ne sais, Monseigneur, ce que j'en dois penser ni ce que je vous en dois dire, car je suis outrée de douleur. » On rougit pour la reine de Navarre, quand on l'entend dire au roi, quelques années après, lorsqu'il fut question de la rupture du mariage avec M. de Clèves, qui, loin d'être fidèle à François Ier, venait de conclure une alliance avec Charles-Quint: « Si M. de Clèves vous eût été tel qu'il devait et que je l'espérais, nous eussions mieux aimé voir mourir notre fille, ce qu'elle disait qu'elle ferait, que d'empêcher qu'elle allât au lieu où j'estimais qu'elle vous ferait service. »

Le mariage se conclut cependant, au moins pour la forme, en grande pompe et cérémonie, à Châtellerault, en 1540 [1]. « Le jour que la prin-

1. « Ce mariage forcé, dit Olhagaray, n'eut d'autre fruit que les cérémonies, desquelles le duc de Clèves se contenta, s'il lui plaît, pour tout. En effet, le duc de Clèves se sépara

cesse de Navarre fut mariée, dit Brantôme, avec le duc de Clèves, lorsqu'il fallut la porter à l'église, d'autant qu'elle était si chargée de pierreries et de robe d'or et d'argent, que pour la faiblesse de son corps elle n'eût su marcher, le roi commanda à M. le connétable de prendre sa petite nièce au cou et de la porter à l'église, dont toute la cour s'en étonna fort pour être une telle charge peu convenable pour un connétable, et qu'elle se pouvait bien donner à un autre. De quoi la reine de Navarre en fut fort contente et dit : « Voilà celui qui me voulait ruiner dans » l'esprit du roi, mon frère, qui sert maintenant » à porter ma fille à l'église. » M. le connétable fut fort déplaisant de cette charge et en eut un grand dépit pour servir de tel spectacle à tous, et commença à dire : « C'est fait désormais » de ma faveur ; adieu lui dis. Comme il arriva, car, après le festin et le repas de noce, il eut congé et partit aussitôt. » En effet, la disgrâce du connétable de Montmorency éclata peu de

de Jeanne d'Albret aussitôt après son mariage, et la protestation servit, peu d'années après, à le faire déclarer nul par l'autorité du pape, à la demande des deux parties ; liberté leur fut rendue de s'unir à qui bon leur semblerait. »

temps après le mariage de Jeanne d'Albret; il fut vaincu dans la lutte qu'il avait imprudemment engagée contre la reine de Navarre dans le cœur de François Ier. Le roi, las de son joug, fatigué et peut-être inquiet de cette haute fortune qu'il avait élevée de ses propres mains, prit le parti de s'en débarrasser tout d'un coup et lui enjoignit de se retirer dans ses terres. La cour se réjouit de sa disgrâce; il n'était pas aimé, « sa brusquerie et sa hauteur tenaient à distance de lui comme d'un prince, » dit Brantôme. On l'avait surnommé le Caton de la cour, bien que, par sa cupidité bien connue et l'éclat de ses galanteries, il ne méritât rien moins qu'un tel surnom [1]. Il se retira à Chantilly, fit bâtir le château d'Écouen et ne reparut à la cour qu'à l'avénement d'Henri II.

François Ier vieillissait et s'attristait. Depuis dix ans le malheur semblait s'être appesanti sur lui; comme Louis XIV, il perdait ses enfants l'un après l'autre. La mort du dauphin, de ce brillant jeune homme, l'espoir de la France,

1. « Plût à Dieu, dit Brantôme, qu'il fût encore vivant, pour censurer les mœurs de notre France, qui est très gentiment corrompue. »

qui succomba subitement dans la dernière campagne de Provence, lui avait porté un coup si sensible que sa santé, altérée dès ce moment, ne se releva jamais [1] ; puis vint celle de sa fille Madeleine, mariée au roi d'Écosse ; enfin le duc

1. Le bruit courut dans le temps que le dauphin était mort empoisonné, et l'on n'hésita pas à accuser Charles-Quint. Marguerite, dans ses lettres, et Clément Marot, dans ses épîtres, semblent ajouter foi à cette calomnie dont l'histoire a lavé la mémoire de Charles-Quint. Je citerai ici ces strophes de Ronsard, sur la mort du dauphin de France :

A peine un poil blondelet,
Nouvelet,
Autour de sa bouche tendre,
A se friser commençait,
Qu'il pensait
De César être le gendre.
Jà brave, se promettait
Qu'il était
Duc des lombardes campagnes,
Et qu'il verrait quelquefois
Ses fils rois
De l'Itale et des Espagnes.
Mais la mort qui le tua
Lui mua
Son épouse en une pierre,
Et pour tout l'heur qu'il conçut,
Ne reçut
Qu'à peine six pieds de terre.
Comme on voit au point du jour,
Tout autour,
Rougir la rose épanie,
Et puis on la voit le soir
Se déchoir
A terre toute fanie.

d'Orléans, son troisième fils et le plus chéri de ses enfants, fut enlevé en trois jours par la peste. Depuis la disgrâce de M. de Montmorency, l'ami et le compagnon de toute sa vie, et les infidélités de sa maîtresse, la duchesse d'Étampes qui, par un triste contraste, le dominait sans l'abuser, il se sentait isolé et rappelait souvent sa sœur auprès de lui. A sa cour, deux femmes, deux maîtresses souveraines, se disputaient le pouvoir ; l'une avait tout l'éclat du présent, l'autre tout l'espoir de l'avenir. La duchesse d'Étampes gouvernait le roi ; elle était alors dans la fleur de la jeunesse et de la beauté. Les portraits du temps nous la représentent vêtue avec une somptueuse élégance, en robe de drap d'or frisé, fourrée d'hermine, ou bien en cotte de toile incarnat semée de pierreries, usant de toutes les séductions de la coquetterie pour rehausser ses charmes. Ses goûts frivoles étaient cependant mêlés à quelques prétentions plus sérieuses; elle semble s'être proposé d'imiter la reine de Navarre et de prendre sa place à la cour de François Ier. Elle recherchait la société des érudits qui entouraient le roi ; elle protégeait les arts et les ar-

tistes sans beaucoup de discernement, et ne laissait pas d'avoir aussi quelque penchant à l'hérésie. On a quelque peine à se figurer Diane de Poitiers, cette nymphe élégante immortalisée par le ciseau de Jean Goujon, âgée de près de quarante ans lorsqu'elle captiva le cœur du dauphin, Henri de France ; elle devint sa maîtresse avouée à la vue de toute la cour [1]. Tout à côté, la jeune Italienne Catherine de Médicis, arrivée récemment en France, élevée à la cour de Florence, initiée de bonne heure à tous les arts d'une corruption raffinée, travaillait avec une habileté précoce à se concilier les bonnes grâces de la duchesse d'Étampes et à gagner la confiance du roi ; soumise vis-à-vis de son mari qui la délaissait, souple et caressante comme une enfant avec Diane de Poitiers, sa rivale, elle étudiait en silence les visages, les caractères, le jeu secret des passions, et « n'était occupée, dit Brantôme, qu'à voir les actions du roi, en tirer les secrets, écouter et savoir toutes choses. » Je n'insiste pas sur ces intrigues politiques et galantes de la cour de François Ier,

1. La duchesse d'Étampes était née, disait-elle, le jour où Diane de Poitiers s'était mariée.

parce que la reine de Navarre s'en tint toujours prudemment à l'écart. « Nous autres femmes de ménage, dit-elle quelque part, ironiquement, nous n'entendons rien à ces honnêtes amours. » Elle paraît avoir vécu politiquement dans de bons rapports avec la duchesse d'Étampes. Elle reconnut son pouvoir dès les premiers temps sans contestation, et parle souvent d'elle dans ses lettres en bons termes ; une seule fois elle se permet une légère plaisanterie sur cette dame « si délicate et si divine, qui craint les longues journées de voyage. » Mais lorsque François Ier commença à soupçonner la fidélité de la duchesse d'Étampes, non-seulement sa fidélité en amour, il était depuis longtemps instruit de ses désordres, mais sa fidélité politique, car il la croyait secrètement vendue à Charles-Quint, il prit sa sœur pour confidente de ses peines [1]. On conçoit que dans cette tristesse croissante, et ces ombres qui envahissent

1. L'agent dont la duchesse d'Étampes se servait dans sa correspondance avec Charles-Quint était un comte de Longueval, sur le dévouement duquel elle pouvait compter et qui passait pour être son amant. « Vous savez, Monseigneur, dit Marguerite au roi, les propos qu'il vous plut me tenir au partir tant d'elle que de M. de Longueval. »

peu à peu le déclin de la vie, il ait cherché un refuge auprès de Marguerite. Elle le savait souffrant et malheureux, et accourait pour le consoler [1]. Dans une de ses lettres, datée de Fontainebleau où elle se trouvait par hasard sans son frère, Marguerite fait une allusion assez étrange à l'ancienne passion qu'elle aurait eue pour lui. Il semble qu'à la vue de ces rochers, comme elle le dit elle-même, dans le silence mélancolique de ces grands bois, le long de ces belles eaux, les souvenirs de sa première jeunesse, de son ancienne et constante affection, « des plaisirs d'un autre âge, » lui reviennent en mémoire avec une vivacité douloureuse, et elle s'écrie : « Monseigneur, vous excuserez, s'il vous plaît, ma hardiesse à la vue de ces rochers d'ainsi parler :

1. Divers motifs politiques attirèrent aussi, à plusieurs reprises, la reine de Navarre à Paris : elle vint une fois de la part des envoyés de Berne, Bâle et Strasbourg, qui l'avaient choisie pour leur délégué, solliciter un édit de tolérance en faveur des protestants persécutés ; l'influence de Montmorency l'emporta sur la sienne auprès du roi, et sa démarche fut sans résultat. La seconde fois Marguerite fut plus heureuse ; elle demanda et obtint de François Ier la grâce des révoltés de la Rochelle. Elle célèbre dans ses vers son triomphe et la générosité de son frère.

D'un ennui pris elle ne se doit plaindre,
Mais le cacher, s'il ne se peut éteindre,
Par honnête dissimulation,
En regrettant la consolation
Du temps passé qui ne se peut ratteindre.
Oh ! que je vois d'erreur la tête ceindre
A ce Dante qui nous vient ici peindre
Son triste Enfer et vieille passion !...
A quarante ans vouloir encore feindre
D'avoir le mal que l'âge doit refreindre,
Puis par dépit courre à dévotion.
Prenant.....[1] pour ferme fiction,
C'est une fin, plus qu'à ensuivre, à craindre
D'un ennui pris !

« Toutefois, Monseigneur, pour être de cet âge, ne laissera de rappeler à votre souvenir son ancienne affection, votre très humble sujette et mignonne Marguerite. »

Comme autrefois à Madrid, la présence de Marguerite avait seule le pouvoir de relever l'âme abattue de François Ier. Son esprit flexible se prêtait sans peine à tout ce qui pouvait lui procurer quelque amusement. Elle cherchait à ranimer en lui le goût des lettres, qui avait fait autrefois la douceur et le charme de leur jeunesse. Il se livrait avec elle à de longs entretiens sur

1. Il y a là, dans le manuscrit, un mot illisible.

l'amour, la poésie et les beaux-arts. Un jour, au château de Chambord, à la suite d'une discussion animée où Marguerite avait soutenu la supériorité des femmes sur les hommes, surtout en amour, le roi prit un diamant qu'il portait en bague à son doigt, et écrivit sur l'un des vitraux ces deux vers :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie.

Puis il allait avec sa sœur visiter sur différents points de la France les édifices qu'il faisait élever, orner ou décorer de constructions nouvelles : Chambord, Saint-Germain, Chenonceaux, Follembray, le château de Madrid, où il se reposait du soin des affaires et des fatigues de la cour [1], enfin le palais de Fontainebleau, témoins encore vivants de la splendeur d'un temps qui n'est plus. Il la menait sur les lieux mêmes, au milieu des pierres entassées par les ouvriers

1. François Ier avait, dit-on, donné le nom de Madrid à une élégante maison de plaisance bâtie par ses ordres dans le bois de Boulogne, et décorée en dedans et en dehors dans le goût italien, parce que, une fois établi dans cette retraite, il se dérobait au monde comme s'il était encore enfermé dans sa prison de Madrid.

italiens, flamands, français, qui accouraient tous autour de lui, et là il lui expliquait ses plans, lui développait ses projets pour l'avenir. « Voir vos bâtiments sans vous, lui écrit Marguerite, c'est un corps sans âme, et regarder vos édifices sans connaître vos intentions, c'est lire en hébreu. » Fontainebleau, peu d'années avant que François Ier y eût établi sa magnifique demeure, n'était qu'un manoir agreste dans une âpre solitude, des rochers déserts jetés çà et là sur un sable aride, au milieu d'une vaste forêt[1]. Il y avait même encore un étrange contraste entre l'éclat, les fêtes bruyantes du palais, et l'aspect sauvage de la nature qui l'encadrait. Il serait facile de suivre à travers ses divers édifices la trace des goûts successifs de François Ier et la révolution qu'opéra dans sa vive et mobile nature, sensible à la beauté sous toutes ses formes, son séjour d'Italie et d'Espagne. Des horizons nouveaux s'ouvrirent devant lui; il revint en France pénétré d'un profond mépris pour l'art gothique. Chambord offre encore un mélange confus de tous les styles ; Chenonceaux

1. Quelques-unes des dépêches de François Ier sont « écrites et scellées du désert de Fontainebleau. »

se ressent déjà de l'influence italienne ; enfin avec Fontainebleau arrive en France la grande école de la Renaissance, la brillante pléiade des artistes florentins, romains et vénitiens, Léonard de Vinci, Rosso, le Primatice, Lucca Penni, Bartolomeo Miniati, Domenico del Barbieri, Lorenzo Naldino, Benvenuto Cellini, le Bramante, etc. ; dès lors, rien ne se fait plus en France que dans le goût florentin. Les monuments de l'architecture, les statues, les tableaux, les jardins, tout, jusqu'aux ornements des femmes, se ressent de cette imitation ingénieuse et un peu maniérée de l'antique. Tandis que le Primatice décore les galeries de Fontainebleau, Benvenuto Cellini cisèle ses bijoux merveilleux, ses coupes d'argent, d'ivoire et de perles ; il jette ses groupes de bronze au milieu des jardins, ses faunes sous les bois, ses naïades au bord des fontaines, et sculpte pour la grande porte du palais cette nymphe de Fontainebleau qui semble encore la divinité de ces lieux. François I^er^ allait avec sa sœur visiter les galeries du Primatice, et de là se rendait à l'atelier de Benvenuto Cellini. Il faut lire dans les mémoires si vifs et si pittoresques de l'artiste florentin le récit de la

visite que fit le roi à son atelier avec sa sœur la reine de Navarre, la duchesse d'Étampes, le dauphin, le cardinal de Lorraine, etc. « Mon ami, me dit le roi, riant dans sa barbe et me frappant sur l'épaule, je ne sais lequel de ces deux plaisirs est le plus grand, celui d'un prince qui trouve un artiste selon son cœur, ou celui d'un artiste qui trouve un prince digne de le comprendre ? » Je lui répondis : « Sire, si je suis l'homme dont vous parlez, mon bonheur est sans doute le plus grand qu'on puisse éprouver. — Disons, répondit Sa Majesté en riant, que tous les deux sont égaux. » Je ne sais si Benvenuto Cellini se vanta auprès du roi François de l'avoir débarrassé d'un coup d'arquebuse, au siége de Rome, de son plus grand ennemi, le connétable de Bourbon. Tel que nous connaissons l'homme, il n'aura sûrement pas été sans se glorifier de ce haut fait. La reine de Navarre, s'il faut l'en croire, le défendit auprès du roi dans les démêlés qu'il eut avec le Primatice, et le protégea contre l'inimitié de la duchesse d'Étampes, qui, offensée de n'avoir point été consultée lorsqu'il soumit ses dessins à l'approbation du roi, avait pris

dès l'abord parti contre lui [1]. Quelquefois aussi Marguerite allait avec le roi dans la rue étroite et obscure de Saint-Jean-de-Beauvais, à l'enseigne de l'*Olivier*, voir l'imprimerie de Robert Étienne. Quand François Ier trouvait Robert Étienne occupé à corriger une épreuve, il attendait pour lui parler que le travail fût terminé. Après quelques explications relatives au mécanisme de la typographie, la conversation s'engageait en latin entre l'imprimeur et ses nobles interlocuteurs.

François Ier appelait auprès de lui Jean de Lascaris, ce Grec illustre échappé au désastre de Constantinople, et l'adjoignait à Budée pour former à Fontainebleau une bibliothèque de son choix. Là se déposaient les premières impressions des chefs-d'œuvre de l'antiquité, Aristote, Sophocle et Platon, dans de précieuses reliures en soie ou en maroquin, où la salamandre se détache sur un fond d'or

1. Pour fléchir la colère de la duchesse d'Étampes, Benvenuto Cellini demanda la permission de lui offrir un petit vase d'argent doré, chef-d'œuvre de travail et de délicatesse. On le pria d'attendre dans une antichambre que la duchesse fût habillée. Il attendit si longtemps qu'au déclin du jour on vint fermer les portes et on le mit dehors; indigné, il porta son ouvrage au cardinal de Lorraine.

et de fleurs de lis, et que l'on peut voir encore à la Bibliothèque impériale. Jacques Postel, savant linguiste, revenant de Turquie et versé dans la connaissance des idiomes de l'Orient, était reçu en audience publique par le roi et la reine de Navarre ; et il obtenait, à la demande de Marguerite, une chaire au collége de France. Amyot publiait alors sa traduction de Plutarque. On s'étonne aujourd'hui, en relisant la faible traduction des Psaumes de Marot, du grand succès qu'elle eut lorsqu'elle parut pour la première fois. Les Psaumes de David, adaptés à des airs à la mode, étaient chantés par des dames de la cour, s'accompagnant du luth, de la viole ou de l'épinette, seuls instruments que l'on connût alors, et l'on raconte que la jeune Catherine de Médicis, mécontente de son époux et opprimée par Diane de Poitiers, chantait habituellement ce psaume :

Vers l'Éternel, des opprimés le père,
Je m'en irai, lui montrant l'impropère
Que l'on me fait.

Mellin de Saint-Gelais, poëte gracieux et facile, que ses contemporains trop indulgents ont

surnommé l'Ovide français, traduisait l'*Andrienne* de Térence, l'*Electre* de Sophocle, et les faisait représenter sur le théâtre, devant le roi et sa cour, qui n'avaient jusqu'alors connu d'autres spectacles que les *Mystères de la Basoche* ou les facéties des *Enfants sans souci*. Ronsard, âgé de vingt-trois ans, travaillait à créer une langue poétique en France sur le modèle de l'antiquité. Rabelais publiait ses romans bizarres, mélange d'érudition et de bouffonnerie, de verve originale et de cynisme, où éclatent cependant, sous la raillerie, une singulière liberté de penser, un fonds d'indépendance qui résiste à tout et souvent une raison profonde. Enfin Marguerite elle-même, heureusement ou malheureusement pour sa réputation, laissait circuler ses Contes où, malgré la liberté du ton et des tableaux, une mollesse élégante, une flexibilité gracieuse, je ne sais quoi de nonchalant et de malin à la fois laissent aisément reconnaître la main d'une femme. Sa réputation de conteuse était dès lors si bien établie à la cour, que Catherine de Médicis et madame de Savoie « se voulurent mêler, dit Brantôme, d'écrire des nouvelles à l'imitation de la reine de Navarre,

sachant bien qu'elle en faisait; mais quand elles eurent vu les siennes, elles eurent si grand dépit des leurs, qui n'approchaient nullement des autres, qu'elles les jetèrent au feu et ne les voulurent mettre en lumière. » Mais n'anticipons point; nous aurons à parler de ces Contes plus tard.

On raconte que la reine de Navarre était auprès de François Ier lorsqu'il reçut la nouvelle de la prise de Saint-Dizier par Charles-Quint, qui, après avoir abandonné la Provence, attaquait la Champagne et la Picardie, de concert avec Henri VIII. François Ier était malade et dans son lit. « Ah! mon Dieu, s'écria-t-il, que tu me vends cher mon royaume, que je pensais que tu m'eusses donné très-libéralement! Ta volonté pourtant soit faite. » Puis, se tournant vers Marguerite : « Ma mignonne, lui dit-il, allez-vous-en à l'église, et là, pour moi, faites prière à Dieu que, puisque son vouloir est tel d'aimer et favoriser l'empereur plus que moi, il le fasse au moins sans que je le voie campé devant ma capitale! Mais pourtant je suis résolu d'aller le prévenir et lui donner bataille, où je prie Dieu qu'il me fasse mourir plutôt

que d'endurer une seconde prison. » La consternation de François Ier fut passagère, comme la maladie qui était sans doute la cause de cet accès de faiblesse morale. Il se releva promptement, prit les mesures nécessaires pour défendre Paris d'un siége, et disait aux habitants, saisis d'effroi à la nouvelle de la prise de Saint-Dizier : « Mes amis, je me charge de vous défendre de l'ennemi; que Dieu vous défende de la peur. » Pendant ce temps, le dauphin, à la tête de l'armée, harcelait en Champagne les troupes de l'empereur, et les paysans soulevés égorgeaient ses soldats. Après des succès divers et balancés de part et d'autre, il conclut enfin le traité de Crespy, en 1544, qui termina les longues guerres de François Ier et de Charles-Quint.

En 1544, nous retrouvons Marguerite en Béarn; le gouvernement et les intérêts de son petit État la rappelaient loin de Paris. De plus en plus dégoûtés du monde, le roi et la reine de Navarre se retiraient dans une vie paisible et sérieuse. Marguerite partageait son temps entre des œuvres de charité, des travaux d'esprit et des exercices de piété. Rien n'était plus simple

que ses habitudes de vie; « elle n'était, dit Sainte-Marthe, plus somptueusement vêtue qu'une simple damoiselle. » La théologie, qui avait toujours été son goût dominant, était devenue à la fin de sa vie sa principale préoccupation. Sainte-Marthe nous la représente ayant à sa table, rangés autour d'elle, Gérard Roussel, devenu évêque d'Oloron, aumônier de la reine de Navarre, ayant abjuré, en apparence du moins, toute tendance à l'hérésie; ses maîtres des requêtes, ses médecins, son secrétaire Antoine le Maçon, « et plusieurs autres érudits personnages dont elle n'était jamais dégarnie. » On discourait d'histoire, de médecine et de philosophie. Sainte-Marthe lui-même se met en scène dans les discussions qui s'élevaient fréquemment sur quelque texte de la sainte Écriture. Il s'agissait, entre autres, de ce passage : « Si vous n'êtes comme des petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » Chacun alors donnait son avis et l'appuyait de l'autorité d'un Père de l'Église: les uns citaient saint Jérôme et saint Augustin, les autres saint Chrysostome; enfin la reine de Navarre intervenait et expliquait son opinion en quelques

mots pleins de gravité et de sagesse. Ceux qui étaient admis à sa table assistaient à ces discussions et se retiraient émerveillés du savoir et de la bonne grâce de Marguerite. Parfois d'autres la blâmaient, et Sainte-Marthe nous raconte qu'un gentilhomme espagnol, admis à ces repas, se retira fort mécontent de ce que la reine de Navarre ne lui avait pas dit un seul mot et s'était contentée de discuter des questions abstraites avec « je ne sais quels bonnets ronds. » — « O gentilhomme, mon ami, s'écria Sainte-Marthe, il te fait grand mal que Marguerite eût dans sa maison plusieurs bonnets ronds et disputait familièrement avec eux, ne tenant aucun propos avec toi. Mon ami, la prudente reine prévoyait bien que tu devais recevoir grande honte, si elle t'eût demandé ton opinion de choses desquelles le seul nom incontinent t'eût rendu muet. Toutefois, ajoute Sainte-Marthe, la reine se taisait devant le roi, son mari, suivant en cela le commandement de saint Paul. » Nous avons vu en effet que le roi de Navarre lui témoignait parfois brutalement sa désapprobation des occupations au-dessus de son sexe auxquelles elle aimait à se livrer. « Mais, en l'ab-

sence du roi, son mari, nous dit Sainte-Marthe, tu l'eusses vue tenir entre ses mains un livre au lieu d'une quenouille, une plume au lieu du fuseau, et la touche de ses tablettes au lieu de l'aiguille [1]. » Brantôme raconte, dans

1. Il semble, d'après les lettres de Marguerite, que, bien qu'elle se fût, extérieurement du moins, rangée aux pratiques de la foi catholique, les haines religieuses venaient encore gronder autour d'elle et la poursuivaient jusque dans sa paisible retraite. Elle parle d'un certain évêque de Condom qui avait osé, en chaire, s'attaquer à François Ier lui-même. Il fallait en vérité que les catholiques fussent difficiles en fait de persécution, si Cabrières et Mérindol ne leur répondaient pas de l'orthodoxie de leur roi. Marguerite, plus vive pour les intérêts de son frère que pour les siens, fit mettre l'évêque en prison et le traduisit devant les tribunaux. Il fut condamné, mais la reine de Navarre semble inquiète du ressentiment de l'évêque et de ses partisans, tant laïques qu'ecclésiastiques. Elle écrit de Nérac: « Je n'ai pas tant de haine contre M. de Condom que j'ai de désir que le roi soit aimé et obéi, et de faire connaître à ce pauvre peuple que leur roi n'est pas aussi cruel qu'on leur a prêché, et, par quelques avertissements que j'ai eus que l'on use fort de poison de ce côté-là, j'ai prié le roi de Navarre d'éloigner de cette ville ceux qui étaient audit évêque; il a donné ordre que personne n'entre à nos offices. L'invention que les moines ont d'empoisonner en ce pays, c'est dedans l'encens, desquels je dois avoir peur, car depuis que vous êtes partis, je me suis trouvée plus mal que je n'ai encore fait. Mais ce n'est que des vomissements, par quoi cette fête de Noël a été chantée en notre grande salle, et de mon lit j'ai entendu la grand'-messe. »

Marguerite se trompait en se croyant empoisonnée. Elle commençait une nouvelle grossesse, et, comme elle en était confuse, vu son âge, elle ne le croyait point ou ne voulait pas se l'avouer. Olhagaray compte parmi les enfants de la

la *Vie du capitaine Jean de Bourdeilles,* une anecdote assez originale, qui nous révèle le tour particulier d'imagination, romanesque et sérieux à la fois, de la reine de Navarre, et ce mélange de religion et d'amour que l'on retrouve partout dans ses écrits. Un jeune et vaillant capitaine, frère cadet de Brantôme, fut envoyé par ses parents à Ferrare pour y terminer ses études. Là, il s'éprit vivement d'une demoiselle française nommée mademoiselle de la Roche, et fille d'honneur de la duchesse de Ferrare. « Il s'amusa, dit Brantôme, à lui faire la cour et l'amour, si bien qu'ils s'entr'aimèrent. » Quelques années après, le capitaine Jean de Bourdeilles, ayant oublié cette aventure, s'en allait en Béarn faire sa cour à la reine Marguerite. Il trouve la reine en sortant de vêpres. « Elle, qui était la meilleure princesse du monde, » rentre avec lui dans l'église déserte, éclairée des derniers rayons du soleil couchant; elle se promène environ une heure de long en large, lui demandant force nou-

reine de Navarre deux filles qui, prévenues de la mort, furent privées de baptême. Il est probable que ce fut là le fruit de cette dernière grossesse.

velles d'Italie, du roi, son frère, et de la cour de France. Tout à coup Marguerite arrête le jeune capitaine et le prend par la main : « Ne sentez-vous rien mouvoir, lui dit-elle, sous vous et sous vos pieds? — Non, madame, répondit-il. — Mais songez-y bien encore. — Madame, j'y ai bien songé, et je ne sens rien, car je marche sur une terre ferme. — Or, je vous advise, lui dit alors la reine, que vous êtes sur la tombe de cette pauvre mademoiselle de la Roche, qui est au-dessous enterrée, que vous avez tant aimée. Et je ne doute pas qu'elle ne se soit émue aussitôt que vous avez été sur elle, quand bien même vous ne l'avez senti à cause de l'épaisseur de la tombe. Et comme c'est un pieux service d'avoir souvenance des trépassés, même de ceux que l'on a aimés, je vous prie de lui donner un *Pater noster*, un *Ave* et un *De profundis*, et vous acquerrez le nom de fidèle amant et bon chrétien. » Elle le laissa là-dessus et partit. C'est ainsi qu'une reine, détrompée de ce monde et de ses illusions fugitives, demandait à un jeune capitaine un dernier souvenir, une dernière pensée pour une maîtresse oubliée, et si bien oubliée,

qu'elle avait pu mourir à l'insu de son amant.

La séparation de l'âme et du corps et l'inconcevable mystère de la vie et de la mort étaient un des sujets qui préoccupaient le plus cet esprit inquiet, agité, pénétrant, peut-être plus sceptique au fond qu'il ne le savait et ne se l'avouait à lui-même. Souvent, lorsqu'on parlait devant Marguerite de la vie éternelle, elle secouait tristement la tête en disant : « Tout cela est vrai, mais nous restons bien longtemps morts, sous terre, avant que d'en venir là. » Elle éprouvait une sorte d'impatience contre les prédicateurs qui parlent sans cesse de la mort, et disait que c'était leur dernière ressource lorsqu'ils étaient à bout de voie et ne savaient plus comment faire effet sur leurs auditeurs. Enfin, un jour, elle voulut, en étudiant de près l'agonie d'une de ses femmes, voir si elle ne découvrirait pas par elle-même le mot de l'énigme éternelle. Brantôme raconte qu'une de ses suivantes étant sur le point de mourir, « aux abois et au pommeau de la mort, elle ne bougea d'auprès d'elle, la regardant si fixement au visage que jamais elle n'en ôta le regard jusqu'après sa mort. Aucunes de ses dames plus

privées lui demandèrent à quoi elle amusait tant sa vue sur cette créature trépassante. Elle répondit : « J'ai entendu si souvent dire à de savants docteurs que l'âme et l'esprit sortaient du corps au moment du trépas, que je voulais essayer si j'entendrais quelque bruit, ou si je verrais quelque forme, à l'heure dernière de cette fille, s'échapper de son corps. Je voulais voir sortir ou sentir résonner et ouïr cette âme ou celuy esprit, et deviner ce qu'il faisait à son déloger... Je n'ai rien entendu, rien aperçu... Si je n'étais pas si ferme en la foi catholique, ajoutait-elle, je ne saurais que penser de ce délogement ou département du corps et de l'âme, mais je veux croire tout ce qu'enseigne Dieu et son Église sans plus de curiosité [1]. »

L'heure de sonder ce redoutable mystère était arrivée pour François Ier. Depuis plusieurs années, sa santé et son humeur s'étaient altérées; il languissait accablé de douleurs et d'infirmités précoces. La mort de Henri VIII, qui était du

1. « On pourrait bien faire des réflexions sur ce passage de Brantôme, » dit Bayle, et il s'engage à propos de cette anecdote bizarre dans une longue dissertation sur la nature de l'âme.

même âge que lui, lui sembla un avertissement de songer à la sienne. Vers le mois de février 1547, il fut atteint d'une fièvre lente qui le minait sourdement, et qu'il espéra en vain dissiper par la chasse, l'exercice, le changement de lieux. L'inconstance, le dégoût, la défaillance d'une âme qui n'a plus la force de s'attacher à rien, le faisaient errer de palais en palais, de château en château, courir d'une forêt à l'autre, toujours chassant et toujours malade, ayant tous les soirs un redoublement de fièvre, et perdant ses forces à vue d'œil par les efforts mêmes qu'il faisait pour les recouvrer. Après avoir séjourné tour à tour à la Muette, à Villepreux, à Dampierre, à Limours, il voulut retourner à Saint-Germain et s'arrêta à Rambouillet, qui n'était alors qu'un rendez-vous de chasse, ne comptant y passer qu'une seule nuit. Une fièvre violente et des douleurs insupportables le contraignirent d'y rester ; bientôt il sentit que ses derniers moments approchaient. Après avoir reçu les sacrements de l'Église, fidèle aux derniers conseils de sa politique et de ses ressentiments, il recommanda à son fils de contenir l'ambition de la maison de Guise,

et de ne jamais rappeler Montmorency à sa cour [1].

Ainsi mourut, le 31 mars 1547, à l'âge de cinquante-deux ans, ce prince brillant et malheureux, qui a laissé dans l'histoire une renommée supérieure peut-être à sa réelle valeur. Malgré la séduction qu'exerce encore sa mémoire, il est difficile de ne pas prononcer un jugement sévère sur l'ensemble de son caractère et de son règne. Il sacrifia la France aux folies de son égoïsme, et l'éclat passager de ses premières victoires ne vaut pas les désastres où le précipita un esprit d'aventure qui n'était tempéré par aucun principe de morale et de bon sens. Par une politique à la fois perfide et cruelle, il persécuta au dedans les réformés, qu'il soutenait au dehors contre Charles-Quint. Nous avons vu ce qu'il fut dans sa vie privée, et, sans parler du désordre de ses mœurs, de ses amitiés successivement trahies ou brisées, la personnalité tyrannique avec laquelle il abusa de l'affection la plus tendre et la plus dévouée

1. **Le roi François ne faillit point**
Quand il prédit que ceux de Guise
Mettraient ses enfants en pourpoint
Et tous les Français en chemise.

qui fut jamais. De tous points il me paraît avoir été inférieur à sa sœur. Il n'eut de commun avec elle que les dons de l'esprit, les grâces naturelles qui gagnent les cœurs et la passion des études libérales. Mais les qualités de François Ier furent de mauvais aloi, entachées de prétention et d'affectation, corrompues de bonne heure par l'orgueil et l'égoïsme, triste apanage de la grandeur ; ce n'est pas là l'âme énergique et douce, délicate et fière, qui s'élevait sans effort à la hauteur des circonstances et semblait plus à l'aise encore dans les régions supérieures. Marguerite de Valois déploya souvent, dans la sphère étroite où la Providence l'avait placée, une fermeté de jugement, une droiture de sens, une habileté dans le maniement des affaires de ce monde, qui manquèrent à son frère sur un plus vaste théâtre. Tel qu'il fut, cependant, le règne de François Ier reste un brillant épisode dans l'histoire de la monarchie française. Comme cette salamandre qui s'agite au milieu des flammes, son véritable emblème, que l'on retrouve partout au fronton de ses édifices, il a laissé de son passage une trace vive et lumineuse, et, malgré ses fautes et ses malheurs,

tous ceux qui sont épris des nobles cultures de l'art et de l'esprit lui doivent un reconnaissant souvenir.

Marguerite était en Anjou, dans le monastère de Tusson, lorsqu'elle apprit la nouvelle de la maladie de son frère ; elle envoya aussitôt à Paris courriers sur courriers, qui ne lui rapportaient pas de réponse. Elle disait alors à ceux qui l'entouraient : « Quiconque viendra à ma porte m'annoncer la guérison du roi, tel courrier, fût-il las, harassé, fangeux, je l'irais baiser et accoler comme le plus propre gentilhomme de France, et, s'il avait faute de lit et n'en pouvait trouver pour se délasser, je lui donnerais le mien et coucherais plutôt sur la dure pour quelles nouvelles il m'apporterait. » — « Le jour que le roi François lui fut ôté, dit Sainte-Marthe (c'est elle-même qui le lui a raconté, ajoute-t-il), elle rêva qu'elle le voyait pâle et abattu, qui d'une faible voix l'appelait : « Ma sœur, ma sœur. » Marguerite croyait aux songes et aux pressentiments ; elle fut douloureusement frappée de ce présage. Le même rêve lui revint quelques jours après ; elle s'informa avec angoisse si l'on n'avait reçu aucune

nouvelle du roi. Il y avait déjà plusieurs jours que l'on avait appris sa mort, mais on avait résolu de la lui cacher ; on lui répondit qu'on ne savait rien. Elle se rendit à l'église du monastère, espérant calmer son agitation par la prière. En traversant le cloître, elle entendit une religieuse folle qui se plaignait et pleurait à haute voix. « Marguerite, de sa nature encline à la commisération, dit Sainte-Marthe, vient en diligence vers cette fille, lui demande ce qu'elle a à pleurer, et l'enhardit de dire si elle voulait quelque chose. A donc la religieuse commença à se lamenter de plus fort, et, regardant la reine, lui dit qu'elle déplorait son malheur. Alors Marguerite, se tournant vers ceux qui l'accompagnaient : « Vous me cachez la mort du roi, mais l'Esprit de Dieu me l'a révélée par cette folle. » Puis, retournant dans sa chambre, sans manifester aucun trouble extérieur, elle s'agenouilla et répandit son âme et sa douleur devant Dieu. »

A partir de ce moment, malgré son calme apparent, Marguerite se sentit frappée au cœur. « Elle en fit, dit Brantôme, des lamentations si grandes, des regrets si cuisants, qu'oncques

depuis ne s'en remit et ne fit plus jamais son profit. » Elle passa les quarante premiers jours de son deuil dans le monastère de Tusson. Dès lors elle vécut dans la plus profonde retraite, et se rendait souvent à ce même couvent où elle avait reçu le coup fatal qui l'avait à jamais détachée des choses de la terre. « On l'y voyait, dit Hilarion de Coste, faire l'office d'abbesse et chanter avec les religieuses à leurs messes et à leurs vêpres. » Voici quelques stances qu'elle composa peu de temps après la mort de son frère ; ce furent ses derniers adieux à la poésie [1] :

Las ! tant malheureuse je suis,
Que mon malheur dire ne puis,
Sinon qu'il est sans espérance,
Désespoir est déjà à l'huys
Pour me jeter au fond du puits.
Tant de larmes jettent mes yeux
Qu'ils ne voient terre ni cieux,
Telle est de leurs pleurs l'abondance.
Ma bouche se plaint en tous lieux,
De mon cœur ne peut saillir mieux
Que soupirs sans nulle allégeance.
Tristesse, par ses grands efforts,

1. Complainte faite par la reine de Navarre un mois après la mort du roi. (*Marguerites de la Marguerite des princesses.*)

A rendu si faible mon corps
Qu'il n'a ni vertu ni puissance.
. . . . . .
Mort, qui m'as fait si mauvais tour
D'abattre ma force et ma tour,
Tout mon refuge et ma défense,
N'a su ruiner mon amour
Que je sens croître nuit et jour.
O mort, qui le frère as dompté,
Viens donc par ta grande bonté
Transpercer la sœur de ta lance !
Mon deuil par toi soit surmonté,
Puisque mon frère est en tes lacs,
Prends-moi, afin qu'un seul soulas
Donne à tous deux même jouissance.

Le sentiment de son isolement lui inspira cette plainte simple et touchante :

Je n'ai plus ni père ni mère,
Ni sœur ni frère ;
Dieu est le seul auquel j'espère
Qui sur le ciel et terre impère,
J'ai mis du tout en oubliance,
Le monde, parents et amis,
Biens et honneurs en abondance,
Je les tiens pour mes ennemis, etc.

Tout était amertume et tristesse dans la position de Marguerite ; en perdant son frère, elle perdait tout. Elle n'avait jamais été riche,

et la pension de 25,000 livres que lui faisait François Ier pouvait cesser avec lui. Ses lettres au roi Henri II sont officielles, tristes et courtes ; elle s'excuse de ne pouvoir se rendre aux cérémonies de son couronnement, et fait allusion à la douleur où l'a plongée la perte de son père.

Aussitôt après la mort de François Ier, nous la voyons écrire à M. d'Isernay, intendant de la maison du roi, implorer même la protection de Diane de Poitiers, devenue toute-puissante à la cour depuis l'avénement de Henri II, pour demander la continuation de sa pension [1]. « Vous me faites beaucoup de service, dit-elle à M. d'Isernay, de solliciter mes affaires par là, dont la plus grande, c'est la sûreté de mes 25,000 livres, car vous savez que sans cela il me serait impossible d'entretenir mon état ; et peut-on bien croire que, sans grande nécessité, ma coutume n'est point de demander. Si j'avais père, mère, frère, oncle ou parents, je les

1. Voici quelle était la fortune du roi et de la reine de Navarre. On lit dans l'état des pensions payées par le roi pour l'année 1547 (Mss. Béthune, 8,651, fol. 31) : Au roi de Navarre, 24,000 liv. — Pour l'état du gouverneur de Guienne, 10,000 liv. — La reine de Navarre, 25,000 liv. — Total, 59,000 liv.

prierais d'être mes avocats, etc... » Marguerite se vit aussi obligée de recourir à M. de Montmorency. Le premier acte de Henri II montant au trône avait été, contre le conseil de son père, de rappeler le connétable de Montmorency à sa cour. La lettre de Marguerite, où elle lui rappelle leur ancienne liaison, est empreinte d'une dignité affectueuse et mélancolique. « Je vois bien, lui dit-elle en le remerciant d'un bon service qu'il lui a rendu, que le temps n'a pas eu victoire sur votre mémoire d'en pouvoir effacer l'affection que, dès votre enfance, je vous ai portée ; car vous avez eu beaucoup d'amis, mais souvenez-vous que vous n'avez eu qu'une mère qui n'en perdra jamais le nom ni l'effet en tout ce qu'elle pourra faire ou désirer pour vous. Votre bonne tante, mère et vraie amie Marguerite [1]. »

Une nouvelle peine vint encore aggraver les chagrins de la reine de Navarre. Jeanne d'Albret, sa fille, dont le mariage avec le duc de Clèves avait été rompu, épousa, contre sa vo-

1. Marguerite n'était guère plus âgée que le connétable de Montmorency ; mais elle aima de bonne heure à se donner les airs et l'attitude d'une vieille femme.

lonté, Antoine de Bourbon. « Cette union, dit Hilarion de Coste, déplaisait à la reine de Navarre et fut un des chagrins qui la conduisirent au tombeau. » Jeanne d'Albret n'avait pas été élevée par sa mère ; nous avons vu que Marguerite avait eu l'impardonnable tort de la sacrifier aux volontés de François Ier, sans tenir compte de ses sentiments ; il n'est donc pas étonnant qu'elle n'eut pas une grande influence sur sa fille. Antoine de Bourbon n'avait pas de fortune et était protestant ; ce fut sans doute là la principale cause de la répugnance de Marguerite ; rentrée dans le sein de son Église, elle savait, par sa propre expérience, le danger et l'embarras de la position fausse où allait se trouver sa fille. Le mariage se fit à Moulins, au mois d'octobre 1548. Brantôme, attendri sur les dernières années de la reine de Navarre, s'écrie : « Il ne lui manque qu'une chose, c'est qu'elle n'est aussi heureuse en ce monde comme ses mérites le requièrent et ses plus affectionnés serviteurs le souhaitent. Je n'en puis conjecturer autre raison, sinon que le ciel qui l'a faite ne veut, comme jaloux, qu'elle dépende d'autre que de lui. »

Un an après le mariage de sa fille, Marguerite, nous dit Sainte-Marthe (toujours d'après son propre récit), vit apparaître en songe une très-belle femme vêtue de blanc, qui tenait à la main une couronne de toutes sortes de fleurs et qui disparut en lui disant : « A bientôt. » Elle eut alors le même pressentiment qui l'avait poursuivie lors de la maladie de son frère. Elle se crut destinée à mourir dans l'année, et pensa que la couronne offerte par cette femme était la couronne des bienheureux. « A partir de ce moment, dit Sainte-Marthe, elle abandonna l'administration de ses biens au bon plaisir de son mari, ne tint plus aucun compte de ses domestiques occupations, désista de passer le temps à ses accoutumées compositions, et commença à s'ennuyer de toutes choses. » Elle écrivit même en prévoyance de sa mort à ceux avec qui elle pouvait avoir quelques affaires à régler, et dicta ses dernières volontés. On se rappelle les deux beaux sonnets de Corneille et de Michel-Ange, où cette fatigue de vivre qui s'empare parfois de l'âme quand elle approche de sa fin, ce voile de tristesse qui s'étend sur la terre alors qu'elle nous échappe, sont admi-

rablement exprimés. Les derniers vers de la reine de Navarre, composés et écrits peu de temps avant sa mort, nous révèlent le détachement des choses de ce monde et les sentiments d'ardente piété qui avaient peu à peu envahi son âme [1]:

Je cherche autant la croix et la désire,
Comme autrefois je l'ai voulu fuir,
Je cherche autant par tourment d'en jouir,
Comme autrefois j'ai craint son dur martyre,
Car cette croix mon âme à Dieu attire;
C'est le chemin très-sûr pour l'aller voir,
Par quoi les biens qu'au monde puis avoir,
Quitter je veux, la croix doit me suffire [2].

Elle était dans cette disposition maladive où l'âme acquiert, en quelque sorte, un sens surnaturel, et interprète comme des pré-

1. O Dieu de vérité, pour qui seul je soupire,
Unis mon cœur à toi par de forts et doux nœuds;
Je me lasse d'ouir, je me lasse de lire,
Mais non pas de te dire :
C'est toi seul que je veux.

Le sonnet de Michel-Ange, que je n'ai pas présent à la mémoire, exprime le même sentiment; la fatigue de l'art qui avait été la passion de sa vie et le retour à Celui

Che per noi mise le braccia in croce.

2. Huitain composé un peu avant sa mort. (Supp. Franc. N° 2,286, fol. 119.)

sages funestes les moindres irrégularités dans le cours ordinaire des choses. L'homme a un sentiment si intime de son union avec la nature, qu'il ne peut se résoudre à la croire indifférente, et la fait intervenir comme un messager bienveillant ou funeste aux heures fatales de sa destinée. Marguerite prit froid au château d'Odos, près de Tarbes, en observant une comète qui paraissait, dit Brantôme, pour la mort du pape Paul III; « mais possible cuida-t-elle pour elle paraissait. » En tout autre temps, il est probable que cette pensée ne lui serait pas venue à l'esprit. « Soudain, continue Brantôme, la bouche lui vint un peu de travers : ce que voyant, son médecin la fit ôter de la fenêtre et la fit coucher. » Marguerite n'était pas encore familiarisée avec l'idée de la mort; lorsqu'on lui annonça que sa fin était proche, elle trouva « ce mot fort amer, disant qu'elle n'était point tellement âgée qu'elle ne pût vivre encore quelques années. » Trois jours avant sa mort, elle perdit connaissance et ne la recouvra qu'au moment suprême. Elle s'écria par trois fois : « Jésus! Jésus! Jésus! » et, embrassant la croix, rendit le dernier soupir le 21 décem-

bre 1549, à l'âge de cinquante-sept ans [1].

On ne saurait peindre la désolation qui éclata en Béarn à la nouvelle de la mort de la reine de Navarre [2]. Ce ne furent pas seulement les savants, les gens de lettres, ses amis et ses commensaux, mais plus encore les pauvres, les malheureux, tous ceux que nourrissait autour d'elle son inépuisable bonté, qui, dit Sainte-Marthe, la cherchaient çà et là comme des brebis font leur pasteur, ne sachant à qui se retirer. Ainsi qu'il le remarque judicieusement, c'est après la perte d'un grand bien que l'on en

1. Florimond de Rémond assure qu'elle mourut dans la foi catholique, et protesta de sa fidélité à la religion de ses pères. Je cite ici ce passage dont je ne garantis pas la véracité : « Elle reconnut sa faute et se retira du précipice où elle était quasi tombée ; reprenant sa première piété et dévotion catholique, avec protestation jusqu'à sa mort qu'elle ne s'en était jamais séparée, et que ce qu'elle avait fait pour les réformés procédait plutôt de compassion que d'aucune mauvaise volonté qu'elle eût à l'ancienne religion de ses pères. Elle reçut les sacrements de l'extrême-onction que lui administra un cordelier nommé Gilles Caillou. » (Florimond de Rémond, *Histoire de la naissance et des progrès de l'hérésie.*)

2. « Héias ! qui pourrait écrire le deuil que firent le Foix et le Béarn à la mort de cette Marguerite qui avait été l'œillet précieux en notre parterre, de qui l'odeur avait attiré en Béarn, comme le thym les mouches à miel, les meilleurs esprits de l'Europe. » (Olhagaray, *Histoire des comtes de Foix et de Béarn.*)

sent toute la valeur, et le vide que laisse après elle une personne supérieure est peut-être plus profond encore que ne l'auraient pensé ceux qui l'aimaient et l'appréciaient de son vivant. Le roi de Navarre, qui n'avait pas rendu sa femme heureuse, fut vivement affligé de sa perte. Laissons parler là-dessus Olhagaray : « Que dirons-nous du roi privé de sa Marguerite ? Il n'avait plus cette ferme façon de vivre et allait variant à tout propos, faisant le mécontent; ce pauvre prince fuyait partout, mais plus avant il allait, plus le mal le suivait et lui faisait la guerre. »

La reine de Navarre fut enterrée en grande pompe dans la cathédrale de Pau. Le roi de Navarre ordonna que ses obsèques fussent en tout dignes de son rang, et que les honneurs lui fussent rendus comme à la première des têtes couronnées. On vit Marguerite représentée en effigie dans une chapelle ardente, couchée sur une estrade, revêtue d'habits royaux; au pied de l'estrade, trois seigneurs étaient debout, l'un tenant la couronne, l'autre le sceptre, le troisième la main de justice. Ces trois seigneurs accompagnèrent le corps avec les insignes de la royauté jusqu'au lieu de la sépulture. Parmi

ceux qui assistèrent ou se firent représenter par procuration aux funérailles de la reine de Navarre, on remarque, chacun dans l'ordre de préséance qui lui fut assigné, le roi, les princes du sang, les ducs de Vendôme, de Nevers, d'Aumale, de Montpensier, d'Étampes, la duchesse de Beaumont, la duchesse d'Estouteville, dont Marguerite avait arrangé le mariage avec M. de Saint-Pol, et le duc de Rohan, qu'elle avait secouru dans l'infortune, etc., etc. Le roi de Navarre et Antoine de Bourbon conduisaient le deuil. Au milieu de ce cortége de personnes illustres qui accompagnaient Marguerite au lieu de son dernier repos, le connétable de Montmorency, parvenu alors au comble de la fortune, brille par son absence. Ainsi finissent les liaisons de ce monde, souvent même sans un regret, sans un dernier hommage rendu à une tombe.

Le roi de Navarre survécut de six ans à sa femme; il mourut au mois de mai 1555, laissant Antoine de Bourbon et sa fille Jeanne d'Albret héritiers du comté de Béarn. Henri IV avait alors deux ans.

La reine de Navarre, tant célébrée de son

vivant par les poëtes, les savants et les gens de lettres, le fut encore bien plus après sa mort. Chacun lui apporta, en vers ou en prose, son tribut de louange et de regret [1]. Cette gracieuse églogue de Ronsard me paraît cependant, dans ce concert universel d'éloges, la seule épitaphe digne d'être gravée sur la tombe de Marguerite :

Comme les herbes fleuries
Sont les honneurs des prairies,

1. Joachim de Bellay fit pour le tombeau de Marguerite cette épitaphe bien connue:

Musarum decima et charitum quarta, inclita regum
Et soror et conjux, Margaris illa jacet.

Il serait trop long d'énumérer les discours, pièces de vers, éloges funèbres composés en l'honneur de la reine de Navarre. J'ai souvent eu occasion de citer l'oraison funèbre de Charles de Sainte-Marthe, en latin et en français. Étienne Dolet composa sur la reine de Navarre une ode en vers latins, adressée à la Minerve de la France. François Habert, son protégé, lui fait décerner la couronne d'immortalité par Apollon lui-même au sommet du Parnasse. Trois jeunes Anglaises, d'une naissance illustre, Anne, Marguerite et Jeanne Seymour, composèrent cent distiques grecs en l'honneur de Marguerite, qu'elles intitulèrent *le Tombeau de la reine de Navarre*. Dorat, Joachim du Bellay, Antoine de Baif, Nicolas Denisot vinrent à leur tour. Enfin les savants, les théologiens, les jurisconsultes, Claude d'Espence, Jacques Goupil, Salomon Macrinne ne furent pas moins empressés à témoigner leur douleur, tant en vers qu'en prose.

Et des prés les ruisselets,
De l'orme la vigne aimée,
Des bocages la ramée,
Des champs les blés nouvelets,

Ainsi tu fus, ô princesse,
Ançois plutôt, ô déesse,
Tu fus la perle et l'honneur
Des princesses de nôtre âge,
Soit en force de courage,
Ou soit en royal bonheur.

Vous, pasteurs que la Garonne
D'un demi-tour environne,
Au milieu de vos prés verts,
Faites sa tombe nouvelle,
Et gravez l'herbe sur elle
Du long cercle de ces vers:

« Ici la reine sommeille,
Des reines la nonpareille,
Qui si doucement chanta,
C'est la reine Marguerite,
La plus belle fleur d'élite
Qu'oncques l'Aurore enfanta. »

Puis sonnez les cornemuses,
Et menez au bal les Muses
En un cercle tout autour,
Soit aux jours de la froidure,
Ou quand la jeune verdure
Fera son nouveau retour.

Dites à vos breviettes :
Fuyez-vous-en, camusettes,
Gagnez l'ombre de ce bois,
Ne broutez en cette prée,
Toute l'herbe en est sacrée
A la nymphe de Valois.

Et toi dont la renommée
Porte d'une aile animée
Par le monde la valeur,
Mieux que les pointes superbes
Te plaisent les douces herbes,
Les fontaines et les fleurs.

Soit que ton esprit habite
Sur la nue ou dans les champs,
Que le long oubli couronne,
Oy ma lyre qui te sonne,
Et prête l'aile à mes chants !

Parlons maintenant des ouvrages de la reine de Navarre et abordons franchement le plus hasardé, le plus contesté de tous, l'*Heptaméron*. Citons d'abord Brantôme à ce sujet : « Elle fit en ses gaytés un livre qui s'intitule *les Nouvelles de la reine de Navarre*, où l'on voit un style doux et fluant plein de beaux discours et de belles sentences. Elle composa toutes ces nouvelles dans sa litière, en allant par pays

car elle avait de plus grandes occupations étant retirée. Je l'ai ouï conter à ma grand'mère, qui allait toujours avec elle dans sa litière et lui tenait l'écritoire, et les mettait par écrit aussi habilement et plus que si on les lui eût dictées. »

Une première question s'élève à propos de l'*Heptaméron ;* ce livre, publié après sa mort, est-il bien réellement l'œuvre de la reine de Navarre ? On a souvent cherché à élever quelques doutes à ce sujet, et selon M. Charles Nodier, qui n'a fait que répéter cette opinion après bien d'autres, Bonaventure Desperriers serait réellement l'auteur des contes attribués à sa royale maîtresse. Après les dernières recherches faites par les érudits, il me semble difficile de conserver aucune hésitation à cet égard. Le plus ancien manuscrit de l'*Heptaméron*, écrit peu d'années après la mort de Marguerite, qu'a édité récemment dans son texte original la Société des Bibliophiles français, se trouve à la Bibliothèque nationale (n° 7776). Sur le premier feuillet on lit : « Le Décaméron de très haute, très illustre princesse Madame Marguerite de France, sœur unique du roi Fran-

çois Ier, reine de Navarre, duchesse d'Alençon et de Berry. » Le rédacteur de ce beau et curieux manuscrit est Adrien de Thou, oncle du célèbre historien; il affirme l'avoir copié sur un manuscrit fort incorrect des secrétaires de la reine de Navarre, et avoue qu'il s'est permis d'altérer quelques passages pour en éclaircir le sens. Mais il a rétabli scrupuleusement les variantes dans une table écrite sur deux colonnes en regard du texte, et les nouveaux éditeurs les ont fidèlement transcrites dans leurs notes. Ils ont eu soin de mettre entre parenthèses les mots altérés, substitués, transposés, les phrases disloquées ou omises, et au bas de chaque page on peut trouver le passage tel qu'il était écrit dans le premier manuscrit.

En 1558, Pierre Boaisteau publia la première édition des *Contes de la reine de Navarre;* sans égard pour l'œuvre originale, il l'altéra à sa guise, déguisa les noms propres, corrigea le style, et supprima les passages qui lui parurent trop hardis. Il en changea même le nom et le publia sous le titre de : *Histoire des amants fortunés*. Ainsi altéré, l'*Heptaméron* avait perdu à la fois sa vérité et son originalité. Jeanne

d'Albret se plaignit vivement du tort que Boaisteau avait fait à sa mère par cette publication; ce qui prouve, pour le dire en passant, que les *Contes de la reine de Navarre* étaient loin d'avoir de leur temps la réputation qu'on leur a faite depuis, puisque Jeanne d'Albret, connue par l'austérité de sa vie et de ses croyances, n'aurait certes pas contribué à remettre en lumière une œuvre qui pouvait nuire à la mémoire de sa mère. Ce fut alors que Claude Gruget, ancien serviteur de la reine de Navarre, publia une nouvelle édition, dédiée à Jeanne d'Albret, sous le titre de *l'Heptaméron ou les Nouvelles de Marguerite de Valois*. « Cette reine, dit-il dans sa dédicace, vrai ornement de notre siècle, a laissé, en se jouant, sur les actes de la vie humaine de si belles instructions, qu'elle a passé Boccace ès beaux discours qu'elle a faits sur chacun de ces contes. » Claude Gruget se vante, avec raison, d'avoir rétabli dans leur ordre véritable les *Nouvelles de la reine de Navarre;* ce qu'il n'osa pas faire, ce fut de remettre à leur place les noms propres, les passages contenant des opinions religieuses ou philosophiques trop hardies, ou des traits de satire

contre les moines. C'est donc dans le texte original de la reine de Navarre que nous rend aujourd'hui la Société des Bibliophiles français, qu'il faut aller chercher le premier jet de son imagination.

D'ailleurs, sans se préoccuper davantage de ces recherches, il est impossible pour qui a étudié le style de Marguerite dans sa correspondance, de ne pas le reconnaître dans ses nouvelles. La langue française au seizième siècle n'était pas encore fixée ; elle se faisait, en quelque sorte, sous la main ; comme une cire molle elle recevait l'empreinte de qui la maniait. A cette époque naïve et créatrice, chacun avait la sienne, et rien ne se ressemble moins que le style d'Amyot, de Marot, de Rabelais et de Montaigne. Marguerite crée sa langue en se jouant ; c'est là ce qui prête à son style, parfois un peu diffus, une gentillesse, une grâce enfantine, une souplesse et un abandon plein de charme. Deux écoles étaient en présence au seizième siècle ; l'une qui conservait encore l'expression naïve, les tours et les finesses du vieux langage français ; l'autre déjà plus étudiée, plus savante, procédant de la re-

naissance et de l'étude de l'antiquité, que Ronsard et Baïf inauguraient en France. Marguerite, comme Clément Marot, appartient à l'ancienne école ; on retrouve en elle l'humeur gauloise, moqueuse et sensible à la fois, et cet aimable mélange de naturel, de malice et de grâce qui anime les vieux fabliaux français. On y retrouve aussi quelque chose du talent descriptif et de l'imagination tendre et riante de son aïeul Charles d'Orléans. Il serait facile de suivre, dès l'origine de la France, le courant de cette veine poétique, vive et facile, qui aboutit au dix-septième siècle à La Fontaine, et se perd là comme un ruisseau dans le sable.

Il est aujourd'hui assez généralement reconnu que l'*Heptaméron* vaut mieux que sa réputation. La plupart de ceux qui en parlent comme d'un recueil de contes licencieux ne l'ont pas lu, ou le confondent avec les *Cent nouvelles nouvelles* publiées à la cour de Louis XI. Si l'exécution est loin d'être irréprochable, l'intention du moins n'eut rien de blâmable, et la reine de Navarre ne se proposa d'autre but que de distraire ses loisirs en amusant, et, chose singulière, en édifiant ses lecteurs. Loin de croire,

en écrivant ses nouvelles, démentir sa vie et ses opinions, elle ne laisse échapper aucune occasion de tirer une moralité sérieuse, quelquefois même sévère, d'une aventure romanesque ; et souvent le conte le plus libre dégénère en homélie. Elle excelle à parler de piété à propos d'une histoire amoureuse, et les infidélités des maris, les tromperies des femmes, la fragilité humaine, servent de texte à des réflexions du genre de celles-ci : « Sachez qu'au premier pas que l'homme marche en la confiance de lui-même, il s'éloigne d'autant de la confiance en Dieu. — Celui-ci est sage qui se connaît ennemi de soi-même, et qui tient sa volonté et son propre conseil pour suspects, quelque apparence de bonté et de sainteté qu'il y ait. — Voilà comme il en prend à celles qui cuident par leur force et vertu vaincre amour et nature. — Par ceci, mesdames, pouvez connaître la fragilité d'une estimée femme de bien ; et je pense quand vous aurez bien regardé en ce miroir, au lieu de vous fier à vos propres forces, à vous retourner à celui en la main duquel gît votre honneur. » Tout à côté d'un conte vraiment digne de la contemporaine de Rabelais,

suit une dissertation métaphysique subtile, un peu mystique, mêlée d'une légère teinte de tendresse romanesque que ne désavouerait pas saint François de Sales. Cela est étrange assurément ; sans mettre en doute la bonne foi de Marguerite, on peut bien ne pas la croire aussi naïve qu'elle veut le paraître, et supposer que, spirituelle comme elle l'était, elle s'amusait du contraste de sa moralité et de ses récits, et se divertissait de l'étonnement qu'elle nous cause[1]. Tout en faisant donc une très-large part aux mœurs. du temps, en reconnaissant que dans les sermons même des prédicateurs du seizième siècle, on retrouve cette crudité de tons et de langage qui empruntait à la renaissance latine une audace nouvelle, il est impossible de ne pas blâmer la reine de Navarre, et il faut avouer que si ses contes sont un titre à la célébrité littéraire, ils restent une tache à sa mémoire. On se tromperait cependant si l'on croyait voir dans l'*Heptaméron* un effort infructueux pour unir des sentiments de nature différente ;

1. Il en est bien souvent ainsi dans les auteurs du temps, et les prétendues naïvetés de Brantôme ne sont la plupart du temps que des malices.

comme dans toutes les œuvres originales, l'inspiration est une et coule de source : l'on sent que la conteuse s'est également complu dans ses histoires gaies et ses réflexions pieuses. On reconnaît dans les contes de la reine de Navarre la trace de ce double courant, distinct et cependant uni au seizième siècle ; d'un côté, la tendance idéale romanesque, l'exaltation, et la subtilité de sentiments rappelant la chevalerie et les cours d'amour du moyen âge ; de l'autre, l'indépendance railleuse, la liberté de penser et de propos sur tous les sujets annonçant déjà les temps nouveaux ; et tout cela mêlé et comme fondu par une grâce féminine qui adoucit les nuances et les contours. En dépit de l'allure trop vive de certains récits, on respire dans ce livre un certain parfum de piété, d'honnêteté, et j'ajouterais même d'innocence si je ne craignais de provoquer le sourire.

Ce ne furent point des péchés de jeunesse que ces contes, et De Thou se trompe lorsqu'il implore l'indulgence en faveur du jeune âge de Marguerite lorsqu'elle les composa [1]. On sait

1. « Si tempora et juvenilem ætatem in qua scriptum est

d'où lui vint la première idée de ses nouvelles et joyeux devis. Antoine le Maçon, revenant de Florence, publia d'après l'ordre de sa maîtresse une traduction des *Contes de Boccace* qu'il lui dédia. Le succès de cet ouvrage fut prodigieux à la cour de France, ainsi que la reine de Navarre le raconte elle-même dans le prologue de l'*Heptaméron* : « Je crois qu'il n'y a personne de vous qui n'ait lu les nouvelles de Boccace traduites en français ; le roi très-chrétien François Ier, Monseigneur le dauphin, Madame la dauphine et Madame Marguerite en ont fait tant de cas que, si Boccace eût pu les entendre, les louanges que ces illustres personnes lui donnaient auraient dû le ressusciter. Je suis témoin que plusieurs personnes de la cour résolurent d'imiter Boccace, si ce n'est en une chose qui est de n'écrire rien qui ne soit véritable. » Il paraît que cette intention reçut un commencement d'exécution, puisque Brantôme nous rapporte que Catherine de Médicis et madame de Savoie jetèrent au feu, par dépit, les contes qu'elles essayèrent de faire en

respicias non prorsus damnandum certe gravitate tantæ heroïnæ, et extrema vita minus dignam. »

imitation de la reine de Navarre, et il ajoute, en un autre endroit, que sa grand'mère, la sénéchale de Poitou, savait tous les secrets des nouvelles et « en était une des devisantes. » Toutefois de grands événements étant survenus, la cour, dit Marguerite, mit en oubli cette entreprise, et ce fut dans les dernières années de sa vie, en voyage dans sa litière, par manière de délassement, qu'elle rassembla les nouvelles qu'elle savait ou avait entendu raconter de côté et d'autre, ses propres aventures et celles de ses amis, et composa enfin un Heptaméron qui dans l'origine devait être un Décaméron, mais qui ne fut jamais terminé.

Le gracieux prologue de l'*Héptaméron* ne rappelle en rien le sombre et pathétique récit dont il a plu à Boccace d'encadrer ses riants tableaux. C'est une aventure moins tragique qui sert de prétexte aux contes de Marguerite, elle suppose que plusieurs personnes de condition, tant de France que d'Espagne, se réunirent aux bains de Cauterets, dans les Pyrénées, et se dispersèrent après quelques semaines de séjour. Les Espagnols s'en retournèrent du mieux qu'ils purent par les montagnes; mais les Français

furent retenus par une inondation de pluies « si merveilleuse, si grande, qu'il semblait que Dieu eût oublié la promesse qu'il avait faite à Noé de ne détruire plus le monde par eaux. » Après diverses aventures plus ou moins extraordinaires, le même nombre de voyageurs, hommes et femmes, se trouve réuni à l'abbaye de Notre-Dame de Serrance, où le débordement du Gave, la rupture des ponts et des chemins les retiennent pendant dix à douze jours. « Ils se résolurent, dit l'auteur, de bannir de leur esprit la crainte des mauvais chemins, et de se réfugier à Notre-Dame de Serrance, persuadés que, s'il y avait moyen d'échapper d'un danger, les moines devaient le trouver. » Ce premier trait malin contre les moines n'est que le début de ceux que Marguerite va incessamment leur lancer dans le courant de son livre. Il s'agit donc d'employer ces dix ou douze jours à quelque occupation « plaisante et vertueuse. » On s'adresse à madame Oysille, « veuve de longue expérience, » qui semble, par son âge et son autorité, présider toute la compagnie. « Mes enfants, leur répond-elle, vous me demandez une chose fort difficile, de vous enseigner un passe-temps qui vous

puisse délivrer de vos ennuis ; car, ayant cherché le remède toute ma vie, n'en ai jamais trouvé qu'un qui est la lecture des saintes Écritures, en laquelle se trouve la vraie et parfaite joie de l'esprit. » Un si austère régime ne peut cependant convenir à une si joyeuse société. Il est convenu que dès le matin on se réunira dans la chambre de madame Oysille pour entendre la lecture de l'Évangile ; de là on ira dévotement à la messe, on se séparera à dix heures, et l'on se rassemblera de nouveau à midi sur le pré, « qui était si beau et si plaisant, qu'il y aurait besoin d'un Boccace pour le dépeindre. Et s'il vous plaît, dit madame Oysille, que nous allions tous les jours, depuis midi jusqu'à quatre heures, dedans ce beau pré, le long de la rivière du Gave, où les arbres sont si feuillés que le soleil ne saurait percer l'ombre ou échauffer la fraîcheur ; là, assises à nos aises sur l'herbe verte si molle et si délicate qu'il ne nous faut ni carreaux ni tapis, chacun dira quelque histoire qu'il aura vue ou bien ouï dire à quelque personne digne de foi. » Chaque après-midi, à la fin de la joyeuse séance, la cloche sonne et avertit qu'il est temps d'aller à vêpres ; la compagnie

s'y rend, non sans avoir fait attendre quelquefois les religieux, qui s'y prêtent de bonne grâce.

Quels sont les interlocuteurs qui entrent ainsi en scène dès le prologue de l'*Heptaméron*, ne cessent de jouer un rôle dans le cours du récit, et deviennent tour à tour les conteurs des nouvelles ? Il est plus que probable que Marguerite a voulu désigner sous des noms supposés, elle-même d'abord et les personnes qui l'entouraient. Quelques-unes des conjectures que l'on peut faire à cet égard sont à peu près certaines ; pour les autres on est réduit à de simples suppositions. Ainsi cette Parlamente vertueuse et coquette à la fois, qui n'est jamais, dit l'auteur, oisive ni mélancolique, qui agrée avec un mélange d'émotion et de plaisanterie les hommages du chevalier Simontault, est évidemment Marguerite elle-même ; c'est dans sa bouche qu'elle a mis toutes ses opinions sur l'amour, l'amitié, la religion, les rapports des maris et des femmes, etc..... Cette madame Oysille, que Parlamente regarde comme sa mère, qui distribue la louange et le blâme, décide les questions délicates, et, à la suite d'une longue dis-

cussion sur l'amour, déclare que l'amour est bon en soi, et n'est mauvais que par l'usage que l'on en fait, puis le lendemain lit à toute la société, connaissant leur cœur, l'épître de saint Jean l'évangéliste, qui n'est pleine que d'amour, est à ce qu'on croit Louise de Savoie. C'est elle qui raconte les nouvelles dont les mauvaises mœurs des cordeliers et leurs ridicules aventures font tous les frais, et l'on sait la haine que Louise de Savoie portait aux moines [1]. Si bien que Parlamente, ennuyée avec raison, il faut le dire, de ses récits, s'écrie : « Ne serons-nous jamais hors de ces contes de moines ! » Après avoir médit des cordeliers, Parlamente leur oppose la parole simple et sévère des prédicateurs de l'Évangile, et l'on sent que Marguerite pense à ses amis les réformés. De temps à autre cependant la raillerie remonte plus haut encore, et certains mystères de la religion chrétienne sont traités avec une légèreté profane sans que ma-

1. « L'an 1522, en décembre, mon fils et moi, par la grâce de Dieu, commençons à connaître les hypocrites blancs, noirs, gris et de toutes couleurs, desquels Dieu, par la grâce de Dieu, par sa bonté infinie, nous veuille préserver et défendre, car il n'est point de plus dangereuse génération en toute nature humaine. » (*Journal de Louise de Savoie.*)

dame Oysille, toute dévote qu'elle est, semble s'en étonner ou s'en blesser. En tout, il faut en convenir, cette société, composée de personnes honnêtes, délicates et de bonne compagnie, s'amusant sans penser à mal, n'est assurément pas facile à scandaliser. Dans le personnage d'Hircan on a voulu reconnaître le premier mari de Marguerite, Charles, duc d'Alençon; les couleurs assez peu favorables sous lesquelles il est peint, et la déférence avec laquelle les autres personnages s'adressent à lui le donneraient à penser. Et le chevalier Simontault, qui ne laisse échapper aucune occasion de faire comprendre à Parlamente l'amour qu'il ressent pour elle, que Parlamente tient pour son « très-affectionné serviteur, » et cependant plaisante sur son martyre, serait-ce ce jeune Henri d'Albret, qui devint plus tard le mari de Marguerite? Parlamente lui dit une fois, ce qui confirmerait cette supposition, que, tout amoureux qu'il prétend être aujourd'hui, il deviendra un jour un mari infidèle. Les autres conjectures sont plus hasardées; ainsi on a cru voir dans Saffredant, dont les cheveux commencent à blanchir, qui se dit malheureux en amour, faute d'avoir su conduire

avec prudence ses entreprises, l'amiral Bonnivet, dont les aventures galantes sont le texte de quelques-unes des nouvelles de l'*Heptaméron*. Longarine serait madame de Châtillon, qui donna de si bons conseils à sa maîtresse quand elle eut repoussé la tentative hardie de l'amiral Bonnivet. Ennasuite, Anne de Vivonne, grand'mère de Brantôme, etc... On ignore quel peut être ce Dagoucin, jeune gentilhomme mélancolique qui avait une passion malheureuse dont Parlamente connaissait bien l'objet, « et rêvait, dit Simontault, la république de Platon qui s'écrit et ne s'expérimente pas. » Il en est de même des nouvelles; presque toutes contiennent des allusions plus ou moins voilées à des aventures ou à des personnages connus dans le temps. Si l'on en possédait la clef, elles pourraient servir à l'histoire anecdotique du règne de François Ier. Malheureusement il nous reste peu de renseignements à ce sujet. Marguerite a pris soin de dérouter le lecteur en changeant les lieux, les dates, la position des personnages, et le voile, qui était transparent aux yeux des contemporains, est devenu obscur pour la postérité. On trouve cependant dans ces contes de

curieuses et piquantes révélations sur la société et le monde où vivait Marguerite. Il y a beaucoup d'esprit et de subtilité dans les dialogues et épilogues qui suivent et précèdent les nouvelles ; ils peuvent nous donner une juste idée de ce qu'était la conversation aisée et enjouée de la bonne compagnie au seizième siècle ; bien que le dialogue roule souvent sur des sujets assez libres, la parole y est châtiée et contenue dans une juste mesure de politesse et d'élégance.

Marguerite, François Ier, Bonnivet, sont les héros de quelques-unes de ces nouvelles ; les amours de François Ier et de la belle Ferronnière, son aventure avec le comte Guillaume de Furstemberg y sont vivement racontés [1]. Je recom-

1. Le comte de Furstemberg n'était qu'un aventurier introduit à la cour de France par Robert de la Maret, qui avait reçu, dit-on, de l'argent pour attenter à la vie du roi. François Ier l'invita un jour à venir à la chasse avec lui, et le mena perdre au fond des bois. Quand ils se trouvèrent seuls dans la forêt, François Ier tira son épée, la fit admirer à son compagnon, en lui faisant remarquer comme la trempe en était bien affilée. Puis il ajouta : « Si un homme qui avait entrepris de m'ôter la vie connaissait ce que peuvent mon bras, mon cœur et cette épée, ne pensez-vous pas qu'il y regarderait à deux fois ? Cependant, je le tiendrais pour un lâche si, ayant formé ce projet et se trouvant seul avec moi, il n'osait l'exécuter. » Le comte resta interdit et ne

mande le passage où Parlamente développe avec grâce la théorie platonicienne de l'amour terrestre servant d'échelle à l'âme humaine pour s'élever par degrés de l'attrait des choses visibles à l'attrait des choses invisibles, et de là à l'amour divin. Les étoiles, dit-elle, étendant son système à la nature entière, n'ont de place dans le ciel que pour avoir aimé. Tout ce morceau est écrit avec une élévation délicate vraiment digne de Fénelon. Tel qu'il est, cet *Heptaméron*, brillant d'imagination, de variété, de naturel, reste un des curieux monuments de la littérature française. Quand il parut, il fit les délices de la haute société du temps, et personne ne songea à s'en scandaliser. Mieux encore que dans sa correspondance, nous y retrouvons Marguerite tout entière; c'est là qu'elle nous apparaît spirituelle, animée, moqueuse, tour à tour gaie et sensible, croyant de bonne foi, médisant de bon cœur, avec les contrastes piquants

répondit pas un seul mot. Le lendemain il s'éloignait précipitamment de la cour. « On me conseillait, dit le roi, de chasser Furstemberg, et le voilà qui se chasse lui-même. » On tient cette anecdote curieuse de la reine de Navarre, à qui François Ier la raconta à l'heure même, en revenant de la chasse.

et la naïve originalité de son aimable nature.

Je ne prétends pas cependant absoudre l'*Heptaméron* et son auteur; les mœurs du temps sont, à mon sens, une excuse trop facilement admise afin d'expliquer et d'atténuer certains écarts. Chacun est responsable pour sa part de l'entraînement général auquel il a cédé, et cette responsabilité s'aggrave en raison même de la supériorité. Marguerite mérite, à son éternel honneur, d'être jugée avec plus de sévérité que tout autre, elle qui sut si bien, sur des points plus importants, devancer non-seulement son siècle, mais le siècle suivant. Et, à ce propos, je me permettrai de dire que l'on a tort d'excuser, en raison des idées du temps, la coupable condescendance des hommes illustres de ce dix-septième siècle, si grand et si servile à la fois, pour les criminelles persécutions de Louis XIV. A toutes les époques, on peut découvrir quelques âmes d'élite qui ont admis le principe de la liberté de conscience, sinon par l'esprit, du moins par le cœur, sinon en théorie, du moins en pratique; et le grand évêque de Meaux, célébrant en chaire la révocation de l'édit de Nantes, aurait pu s'instruire à

l'école d'une femme au seizième siècle et apprendre d'elle la morale de l'Évangile qu'il enseignait.

On ne trouve, dans les poésies de la reine de Navarre, qu'une certaine facilité de diction, bien rarement relevée par des traits heureux de naturel et de sensibilité. En ce sens, un auteur moderne a pu dire avec raison que Marguerite écrivit son piquant *Heptaméron* pour se désennuyer de ses poésies chrétiennes. Ce n'est qu'une curiosité historique qui peut conseiller cette lecture, fort ennuyeuse à la vérité, et c'est à ce titre seul que j'en parlerai. On se demande même souvent, en lisant ces vers, comment l'esprit et le goût naturel de Marguerite ne lui ont pas servi à juger la médiocrité de ces faibles compositions; mais l'histoire abonde en erreurs de ce genre.

Un valet de chambre de la reine de Navarre, Simon Sylvins, dit de la Haye, publia, du vivant même de Marguerite, et avec son autorisation, un recueil de ses poésies en 1548, sous le titre de : *Marguerites de la marguerite des princesses.* Le premier volume ne contient que des œuvres pieuses; j'ai déjà eu occasion de parler du *Mi-*

roir de l'âme pécheresse, poursuivi par la Sorbonne, et je n'y reviendrai pas. Restent ensuite des drames, ou plutôt des scènes de l'Écriture sainte sous forme de dialogues, telles que la nativité de Jésus-Christ, l'adoration des mages, le massacre des Innocents, etc... Les personnages sont Dieu, le diable, des docteurs, des anges et des bergers. Si ce sont là les comédies qui se jouaient devant la petite cour de Pau, rien de plus édifiant, mais aussi rien de plus ennuyeux, et l'on conçoit que le roi de Navarre, qui assistait à ces représentations, ait conçu là une faible idée des talents littéraires de sa femme. Dans le second volume de la *Marguerite des marguerites*, qui contient les poésies profanes de la reine de Navarre, on lit un poëme à la manière d'Ovide, intitulé *Histoire des satyres et des nymphes de Diane*, et dédié à « Madame Marguerite de Savoie, fille de François I^er^, nièce chérie de la reine de Navarre, qui l'avait élevée selon son cœur. » L'auteur suppose que les satyres, épris d'amour pour les nymphes, forment le projet de s'emparer d'elles par la violence. L'un des plus avisés leur donne le conseil de les surprendre en les charmant par

le son des pipeaux. Les nymphes, attirées par ces doux accords, s'approchent peu à peu des satyres et se laissent aller à la danse. Tout à coup la musique cesse, les satyres s'élancent sur leur proie. Les nymphes s'enfuient jusqu'au bord d'un fleuve où elles vont se précipiter en implorant le secours de Diane, leur maîtresse. La déesse apparaît aussitôt, exauce leurs prières en les changeant en saules pleureurs, non sans leur avoir fait auparavant une réprimande et un sermon sur la faiblesse de la volonté humaine, la nécessité de recourir à Dieu dans les tentations, thème favori de Marguerite qu'elle place assez mal à propos dans la bouche de Diane. Il y a plus d'intérêt et un peu plus de poésie dans un poëme intitulé *Le coche ou le débat d'amour*, et dédié à la duchesse d'Étampes, maîtresse de François Ier [1]. C'est encore une ques-

1. On voit, dans un manuscrit qui se trouve à la Bibliothèque nationale, la reine de Navarre peinte en miniature, offrant elle-même son poëme à la duchesse d'Étampes. Les petites gravures sur bois, dessinées avec assez de soin, qui ornent les *Marguerites de la marguerite*, représentent la reine de Navarre et les trois dames qui sont les héroïnes du poëme, au fond du paysage où se voit le coche traîné par des mules qui a donné son nom au poëme. C'est une voiture élevée recouverte d'une toile, ayant assez la forme d'une charrette;

tion de cour et d'amour qui se débat dans ce poëme. Marguerite, se promenant un beau soir d'été dans une vaste prairie, rencontre trois dames qui se disputent entre elles sur cette question : Quelle est celle des trois qui a le mieux aimé? Chacune prend la parole à son tour et expose sa situation. L'une cherche l'amour parfait et se fait volontairement volage jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvé, mais elle n'est pas encore arrivée à son but. La seconde est restée fidèle à celui qui l'a délaissée. La troisième a quitté celui qu'elle aimait pour suivre ses deux amies. Ces trois dames prennent la reine de Navarre pour juger de leur débat; elle trouve le cas difficile à résoudre.

> Pensay en moy que c'était un sujet
> Digne d'avoir un Alain Chartier [1].

Puis elle se récuse vu son âge, qui ne la rend plus propre à décider de telles questions :

au milieu d'un des côtés s'ouvre une portière basse avec un marchepied : C'était là sans doute l'équipage ordinaire de la reine de Navarre.

1. Alain Chartier a en effet écrit un poëme intitulé : *Le débat des trois dames*, qui aura sans doute donné à Marguerite l'idée du sien.

Mes cinquante ans, ma vertu affaiblie,
Le temps passé commandent que j'oublie.

Elle propose de prendre pour arbitre François Ier, juge fort expert en de pareilles matières. Elle remonte alors dans son coche, suivie de ces trois dames pour se rendre auprès du roi ; chemin faisant, elle trouve son ouvrage trop imparfait pour oser le présenter à François Ier, et se résout à l'offrir à la duchesse d'Étampes.

M. Leroux de Lincy a récemment découvert, dans un manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal, quelques fragments que Marguerite n'avait pas communiqués à l'éditeur de ses œuvres, Simon, de la Haye ; il est probable que ces rondeaux, dizains ou sonnets contiennent des allusions à certaines circonstances intimes de sa vie ; on pourrait y retrouver la trace fugitive de ses plus secrètes pensées. Il y a plus de talent et de vraie sensibilité dans ces vers, qui n'étaient pas dédiés au public, que dans ses compositions plus étudiées ; par moments on y retrouve la grâce, l'enjouement et le naturel qui brillent dans sa prose. Je recommande ce fragment, écrit en

mémoire d'un tendre et triste adieu (de quel adieu ! on ne le sait), et qui commence par ces vers :

Souviegne-vous des larmes répandues,
Souviegne-vous du sens qui fut perdu,
Tant que raison, parole et contenance
N'eurent pouvoir, ni force, ni puissance :
Souviegne-vous du cœur qui bondissait
Pour la tristesse en quoi il périssait ;
Souviegne-vous du péril et danger
Où nous étions, dont nous ne tenions compte,
Car vrai amour ne connaît peur ni honte.
Souviegne-vous de notre amour honnête,
Dont ne devons pour nul baisser la tête,
Car nous savons tous deux certainement
Qu'honneur et Dieu en sont le fondement ;
Souviegne-vous du très chaste embrasser,
Dont vous ne moi ne nous pouvions lasser ;
Souviegne-vous des heures qui sonnaient,
Et du regret qu'en sonnant nous donnaient,
Voyant le temps et l'heure s'avancer
Du départir ou ne fais que penser.
. . . . . .

On a pu juger ici par diverses citations de la correspondance de Marguerite. Elle ne donnait évidemment aucun soin littéraire à ses lettres ; elle écrivait très-étourdiment ; son écriture est assez mauvaise, pleine de fautes, de mots sautés

et souvent même de phrases à peine achevées. Le naturel, l'abandon, la simplicité, sont les vraies qualités de ces lettres rédigées sans prétention aucune ; de temps à autre, elle rencontre l'expression juste, vive et touchante. Quand elle écrit à son frère, elle donne évidemment plus de soin à sa correspondance ; son style prend alors une certaine élévation et par moments de la précision et de l'élégance. Dans une de ses dernières lettres à François Ier, après un retour mélancolique sur les années écoulées, elle laisse échapper cette phrase qui émeut comme un soupir parti du cœur : « J'ai porté plus que mon faix de l'ennui commun à toute créature bien née. » Ces mélancoliques paroles ne révèlent pas seulement la triste expérience des hommes et des choses qu'amène le déclin des années, mais plus encore ce vide douloureux qui poursuit les natures d'élite jusque dans le sein du bonheur. C'est ainsi que l'égalité se rétablit entre les destinées diverses, et que chaque vie humaine paye à son tour le même tribut à la souffrance. Mais depuis que l'isolement et la tristesse des grandes âmes sont devenus un thème littéraire usé et rebattu en cent

façons, a-t-on mieux dit que Marguerite ne le fait là en quelques mots ?

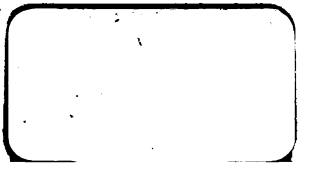
Quand on songe que cette noble et charmante princesse était, il y a peu d'années, avant les dernières recherches des érudits, fort mal connue, fort peu appréciée, et souvent confondue avec cette autre Marguerite, femme de Henri IV, si peu digne, sous tous les rapports, de lui être comparée, n'est-on pas en droit de conclure que la postérité, avec plus d'ignorance, porte souvent dans ses jugements autant de légèreté et de caprice que les contemporains ? La gracieuse figure qui se détache sur le fond brillant de la cour de François Ier et se joue au milieu des plus grands événements de l'esprit humain, la Réforme et la Renaissance, a été longtemps inconnue ou plutôt méconnue de l'histoire. La destinée n'a pas emporté Marguerite de Valois au delà des limites modestes assignées à une femme ; elle a cependant, par la liberté de son esprit comme par l'élévation de son rang, touché à toutes les idées et à tous les hommes de son temps ; elle a été de plus une personne supérieure et vraie, originale et naturelle, digne enfin d'être remarquée en quelque temps et

quelque circonstance que le sort l'eût fait naître.

J'espère m'être préservée, en traçant cette légère esquisse, de l'exagération banale, de l'enthousiasme factice qui ôte toute valeur à l'éloge, et éveille justement la défiance du lecteur. J'ai seulement essayé de faire revivre un instant parmi nous cette âme héroïque et tendre, « cette créature bien née, » tolérante dans un siècle qui ignorait la tolérance, et restant, en dépit de quelques imperfections, une de ces idéales et exquises apparitions de la beauté morale qui se révèle parfois au monde sous les traits d'une femme.

Peut-être, dans un temps où l'expérience a donné de cruels démentis à la philosophie de l'histoire, où l'on se sent pris d'un invincible dégoût pour ces vagues théories sous lesquelles viennent se ranger les faits tour à tour si complaisants dans le passé et si rebelles dans le présent, l'étude minutieuse, en quelque sorte archéologique, de quelques figures isolées, mais non détachées du cadre qui les environne, a-t-elle pour nous un charme tout nouveau ; grâce aux récents procédés de la science, la fleur

desséchée reprend sous un souffle créateur ses formes gracieuses, son éclat et son parfum. Là surtout on peut, par des recherches précises, satisfaire cette noble passion de notre temps, l'amour désintéressé de la vérité. Ne vous est-il pas souvent arrivé de voir, par je ne sais quelle illusion d'optique, les personnages d'une tapisserie longtemps contemplée s'animer et se mouvoir peu à peu devant vous? Ainsi l'imagination éprise du temps passé voit renaître sous son prisme une société tout entière. En revêtant de vives couleurs les voûtes du château de Blois, le pinceau de nos habiles artistes fait aussitôt apparaître devant nos yeux les grandes figures des Guises et des Valois. On passe d'un œil distrait devant ces vastes tableaux d'histoire qui décorent les galeries de Versailles, et l'on s'arrête ému et attentif en face du portrait de quelque personnage célèbre, où un regard, un simple sourire, nous révèle un monde disparu sans retour. Un rayon de soleil a traversé les ombres de l'histoire, le présent s'évanouit comme un rêve, et le passé pour un instant a repris toute la vie et la force de la réalité.

Je ne me dissimule pas qu'en peignant ce qu'il aurait fallu faire, je critique et déprécie moi-même ce que j'ai fait ; je ne le sens que trop, mais n'est-ce pas le plaisir même des travaux de l'esprit que de poursuivre un idéal qui vous échappe et fuit sans cesse devant vous ?

FIN